Louis Moreau de Bellaing

LA GUERRE

ET

SES LENDEMAINS

Les illusions de l’espoir***

LA CHUTE DE BREVIGNEUX

Les personnages :

Alice Garantier : épouse de Félix, mère de Louise Gromier, grand-mère de Laurent et Germain Gromier
Félix Garantier : époux d'Alice, père de Louise, grand-père de Laurent et de Germain, propriétaire avec Alice de l'Ormée
Marthe et Lucienne : domestiques des Garantier
Louise Gomier: mère de Laurent et de Germain, fille de Félix et d'Alice
André Gromier :mari de Louise. Habite Rasmes

Laurent Gromier : fils aîné de Louise et d'André. Adjoint de Philippe Pons dans la résistance. Petit ami de Paulette Guillaume
Germain Gromier : fils cadet de Louise et d'André. Frère de Laurent. Petit ami d'Annette Gordes
Annette Gordes : fille de Lucienne, domestique des Garantier,, et de Roger Gordes, gérant de la scierie des Garantier. Amie de Paulette Guillaume
Paulette Guillaume : fille des Guillaume, fermiers du vieux Calendreau. Guillaume est prisonnier. Sa femme gère la ferme
Philippe Pons : fils d'Odette et René Pons, professeurs au lycée de Rasmes. A un frère plus jeune que lui, Michel, surnommé Biquet
Monsieur er Madame Pons : beaux-parents d'Odette. Grands-parents de Philippe et de son frère Michel.
Odette Pons : femme de René Pons, professeur au lycée de Rasmes. Sa femme , Odette, ne congé sans solde, gère la maison et les vignobles de ses beaux-parents
Jean Darmeuil : ancien gérant de la scierie des Grantier. Tué par la résistance.
Baillette : maire de Brévigneux
Degendre :adjoint de Baillette à la mairie de Brévigneux.
Suzanne de la Motte, née Dubarry, parente de Félix Garantier, mère deGeorges, maîtresse du général Kranz, chef de la place de Bellance.
Georges de la Motte : fils de Suzanne de la Motte (père décédé). Ami de Philippe et de Laurent.
Eddie Rugel : élève de Monique Leboux, institutrice à Puisans
Monique Leboux : fille des Leboux, quincailler à Brévigneux, épousera Pierre Calendreau, fils du vieux Calendreau
Le vieux Calendreau : propriétaire terrien près de Brévigneux. Tué, à la Libération, par les occupants.

La route va de Brévigneux vers Rasmes, elle tourne le dos au fleuve. Les tanks, avec leurs chenille, en ont crevassé les côtés, les pluies de la saison remplissent les fondrières. L'homme évite les flaques, parfois il pousse du pied un caillou, l'envoie rouler dans le fossé. Loin derrière lui, des voix l'appellent. Il avance plus vite. Les voix se rapprochent. Le bruit d'une couse se répercute sur les champs vides. Là-bas des silhouettes apparaissent, sept hommes surgissent sur la route ; ils courent en haletant.
- Qu'est-ce que vous me voulez ?
Corpulent, il ressemble à un arbre fiché en plein milieu de la chaussée.

- Jean, tu es fou, dit un petit maigre et chauve avec des lunettes sur le nez. Allez, reviens,, tu as trop bu. Fais pas çà, mon gars. faut pas plaisanter avec eux ; ils sont trop menacés. Ils n'aiment pas qu'on les brave.
Il peine à reprendre son souffle; Il a mis ses deux mains sir les épaules de Jean. Les autres arrivent en parlant. Ils sont venus là parce qu'en ville, au café, on disait que quelqu'un était en danger. Deux, dans le groupe, ne connaissent pas Jean.
- Qui est-ce ?
- Un gars du pays. Les maquisards lui ont téléphoné qu'ils lui feraient la peau. Il a décidé de les voir. Il y a un commando caché dans la forêt, de l'autre côté de l'ancienne ligne de démarcation, juste après le poste de garde.
- Faut l'empêcher d'y aller.
- C'est ce qu'on essaie de faire, mais il est têtu. En plus, il a du boire un coup de trop.
- On pourrait demander aux Allemands de l'arrêter.
- En courant, on sera au poste avant lui.
La troupe quitte la route. Deux des hommes ont abandonné. Jean n'est plus qu'une ombre dans le lointain, figure droite en mouvement. Les paysans galopent vers l'horizon, cohorte de formes disparates : Béju et sa calvitie, Degendre le myope, Baillette au chaud dans sa pelisse. Deux autres, venus par hasard à Brévigneux, ne sont pas du pays : un grand type efflanqué aux cheveux roux surnommé Tête de pipe et un petit fermier d'un bourg près de Bellance qui dit s'appeler Mastin. A la lisière des champs s'étend devant eux une haie où ils plongent. Là, à l'abri des regards, ils peuvent courir, dépasser l'ombre qui continue d'avancer. Ils ahanent, les yeux fixés sur le tournant de la haie. Sitôt qu'ils l'auront atteinte, ils seront à cent mètres du poste de garde. Ce n'est pas rien d'y arriver lorsque les pieds se crochent dans la terre qui les tire. Jean est devenu un point minuscule, loin derrière eux. Il s'efface. Ils sont seuls, invisibles pour lui. Mastin murmure :
- Comment leur dire çà, aux chleuhs ?
- On racontera l'histoire, répond Béju.
- S'il y en a un qui sait le français, dit Degendre.
Tête de pipe se frotte les mains. Ils tournent le long de la haie, aperçoivent la lumière du poste. La nuit a envahi les labours ; elle pèse sur eux, sans étoiles. Ils la redoutent. Les gardes peuvent se croire attaqués par des maquisards survenant sur leurs arrières. Béju siffle, Mastin appelle. Tête de pipe crie quelques mots. Les autres le regardent.
- Ben oui, j'ai été prisonnier deux ans. Je travaillais dans une ferme. Il a fallu que j'apprenne.
Deux soldats sortent de l'auberge dont la façade donne sur la route. Elle a été réquisitionnée en 40, au moment où la ligne de démarcation fut créée. Elle abrite les sentinelles quand elles reviennent de leur tour de guet et le sous-officier qui les commande. Les deux soldats sont armés. Les cinq hommes les saluent. Ils font sign. Brancards dressés, une carriole est demeurée là depuis l'avant-guerre. Ils pénètrent dans la cuisine où un soldat s'affaire autour du fourneau. Il n'y a plus de jambons pendus aux poutres, ni de saucisses, ni de gousses d'ail en grappes. Mais, comme autrefois, le fourneau est chauffé au bois. Une soupe mitonne dans la marmite poussée contre le tuyau. Les hommes arrivent dans la grande salle. La table en chêne, toute en longueur, occupe le milieu de la pièce. Béju, Degendre et Baillette mangeaient sou-

vent là, aux jours de foire. Après la réquisition, les patrons sont partis à Rasmes, pour se mettre en gérance. Autour de la table, quelques soldats sont assis. Ils jouent aux cartes, boivent du vin blanc, celui qu'on récolte dans les vignes alentour. Le sous-officier se lève. Tête de pipe reconnaît son grade, à cause des galons d'argent. Il s'adresse à lui en allemand. L'autre l'interrompt.

- Te fatigue pas, mon gars. je suis alsacien.

- Ecoutez, sergent, c'est rapport à Darmeuil. Il travaille pour...l'armée allemande. - Béju a failli dire : pour vous autres -. Il a une scierie, mais c'est pas lui le propriétaire. Il coupe le bois avec ses ouvriers, il s'occupe de l'approvisionnement. Il ne connaît pas les clients ; ce sont ses commanditaires qui s'en chargent. Les maquisards ont su que le bois allait aux Allemands. Ils ont menacé Jean de le descendre. Il veut maintenant leur dire qu'il n'y ait pour rien. Bien sûr, il ne donnera pas le nom de ceux qui possèdent la scierie, une famille de la région. Mais il ne veut pas écoper pour eux. Il est là, sur la route ; il se dirige vers la forêt ; il va se présenter dans cinq minutes au poste. S'il rejoint les maquisards, y'a peu de chance qu'ils le laissent en vie.

Le sous-off a écouté, silencieux.

- Alors, sergent ?, murmure Baillette.

- Comment savez-vous que cet homme veut venir ici ?, demande-t-il brutalement.

- On était au bistrot avec lui, hein Tête de pipe ? Quand il est entré, il avait pas sa gueule de tous les jours. C'est un mec plutôt joyeux. Il s'est mis tout seul dans un coin. Et de boire...un vin blanc...encore un vin blanc, pendant une heure. Mastin, qui est son pote, est allé le trouver. Il a tout lâché, il était furieux. Puis il a dit qu'il partait, dès ce soir, voir les maquisards. Il s'est levé et il est sorti. On a tous couru derrière lui. Degendre l'a rattrapé le premier ; il l'a supplié de ne pas faire de bêtises. Mais, le Darmeuil, y'a pas plus têtu. Alors on a pris par les champs et on est venu vers vous. Pour qu'officiellement, vous lui interdisiez de franchir le poste.

En écoutant Baillette, le sous-officier a changé de visage. Il n'y a plus aucune sévérité dans es yeux, seulement un pli d'ennui autour de sa bouche. Ses traits se sont tirés comme s'il cherchait à concentrer sa pensée. Il regarde les soldats assis à la table. Ils ont continué leur partie.

- C'est moi le chef de poste, mais je n'ai aucun pouvoir pour agir. La ligne de démarcation n'existe plus. Il n'y a pas de laisser-passer. La barrière a été enlevée. Je n'ai aucun prétexte pour l'empêcher de suivre la route, il le sait. La Kommandantur de Brévigneux ne me soutiendra pas, au contraire. C'est vous qui allez l'arrêter, de force si c'est nécessaire. Je demanderai à la garde de ne pas intervenir. Nous, on ne bougera pas. S'il porte plainte, vous vous arrangerez avec les gendarmes

- Ce sont des copains, à lui et à nous, dit Béju.

Montrant les autres soldats, Béju ajoute :

- Ils sont d'accord ?
- Ils ne parlent pas le français. Si je leur donne un ordre, ils l'exécuteront.

Mastin ouvre la porte et les cinq hommes sortent sur la route. Ils voient dans le lointain les lumières. Le raccourci à travers champs leur a donné beaucoup d'avance sur Jean ; dans l'auberge, en parlant, le temps s'est écoulé vite.

Avec la lenteur calculée du marcheur qui ménage ses forces, Darmeuil a continué d'avancer. Le toit de l'auberge est visible. C'est la forêt qu'il veut atteindre ; en elle

sont les hommes dont il refuse le jugement. Sa femme solitaire, son fils encore jeune, né depuis la guerre, ne pèsent pas lourd dans ses choix. Qu'il les aime ne doit pas l'influencer ; sinon sa vie, après le départ prévisible des Allemands, sera marquée par l'accusation proférée. Peut-il s'imaginer, lui Jean Darmeuil, montré du doigt, condamné par cette ville où il est né ? Il doit remporter la victoire, non sur les Garantier ses patrons, mais d'abord sur le groupe d'amis qui a voulu le retenir ; puis sur les Allemands, en prouvant qu'il n'est pas leur homme ; enfin sur les maquisards. Il doit achever de conquérir sur le vieux monde ce pouvoir qu'il a commencé d'acquérir, en créant la scierie. Avec tout l'argent amassé, en suant sang et eau, il sera l'un des notables de Brévigneux, l'égal des Garantier, des Leboux, des Pons, les vieilles familles. Peut-être sera-t-il un jour, par la puissance et par les biens, leur chef reconnu. A la Saint-Martin et à la Saint-Michel, après avoir touché sa part des revenus, il achète ici et là des parcelles plantées de peupliers ; ils alimentent en bois de planche la scierie. Cette route qui va vers Rasmes ne traverse pas sa contrée. Il est de l'autre côté du fleuve ; il s'est établi dans les collines, près de la route de Bellance. Sa femme et son fils vivent à Brévigneux, dans une belle maison où il revient chaque soir. Au delà de la route, la forêt est un taillis bon pour les fours de boulanger ; elle entrelace ses chemins dans la broussaille. Il y a vécu son enfance ; chaque jeudi le ramenait, avec ses camarades d'école, au creux des buissons et dans les halliers. Aujourd'hui, ses camions la franchissent pour des livraisons vers le Nord. Il est l'associé des Garantier, mais aussi leur mandataire. En leur nom, il dirige la scierie où il a des parts. Il décide seul du renouvellement du matériel : camions, machines, et de l'embauche des ouvriers. Une fois l'an, il va chez eux à l'Ormée. Ils épluchent les factures, se partagent les bénéfices. Il a un pourcentage sur chaque planche vendue. Ca marche, dit le père Garantier à sa femme Alice. La voiture à gazogène, conduite par le jeune Gordes, journalier des Garantier, va chercher Thérèse et le petit à Brévigneux. La famille Darmeuil est invitée à dîner. Les Garantier ne la reçoivent pas dans leur salle à manger. « Ils seraient intimidés », dit Alice. Ils mangent tous ensemble à l'office. Le père Darmeuil était leur cocher. Jean veut être reçu, non seulement dans la salle à manger, mais dans le salon de l'Ormée. Il a averti les vieux Garantier du coup de téléphone des maquisards, mais il réglera son affaire lui-même. Les factures ne portent que des noms français, ceux des grossistes. Où part ensuite la marchandise, il ne veut pas le savoir. Il fait son travail, empoche l'argent. Si la résistance exécute de soi-disants traîtres, ce sera un malheur pour la ville. A Brévigneux, chaque habitant a, une année ou l'autre, travaillé pour les Allemands.

Les cinq hommes voient Jean. Sa silhouette est sortie lentement de l'ombre, tandis que le bruit de son pas grandissait. La lumière venue du poste n'éclairait pas son visage. Ils sont restés là, immobiles. Il y avait un peu d'espoir qu'il ait fait demi-tour. Puis, brusquement, il s'est montré. Maintenant, seul devant le groupe, il le regarde, l'air mauvais.

- Tu ne passeras pas, crie Béju.

- Fous-moi la paix, répond Darmeuil.

Le groupe se met à rire. Darmeuil fait un pas, les rires cessent. Baillette tient à la main un bâton ; pendant l'attente, il l'a ramassé. Il le brandit en hurlant :

- Si t'approches, j't'en donne un coup sur la fiole. Au moins, t'en mourras pas.

- C’est pas tes affaires.
- Merde, crie Baillette.
- On ne veut pas que tu te fasses descendre, t’as compris ?, reprend Degendre. Rentre chez toi. Va voir ta Thérèse. Sûr qu’elle est au courant. Et ton gniard, tu y as pensé ?
- Ecoutez, les gars, dit Darmeuil d’un ton amical, je vous remercie. Vous voyez bien que je ne suis pas bourré. Occupez-vous de vos oignons, pas des miens.
- On est tous dans la mélasse, dit Béju. Depuis qu’ils sont là, personne ne peut se vanter, à Brévigneux, d’avoir jamais travaillé avec les Fritz. Y’a rien à expliquer aux maquisards.
- Tu causes parce qu’ils ne t’ont pas menacé, dit Darmeuil. Moi, ils veulent ma peau. Je ne vais pas attendre, me laisser tuer sans un mot, comme un chien. J’ai le droit de leur dire, puisque je suis le premier qu’ils attaquent.
- Abandonne, fiston, dit Tête de pipe, tu te feras avoir. Retourne à Brévigneux. emmène ta femme et ton fils à Rasmes. Cache-toi. Après, tu verras.
- Je ne veux pas qu’après la guerre, il y ait des doutes. Les maquisards m’écouteront. Y’en a que je dois avoir déjà vus.
-Tu rêves. Ils te flinguront. Ils ne te croiront pas. Tu es sur leur liste. Y’a eu pas mal de morts de leur côté.
Darmeuil regarde Béju, Baillette, Degendre. Ils ont fait la guerre de 40, tous les trois. Après la débâcle, ils ont été faits prisonniers là-bas dans le Nord. Revenu d’Allemagne, Béju a trouvé sa ferme occupée. Il a continué la culture en vendant sa récolte à la troupe. Degendre livre, chaque semaine, ses légumes à un mess. Baillette fournit l’avoine pour les chevaux. Des gagne-petits ; faut qu’ils vendent, sinon on leur prendra. Jean est menacé parce qu’il a gagné beaucoup plus. A lui donc les risques. S’il réussit, ces vieilles histoires seront enterrées. Ce qu’on n’oubliera pas, c’est le service qu’il aura rendu. Il sera le roi du pays. Cette halte le retarde. Il trépigne, surveille en face les mouvements du groupe ; il ne bouge guère, cimenté dans le sol, mur d’épaules, de bras, de torses, de têtes et de jambes qui se balancent sournoisement. Rien à foutre avec ces idiots. La relève de la garde va se faire. Les Allemands interviendront. Soudain, dans le bloc, une fissure apparaît ; deux corps s’écartent légèrement l’un de l’autre. Jean fonce, ouvre les bras. Deux hommes sont projetés de côté, l’un sur ceux de droite, l’autre sur ceux de gauche.
Baillette galope près de Béju ; ils sont au coude à coude, s’efforcent de rester à la même hauteur. A quelques mètres en arrière, ils entendent le train lourd de Degendre. Loin encore, Mastin et Tête de pipe accélèrent. La route pique droit vers la forêt. Darmeuil y file à grande allure, les distancie peu à peu.
- Il y a au moins deux kilomètres, Il se fatiguera avant nous, murmure Béju.
Baillette, plus âgé que son compagnon, peine à le suivre ; il manque de souffle pour lui répondre. Les cinq hommes se sont rejoints, ils courent de front, leurs respirations se règlent les unes sur les autres, ils se maintiennent à un rythme égal. Là-bas, Darmeuil perd de son avance ; son corps ondule de droite et de gauche comme s’il allait tomber.
- On le tient, dit Degendre.
Derrière eux, une voix retentit, celle du sous-officier alsacien.
- Revenez, les gars. il est trop tard.

- Les chleuhs se dégonflent; dit Mastin à Tête de pipe. Ils ont peur qu'on leur ramène le maquis.
- Non, répond Tête de pipe. Il doit y avoir autre chose.
La voix reprend ; son amplitude est assourdie par l'épaisseur de la brume. Elle leur parvient ouatée, perdue dans la longue distance.
- Revenez, les gars...Trop tard...les maquisards...à la lisière de la forêt.
Les cinq hommes se sont arrêtés. Darmeuil continue de courir.
- On ne peut plus rien, dit Baillette Il a entendu, il est trop entêté. Tant pis, on revient. Y'a pas de raisons que le sous-off' raconte des blagues. Qu'est-ce que ça peut lui fiche qu'on se fasse tuer ?
Ils crient, tous ensemble:
- Renonce, Jean. Rentre avec nous.
Darmeuil court sans se retourner.La tête basse, ils arrivent au poste. Le sergent est là.
- La patrouille a repéré les maquisards. Ils étaient au bord de la forêt, derrière les buissons. Ils auraient tiré. Votre ami, ils vont le prendre dès qu'il se sera avancé dans les bois.
- Merci, sergent, murmure Baillette.
Le murmure se hausse de la voix jointe des quatre autres.
- Venez vous réchauffer. Si vous voulez, vous resterez la nuit avec nous.
Ils se regardent. Béju dit :
- Peut-être qu'il reviendra.
Derrière le sous-off', ils entrent dans la salle. Elle est chauffée par le fourneau de la cuisine ; le tuyau sort du mur, monte en biais jusqu'au plafond. Il y fait tiède.. La tapisserie est une étoffe à figures bleues et vertes, des paysannes portant des paniers. A la table, sept hommes sont assis ; ce ne sont pas les mêmes qu'auparavant ; ceux-là montent la garde. Ils se poussent pour faire de la place. Un homme apporte une pile de verre et un tube de saccharine. Puis il part dans la cuisine, revient avec une bouilloire a haut bec dans laquelle il y a de l'ersatz de café. Le sergent verse l'eau noircie dans les verres. Chacun y met la minuscule pastille ; elle se dissout lentement, en faisant un rond pâle au dessus du liquide noir.
- Er ist der Krieg, dit l'un des hommes.
La plupart ont la cinquantaine. Le sergent est plus âgé. Tête de pipe, entre deux parties, bavarde avec son voisin.
- C'est bête qu'on ne sache pas l'allemand, dit Béju.
- Oui, dit le sergent. On est des paysans. Eux, ils viennent de Rhénanie. Ils font la vigne comme par ici. Moi aussi, je fais la vigne, mais pas sur la même rive du Rhin, ajoute-t-il en riant.
- Pourquoi êtes-vous là ?, demande Baillette.
- Nous sommes des territoriaux. On nous utilise pour garder les villes. On n'a pas fait la guerre, nous. Ce sont nos fils qui y sont allés. Le mien est mort, l'année dernière, en Italie.
Ses yeux s'embuent. Il emplit un verre de vin et le boit.
-Ah, sergent, crie Degendre, quelle saleté...Vivement la fin.
- Tu l'as dit, mon fils, répond le sergent. Aber er will alles.
- Il veut tout, traduit Tête de pipe.

- Er will alles, aber wir sind in dem Grabe, und unsere Kinder mit uns, dit un homme.
- Il veut tout, mais nous sommes dans la tombe et nos enfants avec nous.

L'homme pleure. Un autre distribue les cartes. Mais des joueurs ont cessé la partie. Certains dorment, les bras posés sur la table, la tête dans le creux d'un coude. Le jour s'est levé. Une patrouille s'apprête à partir. Béju et Baillette sont sortis. Ils pissent dans le fossé, puis rentrent à l'auberge. Leurs trois compagnons sont là, éveillés. Le sergent tend des cigarettes ; chacun tire sa bouffée. La patrouille n'est pas revenue. Au coin de la porte, Degendre guette son retour. Elle ne ramènera pas Darmeuil, mais peut-être l'aura-t-elle vu. Ou bien il la suivra de près ou de loin. Peut-être...Béju et Baillette s'approchent du seuil.

- Il serait déjà là, dit Baillette.

Les cinq hommes marchent vers la forêt. Là-bas la patrouille avance. Son propre poids semble la retarder. Les cinq se mettent à courir, la rejoignent à mi-route. Les premiers soldats s'écartent. Darmeuil est assis sur un entrelacement de poignets. Sa tête ballotte d'une épaule à l'autre ; du sang séché colle à ses cheveux. Il a un trou au milieu du front.

L'horloge sonne la demi de dix heures. Sur la place, les groupes se disloquent. Les femmes avec leurs enfants gagnent la rue Saint-Pierre où se trouve la maison des

Darmeuil. Laurent craint la femme Morel - qui le déteste -. Elle marche devant lui, ne s'est pas encore retournée. Un jour, il l'a vue qui comptait ses billets dans l'arrière cour de de sa ferme au fond du poulailler. Il y en avait beaucoup ; il l'a dit à ses camarades. Chacun rigole du magot de la mère Morel. Pascale, sa fille, qui a l'âge de Laurent rit aussi. Pour se venger, Rose Morel s'est acoquinée avec Louise, la mère de Laurent. Chaque jour, elle l'aide à le surveiller. La maison de Darmeuil est méconnaissable; Des nappes noires constellées d'argent pendent des fenêtres du premier étage jusqu'à la plate-bande au bord de la rue. Laurent lit les inscriptions des couronnes : A notre cher disparu» A mon bien-aimé, De la part des Anciens Combattants à leur frère d'arme. Sur une banderole, la croix gammée et le drapeau tricolore entourent un mot : La Kommandantur.

Venant de la place, carrosse à garnitures surmonté de quatre piques, traîné par deux gros chevaux caparaçonnés, le corbillard s'engage dans la rue Saint-Pierre. Le groupe de celles que Brévigneux appelle les dames débouche devant la maison. Pour n'être pas vues au milieu de la ville avant la cérémonie, elles ont franchi le quartier des Laudes qui s'étend sur les bords du fleuve. Louise Gromier porte une robe sombre et un chapeau à voilette ; sur ses épaules, elle a jeté une mantille plus foncée que la robe. Odette Pons est vêtue d'un tailleur gris-bleu, elle a noué autour de son cou une écharpe blanche. Sur sa tête, un chapeau à colifichets - fleurs et fruits en écaille - remue à chacun de ses pas. Monique Leboux, plus jeune, est en jupe et corsage violets assortis d'une veste vieux-rose. Suzanne de la Motte arbore des couleurs claires, blanc et mauve ; elle a entouré ses cheveux d'une gaze gris-perle. Alice Garantier, la mère de Louise Gromier, s'est empanachée d'un turban piqué de plumes blanches ; elle cache sa robe simple - elle la met pour faire le ménage - sous une cape de velours grenat.

Surgissent sur la place les domestiques des familles Leboux, Pons, Gromier et Garantier, quatre vieilles femmes. La première est Josépha ; elle n'est pas du pays. D'un village près de Rasmes où elle est née elle a gardé le costume et la coiffe : une robe de lainage à carreaux gris et noir, des chaussons de feutre gris, des bas blancs. La coiffe blanche est un bonnet plat dont le bord descend vers la nuque. Les trois autres domestiques sont semblables, d'anciennes paysannes qui, sur leur robe à plis, ont noué un tablier blanc. Leur tête est entourée d'un châle bleu-ardoise.

Dans le groupe des dames, le seul homme est le mari d'Alice, Félix Garantier. André Gromier, le mari de Louise, habite Rasmes où il travaille. Les autres maris sont absents, morts ou prisonniers. Louise jette autour d'elle des regards pointus. Laurent a disparu derrière la mère Guillaume. Rose Morel fait de grands signes, Louise ne les voit pas.

Deux gendarmes se sont placés à l'entrée de la rue. Les croque-morts sortent de la maison précédés d'un majordome galonné. Ils posent un brancard vide sur le seuil. L'un des gendarmes, le brigadier, s'approche, murmure quelques mots à l'oreille du majordome. Les croque-morts vont avec lui à l'intérieur.

- Qu'est-ce qu'on attend ?, dit Laurent. Il est plus d'onze heures.

La foule reste là, impatiente. Les bavardages ont repris.

- Y fait pas chaud, dit la mère Degendre, on pourrait des fois attraper du mal.

- Peut-être bien que le curé n'est pas prêt, renchérit la femme Morel. Il est si feignant.

- Parlez moins fort, dit la mère Guillaume, on est tout de même point à un bal.
Lassés, les enfants sont partis vers la place. Un bruit sourd, perdu au bout de la ville, s'élève : roulement, ronflement de moteurs. Puis, après un silence, des coups frappés en cadence accompagnent le rythme d'une marche : une, deux, une, deux, et, amolli, ralenti, bang...bang...bang...La foule s'est figée, les épaules se sont resserrées. Les enfants reviennent, éperdus.
- Les Allemands...Ils arrivent par la Grand'rue.
Déjà la tête de la colonne s'engouffre dans la rue Saint-Pierre. Une cinquantaine d'hommes, en rang, armés, casqués marche vers la maison des Darmeuil. La foule reflue en désordre, dégage l'espace qui s'étend de chaque côté du seuil. Les vieilles domestiques demeurent, déplacent par brassées les fleurs, les portent sur le trottoir. Elles ne lèvent pas les yeux vers les premiers rangs des soldats. Elles les entendent. Ils ont chacun un tambour voilé sur lequel ils tapent avec des baguettes. Les gendarmes sont entrés dans la maison. Ils en ressortent aussitôt, suivis du majordome. Celui-ci se place derrière le corbillard. Il crie :
- Ces messieurs de la famille.
Apparaissent Béju et Degendre qui ne sont pas de la famille. Ils ont entendu les soldats, ils les voient rangés devant la porte. Ils se précipitent vers les gendarmes et leur parlent à voix basse.
- Dis-donc, brigadier, tu te fous de nous ?
- Voyons, Béju, que veux-tu que j'y fasse ? Le maire a dit :Ne commencez pas la cérémonie, avant qu'on ne vous l'ordonne».
- Mais, dit Béju s'adressant à l'autre gendarme, vous ne pouviez pas prévenir qu'on aurait une armée sur le dos ?
- Le maire ne voulait pas qu'on le dise. Il craignait des troubles.
- Merde alors. Les chleuhs à l'enterrement de Jean, c'est gros, non ?
- Tu crois que Thérèse va râler ?, demande le brigadier.
- La Thérèse, elle n'en peut plus. Elle s'en moque des Allemands. Son gosse a pleuré toute la nuit. On l'a mis chez sa grand-mère pour la journée. Elle se fait du souci pour lui.
- Pas la peine de prolonger son martyre, dit le brigadier.
Il passe la main sur ses yeux, dit au majordome :
- Il n'y a plus de famille. Il ne reste que sa veuve. Son fils est encore petit, il n'est pas là.
Le majordome crie :
- Madame Jean Darmeuil.
Le silence est si épais qu'un glissement d'oiseau fait sursauter Alice Garantier.
- Les sales bêtes, murmure-t-elle.
Une jeune femme s'est avancée, ombre ployée dont le voile pend au devant d'elle. A peine distingue-t-on le visage pâli sous le drapé obscur et transparent. Les mains aplaties sur la robe étalent les doigts lisses et effilés, seuls signes visibles de son corps. Elle titube. Béju et Degendre la conduisent lentement derrière le corbillard. Les croque-morts marchent sur ses pas ; ils portent sur le brancard le cercueil. Elle ne les voit pas. Avant qu'elle ne soit arrivée, ils ont enfourné la boîte. Un ordre claque ; les soldats s'alignent sur deux rangs dans le dos de Thérèse. Elle ne lève pas la tête.

Elle entend le martèlement de leurs bottes. Les vieilles femmes portent les fleurs aux croque-morts, ils les chargent sur le toit de la voiture, les accrochent sur les côtés. Le convoi remonte la rue Saint-Pierre. De nouveau, le roulement assourdi s'élève, rythme la marche. Des sanglots déchirent la foule, appels venus de ses profondeurs, voix de femmes que la douleur d'une autre traverse. Le glas sonne, les recouvre. Laurent a couru le long du convoi. Il est sur la place avant que le corbillard n'y arrive. Paulette et lui se tiennent par la main. Les deux jeunes entrent dans l'église, se cachent derrière un pilier. Thérèse entourée de ses compagnons vient s'asseoir au banc du haut. Comme s'ils montaient la garde, les soldats se placent le long de la travée centrale. Une main effleure Laurent. Il se retourne.

- C'est toi, crétin...J'ai cru...Comment es-tu là ?
- J'ai trouvé un trou.
- Quel trou ?
- Ben dans le grenier. Juste de quoi passer dans l'autre grenier. Sa porte était ouverte.
- Pas bête. Bon à savoir.
- Je voulais quand même pas manquer çà. Mais qu'est-ce qu'elle dira que j'ai désobéi ?
- Rien. Elle ne te verra pas. Et samedi, t'iras à confesse, ajoute-t-il en riant.
- Sûr.
- Pauvre idiot.
- T'en fais pas, dit Paulette en embrassant Germain. C'était pas très gentil non plus de t'enfermer.

L'abbé Meunier s'avance au milieu du transept. Il porte le long surplis blanc et, sur ses épaules; une étole noire. Entre les deux rangs de soldats qui le séparent des fidèles, il est planté comme une croix dont les branches se seraient repliées. C'est un vieil homme au visage lourd ; ses cheveux gris tombent à l'ancienne sur sa nuque. Très souvent, ses yeux sont plissés, on les croirait fermés, son épaisse figure ressemble alors à une masse de bois ciselée. L'office s'achève. A la suite du prêtre, chacun vient asperger le catafalque. Thérèse a ouvert le défilé. Elle s'est avancée, le goupillon à la main, a jeté quelques gouttes d'eau bénite sur le corps. Puis elle s'est dirigée vers les Garantier. Devant eux, elle a écarté son voile. Sur son visage blanc, de longs sillons bleuâtres descendent des yeux vers les lèvres. Sa jeunesse n'est plus rappelée que par son cou flexible où la peau est translucide. Elle a regardé fixement Alice, tendu le goupillon à Félix. Elle a rabattu son voile et, lentement, elle a regagné sa place. La foule s'écoule sous le porche, se répand sur le parvis. Les groupes se sont reformés : ceux des enfants, de leurs parents, celui des dames.

- Alice l'a eu, dit la mère Béju. Sans elle, il serait encore vivant.
- Taisez-vous, dit la femme Degendre, on pourrait vous entendre.
- Qu'est-ce que ça peut nous faire ?, dit la mère Guillaume. On est toutes du côté de Thérèse.
- Dites-donc, dit la femme Degendre, c'est pas les Allemands qui l'ont tué.
- Ca revient au même, reprend la mère Guillaume. Si les Garantier l'avait averti, hein, y serait-y accouru voir la résistance ?

Ceux qui entourent la mère Guillaume, des femmes, quelques hommes, l'approuvent. La femme Degendre s'en va.

- Les Garantier voulaient le fric, tout le fric, dit Mastin qui s'est approché. La mort de Jean ne les dérange pas, au contraire. Pas plus que ça ne les gêne de travailler avec les Allemands.
- Eux les maquisards, c'est-y bien ce qu'ils ont fait ?, dit Rose Morel.
- Les maquisards, m'est avis qu'ils s'en foutaient. C'était pour l'exemple, répond Mastin.
- Vous êtes bien renseigné, dit Rose qui s'éloigne en ricanant.
Près de Mastin, Tête de pipe chuchote :
- Attention. Elle est au mieux avec la Louise, à cause du gars Laurent.
Les dames se tiennent à l'écart, elles écoutent la foule.
- Ma chère, dit Suzanne à Alice, Félix et vous semblez menacés. Bientôt, ce sera notre tour.
- Ce Mastin, dit Félix, avec son copain Tête de lard ou de pipe ou de Dieu sait quoi, les monte contre nous.
- Plus bas, Félix, murmure Alice.
- Nous avons aidé Darmeuil. C'est grâce à nous qu'il s'est enrichi. Est-ce notre faute s'il choisissait mal ses clients ? Avouez, ma chère Suzanne, qu'il fallait être fou pour aller voir les terroristes.
- Un peu dit Suzanne. Mais c'était un garçon plein de bravoure. Le général Kranz me disait qu'il admirait ce type d'homme.
- Que pense-t-il de cet événement ?
- Du bien, beaucoup de bien. Il a demandé tout exprès un détachement de Bellance. Les bons territoriaux parqués aux abords de notre ville, ce n'était pas suffisant.
La ville suit le corbillard. Ceux qui n'assistaient pas à la messe rejoignent le convoi. Brévigneux tout entière et les villages des environs - Saint Martin du Jeu, Savoignes, le hameau de l'Ormée et, plus loin, au delà des collines, le bourg de Puisans - s'assemblent derrière le corps. Les soldats ont repris leur marche. A quelque distance de la colonne, s'avance le groupe des notables. En tête, Félix et Alice Garantier fixent les casques qui ondulent. La guerre les a comblés. Avec les revenus de la scierie, ils ont acheté des terres, renouvelé le cheptel, restauré les bâtiments. D'une brève réquisition par les Allemands entre 40 et 41, ils ont obtenu l'eau courante, l'électricité que l'occupant a acheminé à grand frais de Brévigneux jusqu'à l'Ormée. L'après-guerre s'annonce, les Allemands sont vaincus. Les accusations vont se multiplier. D'où vient l'argent ? La vieille antienne reprendra, déjà lancée par quelques-uns : les Garantier ont été payés par l'ennemi. Félix est grand, légèrement obèse. Il aime la bonne chère et le vin. A côté de lui, sa femmes est petite et maigre ; elle se nourrit de rien et dort mal. Elle est le cerveau de l'Ormée. Elle a mis sa vie dans ses terres et non dans sa fille, une sotte qui a fait un mariage d'argent soi-disant pour les aider. La guerre y eut bien suffi. Félix répète : qu'on nous accuse. Si, un jour, il y a procès, nos poursuivants devront apporter des preuves, des lettres, des factures, des talons de virements en banque, avec des signatures de clients allemands. Ces papiers-là n'existent pas. Toute notre clientèle porte des noms français. Darmeuil est mort. D'ailleurs, qu'aurait-il pu dire ? Tout au plus pouvait-il supposer. Il ne parlera plus. Il était soupçonné, pas nous. Il a été tué, pas nous. La voilà, la meilleure preuve. Alice répond : Darmeuil avait peut-être des doutes. Mais comme il s'enrichissait, il ne voulait pas savoir. Au-

jourd'hui, il est mort et il est vrai qu'après la guerre il aurait été compromis. Mais, dans le pays, tout se sait ou, du moins, tout se subodore, même s'il n'y a pas vérité. Plus tard, d'autres peuvent parler, que nous ne connaissons pas - ou depuis peu -, dire les mots qui, à aucun prix, ne doivent être dits. Contre ce véritable danger, il faut lutter dès maintenant. Sinon, dans quelques mois, il sera trop tard. Les deux Garantier continuent de dialoguer. Sans qu'aucune phrase soit prononcée, ils entendent chacun la voix de l'autre. Leurs pas conjugués les entraînent sur la même route. Jean Darmeuil l'avait suivie, pour s'enfoncer dans la forêt. Avant le poste, une bifurcation mène au cimetière. Le convoi se balance sur la chaussée, pris dans les fondrières qu'ont creusées les chars. Les talons en bois de Suzanne de la Motte clapote dans l'eau croupie.

- Quel voyage..., murmure-t-elle.

Elle est habituée à circuler dans la Mercédès du général Kranz. Elle a un fils de quinze ans, Georges, qui marche plus loin dans le cortège avec les jeunes. Les gens de Brévigneux - où elle habite à l'hôtel - la méprisent. Ils profitent néanmoins des avantages que la situation du général - chef de la place de Bellance - peut leur procurer : dispenses pour le STO, réquisitions annulées et même quelques vies sauvées. A quelques pas de Suzanne, Monique Leboux et Odette Pons marchent côte à côte.

- Ces salauds de Garantier y ont mis le paquet, murmure Odette. Les voilà riches, alors que lui il va au trou.

- Il était sûr de se faire avoir, répond Monique.

Elle a un frère plus jeune qu'elle, Sylvain, il va atteindre ses dix-sept ans. Il suit l'enterrement avec le groupe des jeunes. En tête du cortège, l'abbé Meunier s'est mis à chanter. Tous reprennent le cantique, sauf Odette qui en ignore les paroles. Elle est venue à Savoignes, pour aider ses beaux-parents qui y sont viticulteurs. Son mari est enseignant au lycée de Rasmes. Elle a deux fils, l'un de seize ans, Philippe, l'autre de sept ans seulement. Elle a rencontré son mari, un ami d'André Gromier, à la Faculté de Bellance ; ils sont devenus l'un et l'autre professeurs de lycée, elle à Bellance - où ils habitaient -, lui à Rasmes. En arrière du groupe des jeunes, loin de son père et de sa mère, Louise est seule. Pourquoi s'était-elle mariée, sinon pour que Gromier, fils de banquier, investisse ? En 37, pour les murs et pour les toits, il avait réglé les factures. Elle l'avait épousé, dédaignant Lucien, un jeune qui l'attirait. Elle voulait sauver l'Ormée de la vente. A cause de leur orgueil - sa mère s'était acharnée, son père et l'oncle Edgard, mort en 38, étaient moins aventureux -, son sacrifice aura été inutile. Dans l'après-guerre, ils seront attaqués. Elle-même devra continuer à supporter pour rien les absences injustifiables et les perpétuelles infidélités d'André. Ingénieur à la SNCF pour la région de Rasmes, il est pris, même les dimanches et jours de fête, dit-il, par son métier. Il est mauvais qu'un père à la réputation scandaleuse disparaisse pendant des mois. Laurent se croit malin d'admirer André. Darmeuil...Il ressemblait à Lucien. Sur la face revêche - Louise n'a pas quarante ans -, une larme coule. Le cortège se déploie. Le corbillard a tourné à gauche ; il se dirige vers le cimetière. Derrière lui, la foule est si nombreuse que les derniers à suivre n'ont pas quitté Brévigneux. Dans le dos de Louise solitaire, à distance d'elle, commence le peuple de cette contrée de l'Ouest entre mer et Bocage, traversée de pluie et de vent, chaude l'été, sans neige ni glace en hiver. Ce sont des paysans revenus de la guerre,

des jeunes et des enfants à l'école libre et à l'école communale, des commerçantes dont les maris sont prisonniers, de vieilles domestiques demeurées sans homme par la volonté des maîtres ; l'usage, jusqu'aux années 40, était de renvoyer celles qui se mariaient. Les paysannes sont toutes semblables, séparées de leurs époux qui marchent en avant. Puis viennent les journaliers. Celui des Garantier, Roger, est appelé le jeune Gordes, bien qu'il soit marié et père d'une fille, Annette, de l'âge de Germain. Ce peuple est mêlé d'étrangers, quelques-uns et quelques-unes venus d'ailleurs, qu'il tolère sans les accepter. Les jeunes et les enfants se sont désignés des chefs : Philippe Pons, Paulette Guillaume, Laurent Gromier. Dans le cortège, Pascale, Annette, Germain sont à la tête du groupe des enfants. Suit le gros de la troupe, les femmes dont les maris, moins nombreux - la plupart sont prisonniers - marchent à l'avant. La boulangère, la bouchère, la mercière, la modiste, toutes sont là. Sauf les Leboux qui n'ont pas voulu venir. Puis se présentent les instituteurs de l'école libre, le directeur de l'école communale, la buraliste, le secrétaire de mairie. Baillette, Béju et Degendre accompagnent Thérèse. Le soleil de midi blanchit les champs. Là, derrière le talus, il y a une cache pour les armes. La haie qui longe le chemin du cimetière contient, dissimulées sous les branches sèches, quelques caisses de munitions. Les bonnes sont en queue du cortège. On ne les nomme que par leur prénom et par les familles auxquelles elles sont attachées, Josépha chez les Gromier, Marthe chez les Garantier, Marie-Louise chez les Leboux, Emilienne chez les Pons.

- Un brave garçon, ce pauvre Jean,dit Josépha.

- Il aimait sa Thérèse et son petit, ajoute Marthe.

Elle conclut entre ses dents :

- Madame ne l'a pas épargné.

- Laquelle ?, murmure Josépha.

- Madame Alice, tiens donc...Vous croyez que ça aurait pu être l'autre ?

Josépha hausse les épaules.

- Elles sont toutes les deux pareilles.

Marie-Louise a mis en garde les parents Leboux contre leur âpreté au gain dans une période difficile.

- Nous ne sommes pas riches. Nous devons assurer l'avenir des enfants, ont-ils répondu.

- Monique et Sylvain ne veulent pas de vos commerces...Ils savent d'où ça vient...Monique est allée aux écoles, Sylvain fait ses classes. Ils gagneront leur vie. Laissez donc tout cet argent.

Ils baissent la tête, ne répondent plus. Les vieux Pons voulaient vendre leur vin aux Allemands. Appuyée par Odette, Emilienne les en a empêchés. Ls tonneaux sont restés pleins. Les revenus ont diminué. Elle leur a dit :

- Vous vendrez mieux après la guerre.

Le convoi entre dans l'enclos du cimetière. Dans les allées étroites, caillouteuses, qui découpent les carrés de tombes le corbillard penche son faîte chargé de fleurs. Les chevaux se sont arrêtés au bord d'une allée. Les soldats se sont alignés ; comme à l'église, ils montent la garde. Derrière une rangée de tombes, le trou fraîchement creusé s'ouvre sous le ciel bleu. Deux tréteaux peints en noir, une draperie noire et blanche annoncent les dernières rites. Les croque-morts défournent le cercueil,

l'acheminent vers son support, ultime halte avant la nuit. Thérèse a quitté le bras de Baillette et celui de Degendre. Elle s'avance jusqu'au bord du trou. Elle a relevé son voile, regarde l'ombre. La foule a envahi l'enclos. Elle arrive par petits groupes, forme un cercle qui s'étend sur tout l'espace du cimetière. Les enfants montent sur les tombes. Au bord du cercle, des femmes, des hommes agenouillés prient. Les femmes pleurent, à peine un bruissement que sillonnent les cris des oiseaux. Le défilé commence. Les premiers voient le cercueil descendre, soutenu par une corde.

- On lui fera plus tard un caveau, dit Alice à Félix.

Ils lancent une poignée de terre sur les planches. Tous passent devant la tombe, couvrent peu à peu le mort de leur terre. Thérèse est là, immobile, entre Baillette et Degendre. En face d'elle les soldats sont au garde à vous. Tandis que le défilé s'achevait, des groupes se sont formés : les jeunes, quelques paysannes, la mère Béju, la mère Guillaume et les bonnes. Ils se sont mis les uns à côté de Baillette, les autres près de Degendre. Les dames arrivent sur l'allée. Alice et Félix sont en tête. Ils marchent près des soldats à pas mesurés. Ils viennent vers Thérèse, se tournent vers elle. Alice s'avance pour l'embrasser. Des mains se tendent, la repoussent. Félix s'interpose. Une voix crie :

- Allez-vous en. Ici ce n'est pas votre place.

A son tour, Louise s'approche. Elle voit Laurent près de Josépha, tous deux les mains dressées. Au garde à vous, les soldats n'ont pas bougé. Alice et Félix s'en vont. Louise regarde Laurent, Josépha. Elle murmure :

- Vous me le paierez.

Au volant de sa voiture à gazogène, monsieur Leboux conduit lentement. Près de lui est assise madame Leboux. Sur la banquette arrière, Marie-Louise et Sylvain se sont accotés l'un à l'autre. La route est mal entretenue depuis des années, la vieille Re-

nault brinqueballe sur les nids de poule. L'auto roule en amont le long de la rive. En 40, le pont a sauté, il est remplacé, sur la moitié de son parcours, par une passerelle. Sous le poids du véhicule, les planches tressautent. Monsieur Leboux tourne à droite et se dirige vers l'Ormée. Bientôt, vers le Sud-Ouest, les maisons du hameau s'arrondissent comme des dos de bête.

- J'entrerai par le portail Est, dit Leboux, l'allée est meilleure.
- Tu feras attention, dit Marie-Louise, il y a encore des vaches dans les prés.
- Ce ne sont pas des prés clos ?
- Où veux-tu qu'on trouve des barbelés ?, dit rêveusement Marie-Louise.

Leboux hausse les épaules.

- A eux, je leur en aurais quand même vendus.

Derrière un taillis s'élève une maison basse avec sa cheminée qui fume. C'est là que vivent les Gordes - madame Garantier a accepté la présence de Lucienne qu'elle emploie comme cuisinière -. Devant le logis principal, une lanterne électrique est allumée.

La famille descend, se dirige vers la porte. Une chaîne pend le long du chambranle. Marie-Louise la tire. Un bruit de clochettes se répand à l'intérieur de la maison. A travers les vitres, Marie-Louise voit, au fond d'un couloir plongé dans le noir, les premières marches d'un escalier. Une lumière vient de l'étage. Les pièces s'animent, on y ouvre des placards, on y dérange de la vaisselle. Des lueurs filtrent à travers les volets fermés, des pas claquent dans les profondeurs. L'entrée s'illumine. Une console dorée sous une glace, un tapis à grande rosace, une double porte sur la droite et, au fond, la surface d'un gong créent un décor autour du jeune Gordes en pantalon noir et en veste blanche. Il court vers Marie-Louise, ouvre les deux battants de la porte. Le lustre pose ses reflets sur la terrasse, arrache à l'ombre le visage blême de Leboux, ses yeux cernés, ses joues creuses. Il éclaire les rondeurs de madame Leboux, il dessine la haute silhouette de Sylvain et, au dessus de ses yeux noirs, ses boucles blondes. Marie-Louise s'est mise de côté, elle entre derrière ses maîtres. Sur le tapis à ramages, elle se tient droite, dans une robe simple recouverte d'un tablier.

- Bonjour, Roger, dit monsieur Leboux. Monique est-elle arrivée ?
- Pas encore, monsieur Marcel, répond Roger, mais, à cette heure, elle ne tardera guère.

Le jeune Gordes prend des mains de madame Leboux son parapluie, l'aide à enlever son manteau. Sylvain est en veston et cravate sombre, il pose un foulard sur une chaise. Marie-Louise lui dit :

- Essuie tes pieds.

Les Leboux entre dans le grand salon. Marie-Louise est descendue à la cuisine, pour aider Marthe, Josépha et Lucienne. Dans la cheminée, flambe un feu de grosses bûches.

- Tiens, dit madame Leboux, Alice a fait transformer l'alcôve.

Au creux d'un mur, une sorte de lieu de repos est aménagé. Madame Leboux vient s'y asseoir, suivie de monsieur et de Sylvain. Chacun d'eux regarde les peintures autour des glaces et les tubes opalescents placés sous coffrage.

- Quelle belle reconstitution..., dit Monsieur Leboux. Le tout en style Louis XV comme le reste du salon.

- Quel fini dans le travail..., dit madame Leboux.
Sylvain se tait. Alice Garantier arrive, vêtue de sa robe de ménage. Félix est à ses côtés.
- Nous ne sommes pas en cérémonie, dit Alice, nous serons entre amis.
Elle embrasse madame Leboux - Ma chère Yvette, comment vas-tu ? - , monsieur Leboux et Sylvain. Félix embrasse aussi madame Leboux, serre la main des deux hommes.
- Vous êtes les premiers, reprend Alice. Nous attendons les Pons, Suzanne, Louise et, bien sûr, Monique. Les jeunes sont de la partie, tu ne t'embêteras pas, ajoute-t-elle en se tournant vers Sylvain. Je retourne en bas. On vous a fait des canards au sang. Je vous laisse Félix.
Leboux s'est assis dans un fauteuil près de Félix, loin de la cheminée. Ils parlent, en ignorant les deux autres. Madame Leboux est sur une causeuse auprès du foyer. Le menton dans la paume de ses mains, elle fixe les flammes. Sylvain tisonne les bûches.
- Les Américains ne sont pas sortis de l'Italie.
- Tu veux dire les Alliés ?
- Les USA mènent. Ils se sont enferrés.
- Rien n'est joué, dit Marcel Leboux.
- Les Russes avancent vers le Sud, mais tout doucement, dit Félix. Les Allemands résistent.
- Il va y avoir un débarquement.
- Où ?
- Sur les côtes normandes.
- Rappelle-toi Dieppe, dit Félix. Ils ont réussi en Afrique du Nord et en Sicile, par ce qu'il n'y avait personne.
- En Sicile, ils ont eu du mal.
- La guerre va se terminer, poursuit Félix. Le problème est de savoir comment. Hitler traitera au moment le plus favorable. Il n'aura pas gagné, mais il n'aura pas tout perdu.
Un silence.
«Le bolchevisme sera arrêté»
Odette Pons porte sur ses épaules une écharpe de gaze blanche ; ses cheveux sont remontés haut sur sa nuque.
- On a abandonné le petit à Emilienne. Il va être gâté.
Elle s'avance vers madame Leboux, serre la main de Sylvain et des deux hommes. Derrière elle, ses beaux-parents marchent en se tenant par le bras. Madame Leboux s'est levée. Mais déjà Sylvain est venu vers la vieille dame et le vieux monsieur.
- Tu es là, dit madame Pons. Tu ne viens pas souvent chez nous.
Sylvain ne répond pas. Madame et monsieur Pons tournent la tête vers madame Leboux.
- On a ta provision de chataîgnes. Viens la chercher un de ces jours.
- Je viendrai, dit madame Leboux.
Les deux hommes embrassent les femmes.
- Et Philippe ?, dit Félix.
- Il est derrière nous, dit Odette.

Philippe entre, le regard distrait. Il serre les mains sans embraser personne.
- On n'est plus tendre quand on a grandi, murmure madame Leboux.
Il lui sourit tristement. Lorsque Suzanne de la Motte apparaît, des dialogues se sont noués. En la voyant, tous se taisent.
- Je vous réduis au silence, dit-elle sur un ton haut-perché.
- Que non, répond Félix qui se lève, nous vous admirions.
Elle est vêtue d'une robe-fourreau et porte autour du cou un collier de perles.
- Un bijou de famille ?, demande Félix.
- Non, un cadeau, répond Suzanne en rougissant.
Elle s'assied dans le cercle des dames qui font chacune une inclinaison de tête pour l'accueillir. Philippe est sorti.
- Il nous manque Louise et ses enfants, dit madame Leboux. Mais peut-être sont-ils déjà là ; ils n'aiment guère venir au salon.
- Et Monique ?, dit Odette.
- Elle arrivera plus tard. Elle a téléphoné qu'elle était retenue jusqu'à huit heures à l'école...par des rangements, répond Félix.
- Elle est en vélo, dit Odette à madame Leboux, mais, ce soir, il ne gèle pas.
Le jeune Gordes annonce que le dîner est servi. Les invités traversent l'entrée, puis un salon-fumoir à peine éclairé dont les deux baies vitrées donnent sur le parc. Sylvain jette un coup d'oeil vers la nuit. Le ciel s'est dégagé de sa brume, des étoiles y luisent. Le fumoir donne directement dans la salle à manger dont la porte est grande ouverte.
- Merveilleux, dit Suzanne en entrant dans la pièce.
Pour augmenter l'éclairage, Alice a imaginé, au lieu d'allumer les appliques, de dresser sur la desserte et devant la cheminée - où, depuis l'installation du chauffage central, on ne fait plus de feu - de grands chandeliers. Josépha pose sur la desserte les raviers qui contiennent les hors d'oeuvre. Louise entre, salue à peine. D'une voix tonnante qu'il veut rendre gaie, Félix crie :
- A table, sinon les canards seront trop cuits.
Alice désigne à chacun sa place selon un protocole qui réserve aux gens d'âge les chaises de droite près des maîtres de maison. Pour le reste, il faut qu'un homme soit à côté d'une femme. Les plus jeunes sont en bout de table
Laurent est là. Tous regardent son visage balafré. La peau boursouflée forme une trace rouge qui va de la tempe gauche jusqu'au bas de la joue droite. Il se glisse à sa place près de Sylvain. Derrière lui, Germain se met près de Philippe.
- Toujours en retard, vous deux, lance Alice. Vous repasserez pour le dessert.
- Pas ce soir, crient les invités.
- Ils sont tellement assommants, dit Louise
- ,Ce sont des enfants, dit madame Leboux avec un sourire maternel.
- Comment t'es-tu blessé ?, dit Odette à Laurent.
- Une branche. je ne l'avais pas vue.
Revenant de l'enterrement de Darmeuil, Louise avait retrouvé dans la penderie la cravache dont André se servait lorsqu'avant la guerre il faisait du cheval. Elle ne pouvait punir Germain sagement assis dans son grenier. Elle avait enfermé Josépha au second étage.

- Deux jours de jeûne te feront du bien.
Elle attendait Laurent. Il n'arriva qu'à la nuit. Debout sur la première marche de l'escalier - Laurent était aussi grand qu'elle -, elle tenait la cravache cachée derrière son dos. Dès qu'il commença à monter, elle la lui abattit sur le visage. Sous le coup, il s'effondra évanoui. Elle le traîna à la cuisine et lui arrosa le tête au robinet de l'évier. Il reprit connaissance, courut dans sa chambre. Elle ne fermait pas à clé, mais Louise avait renoncé à le poursuivre. Ils s'étaient revus le lendemain au repas. En l'absence de Josépha, il portait les plats. Malgré ses relations peu amènes avec son frère, Germain pleurait. Louise s'emporta, voulut lui faire quitter la table. Laurent le fit se rasseoir et lui remplit son assiette. Assis parmi les invités d'Alice, Louise et Laurent évitent de se regarder. Philippe sert Germain dont l'assiette déborde. Louise lui dit :
- Tu vas le rendre malade.
- Il a faim, répond-il sèchement.
Josépha est redescendue à la cuisine avec Marie-Louise et Lucienne. Marthe fait le service. Roger verse le vin, renouvelle les carafes. A moins qu'on ne s'adresse à eux, les jeunes et les enfants ne parlent pas. La conversation s'est établie entre Leboux, Félix et, de temps en temps, le vieux monsieur Pons. Odette et Suzanne y interviennent. Madame Leboux, Louise et la vieille madame Pons se taisent. Alice donne son avis, quand la surveillance des domestiques ne l'occupe pas.
- Ma chère amie, dit Suzanne, qu'avez-vous fait du buste du Maréchal ? Il était autrefois au milieu de la cheminée.
- Ce n'était pas sa place, répond brièvement Alice.
Au dessus de la cheminée, sont accrochés des bois de cerf.
- Il est vrai, reprend Suzanne, qu'il n'allait guère avec ce magnifique mobilier. Ce petit homme modeste ne s'accommode guère des grandeurs.
- Nous l'avons mis dans le couloir qui mène à la chambre d'amis, dit Félix.
- Qu'appelez-vous chambre d'amis ?, dit Suzanne.
- La chambre d'Edgard à la fin de sa vie, répond Félix.
- Ce pauvre Edgard, dit Suzanne, il serait heureux que sa chambre soit sous le signe de l'amitié.
Cette allusion aux moeurs de son cousin fait sursauter Alice.
- Le Maréchal est en perte de vitesse, murmure-t-elle. Le grand homme c'est quand Laval.
- Il sait ce qu'il veut, celui-là, dit monsieur Leboux.
- Ils sait surtout ce que veulent les Allemands, répond Odette.
Philippe s'esclaffe. Comme il s'agit de lui, ni Louise ni Alice n'osent l'attaquer.
- Vous exagérez, Odette, dit Félix. Il fait ce qu'il peut. La situation n'est guère facile.
- Il a contribué à la rendre difficile, répond Odette. La collaboration était une erreur, elle est maintenant un échec.
- Ma chère Odette, dit Félix, cette guerre peut s'achever grâce au Maréchal et à Laval. Ils serviront d'intermédiaires entre Hitler et les Alliés.
- Je suis d'accord avec Félix, dit Suzanne. Tout le monde y trouvera son compte.
- Elle ne manque pas de Kranz, murmure Philippe assez fort pour que Laurent l'entende.

Kranz est le nom du généra allemand dont Suzanne est la maîtresse. Laurent grimace, se retient de rire à cause de sa blessure qui le brûle.
- Les Alliés n'accepteront pas de traiter, dit Odette. Ils exigeront la capitulation pure et simple. Ils veulent la destruction du nazisme.
- En laissant le communisme envahir l'Europe, dit Félix.
- Dans ces histoires, ajoute Leboux, qui paiera ? Nous les petits commerçants, les petits exploitants.
- Cher Marcel, j'aurais besoin d'une paille de fer et de deux boîtes de punaises, dit Odette.
Puis, se tournant vers Félix :
...et de quelques planches.
- Pour vous, il y en a, dit Marcel.
- Bien sûr, dit Félix.
Alice murmure :
- Chez les Pons, on peut facilement avoir du vin.
Le vieux monsieur Pons dit :
- On le vendra après la guerre...mais moins cher.
Les hors d'oeuvre ont été mangés. Marthe et Marie-Louise apportent sur de larges plats les canards au sang. Suzanne pousse des cris d'admiration.
- Dire que Georges adore çà...Il est bête de ne pas être venu.
- Où est-il, ce brave Georges ?, dit Félix.
- Il a du travail pour l'école. Il est en troisième à la Communale. Il n'est pas très en avance.
- Les enfants ont du mal à s'y mettre, dit Louise. Le remue-ménage les trouble.
- Ma chère Louise, vous appelez remue-ménage une guerre mondiale, c'est du peu, dit Odette.
A peine a-t-elle achevé sa phrase, la porte s'ouvre et Monique entre.
- Te voilà enfin, dit madame Leboux. Je commençais à me tracasser.
Monique s'est assise près d'Odette. Elle a les cheveux blonds de son frère, mais son visage est long et ses yeux sont verts. La tristesse de Sylvain est devenue chez elle de la gravité. Elle baisse à demi les cils sous l'éclat des lumières. Ses pommettes rougies par le froid reprennent peu à peu leur pâleur.
- T'as l'air embêté, lui dit Odette à voix basse.
Depuis l'arrivée de Monique, la conversation a cessé. Elle lève la tête, regarde les invités. Elle dit :
- Deux maquisard ont été tués, ce soir, à côté de Puisans. Deux jeunes d'une vingtaine d'années.
Marthe apporte une assiette de hors d'oeuvre. Monique se met à pleurer.
- Parle, lui dit Odette, ça te soulagera.
Marie-Louise qui porte les légumes s'arrête pile.
- Pourquoi elle pleure ? demande-t-elle d'un ton menaçant.
- Personne ne lui a fait de mal. Laisse-la pleurer, répond madame Leboux.
Monique mange. La vieille madame Pons sourit.
- Ah la jeunesse...Vous souffrez, mais vous tenez.

- Les Allemands sont comme fous en ce moment, dit Monique. Les maquisards les traquent et ils ont peur. Depuis ce matin, une patrouille circulait autour de Puisans. A quatre heures de l'après-midi, on a su qu'il y avait un abattage clandestin. Il paraît que les maquisards pourchassent tous ceux qui vendent de la viande au dessus du prix normal. Comment les Allemands ont-ils eu vent de cette histoire d'abattage ? Probablement par dénonciation. Ils s'en moquaient, mais il se doutaient que les maquisards pouvaient venir. Quand ils sont arrivés, les Allemands étaient déjà là. Ils ont tiré. Les maquisards se sont enfuis, sauf deux qui sont restés sur le terrain.
Elle se remet à pleurer.
- Finis de parler, dit Odette. Après, tu iras mieux.
- Les Allemands ont ramené les deux corps à Savoignes, dans la salle de la mairie. Le maire était absent, le premier adjoint aussi. On m'a demandé de venir les identifier.
Une légère contraction plisse le visage de Phîlippe. Odette demeure impassible.
- J'y suis allée. Ils avaient été tués sur le coup. Je les ai reconnus, ils conduisaient souvent leurs frères à l'école. Depuis quelques semaines, ils avaient disparu. Les Allemands m'ont asticotée, mais je leur ai dit que je ne les avais jamais vu.
- Bien joué, murmure Philippe.
Odette pose sa main sur l'épaule de Monique.
- Mange tes légumes, maintenant.
Le dîner se poursuit par une salade, des fromages et des pâtisseries.
- Vous êtes comme nous, dit le vieux monsieur Pons à Félix. Vous vivez de ce que vous produisez.
- Eh oui...Les légumes, les fruits ont poussé dans le potager. Les canards ont été élevés au poulailler. La charcuterie, la crème, la farine, nos fermiers nous les fournissent. Le vin est de nos vignes ; nous tirons l'huile de nos tournesols. L'eau de vie que vous allez boire a été distillée dans mon alambic. Le café vient d'ailleurs, mais chut...il sera quand même bon.
La conversation repart sur le vin, les récoltes et le mauvais temps. En se levant, les invités jettent en vrac leurs serviettes sauf les Garantier et les Gromier qui, après avoir roulé la leur, l'ont glissé dans un rond. Ils traversent de nouveau le salon-fumoir.
- Si les hommes veulent un cigare, qu'ils restent ici, dit Alice. On n'aime pas être empestées.
- Mais non, répond galamment monsieur Leboux, nous préférons être avec vous.
Comme à l'aller, Sylvain s'est arrêté dans le premier salon, devant les baies vitrées qui donnent sur le parc. Il regarde la nuit. Il y a tant d'étoiles que le paysage est visible. Vers l'Est, dans le lointain, au pied du coteau, les maisons de Brévigneux clignotent ; à l'horizon, le village de Saint Martin fait une tache blanche. Plus près, au dessus des arbres, un château en ruines dresse ses pans de murs. Les replis de terrain, les bosquets rappellent à Sylvain des jeux avec Laurent et Germain. C'était l'avant-guerre, il n'y avait pas de morts. Dans l'ombre, derrière lui, Monique s'est approchée. Elle touche l'épaule de son frère.
- Tu vois le chataignier, là, au fond du parc, dit Sylvain. Dans ses branches, il y a toujours la cabane, mais Philippe l'utilise pour des maquisards en danger.
- Il te l'a dit ?

- Non, je l'ai deviné. Le pays, j'y vis, moi, alors que lui le découvre.
- Dieu sait ce qui se passera après, dit Monique.
- Après quoi ?
- Après la guerre.
- Nous disparaîtrons. Dans longtemps, quand nous reviendrons, tout çà - il fait un geste vers la nuit - sera comme ce soir.
- Si nous revenons.
Ils entrent dans le grand salon. Alice et Félix se sont assis face à face sur des bergères, de chaque côté de la cheminée. Pour se faire oublier, Germain s'est réfugié dans un coin, au creux d'une chaise basse. Félix sort, revient avec deux bouteilles. L'une contient un alcool de raisin dont lui seul a le secret, l'autre une liqueur qu'Alice compose elle-même. Cafés, digestifs sont bus, commentés. Les apartés commencent, murmures que Germain écoute. La voix forte de son grand-père s'élève. Après une longue méditation, Félix dit à Monique :
- Mais qui les a renseignés ?
- Des habitants de Savoignes sans doute.
- C'est incroyable. Dans ces patelins, tout se sait.
- Les dénonciations aux Allemands ne datent pas d'hier, reprend Monique.
- Nous ne pensions pas aux Allemands, disent ensemble Alice et Félix.
- Les maquisards, tous les gens du pays ou presque les renseignent.
Alors Félix tonitrue :
- Des bandits...des salauds...La semaine dernière, ils ont encore pillé la mairie, volé toutes les cartes d'alimentation. Ils sont là à énerver les Allemands qui, à cause d'eux, risquent de nous tirer dessus. Et le pays les soutient...Il est beau, le pays...Et bien moi, ma petite, jamais, tu m'entends, jamais, je ne les soutiendrai. La guerre civile, voilà ce qu'ils veulent.
La diatribe de Félix a ramené le silence.
«Ce pauvre Darmeuil a été leur victime. Ils l'ont accusé du pire, provoqué et abattu, alors qu'il était sans défense. Du propre...Un malheureux qui n'avait rien fait...que son métier.»
- Un métier qui rapportait, dit Philippe. Et pas seulement à lui.
- Tais-toi, Philippe, répond Félix, je ne t'ai rien demandé.
- Que devient Thérèse ?, dit Odette.
- Elle ne veut plus entendre parler de la scierie, répond Alice. Elle prétend que nous avons fait tuer son mari. Félix est allé la voir, il lui a proposé de racheter les parts de Darmeuil. Elle a aussitôt accepté. Je crois qu'elle compte prendre le fond de commerce de la buraliste qui part à la retraite.
- A la place de Jean, nous pensons mettre Roger, dit Félix, mais seulement comme gérant.
- Vous n'aurez plus d'homme à l'Ormée, dit Marcel Leboux.
- On en trouvera un ou même deux. Par les temps qui courent, les journaliers ne manquent pas.
- Cette mort de Darmeuil est une excellente affaire, dit Laurent.
Louise s'est levée. Alice lui dit :
- Assied-toi.

Puis, se tournant vers Laurent :
- Boucle-la, merdeux. Vrai, les branches d'arbre ont du bon.
Dans le recueillement, Odette lance :
- Un ange passe.
Brusquement, les invités découvrent, debout au milieu d'eux, Germain qui les regarde. Ces disputes d'adultes, suivies d'un silence incompréhensible, l'étonnent à tel point qu'il demeure la bouche ouverte et les yeux ronds. Le fou-rire roule sur le salon, tandis que madame Leboux l'attire ver elle.
- Nous ne nous moquons pas de toi. Nous étions fâchés, tu nous a détendus;
En révélant sa présence, Germain a rappelé à Louise son existence.
- Il est trop tard pour cet enfant. Déjà dix heures, dit-elle à Alice.
- Fais-le coucher ici. Roger le conduira demain à l'école avec la voiture.
Si la perspective d'aller le lendemain en voiture séduit Germain, celle de dormir seul dans la grande chambre du premier étage le terrifie. Mais l'ordre a claqué.
- Dis bonsoir avant de sortir.
Il fait le tour des invités, les embrasse distraitement. D'avance, il a peur. Il voit la pièce isolée et, derrière ses murs, les maquisards et les Allemands avec leur guerre et leurs coups de feu. Dans l'entrée, Philippe et Laurent discutent. Germain monte l'escalier. La porte du salon s'entrouvre. Louise apparaît, demande :
- Il est monté ?
- Oui, dit Laurent. Vous ne l'avez pas entendu ?
- J'ai entendu des pas. Je voulais être sûre que c'était les siens.
Elle referme la porte. Philippe et Laurent ont les yeux fixés sur le haut des marches. Germain descend, les pieds nus.
- Tu cherches Josépha ?, lui dit Laurent.
- Ouais.
Il se méfie de son frère.
- On va avec toi, dit Philippe. Comme çà, ta mère ne risquera pas de t'entendre.
A la cuisine, Josépha accueille Germain en grondant
- Par ce temps....Et sur le pavé...
Il s'accroche à elle.
- Oui, je viens.
- Josépha, dit Philippe, tu dors ici ?
- Faut que, demain, j'aide pour la vaisselle. Madame me prive de manger, mais madame Alice n'oublie pas de m'utiliser quand elle a besoin, même à mon âge.
Germain s'est éloigné ; Marthe lui a offert des confitures. Marie-Louise et Lucienne sont là.
- Ce soir, dit Philippe, avant d'aller au lit Alice et Félix vont bavarder. Colle-toi derrière la porte et essaie d'entendre.
- Je ne suis pas une espionne, dit Josépha d'une voix cassante. Poussez-vous, ajoute-t-elle. Faut que je finisse mon ouvrage. Tenez, portez-moi donc ce seau au jardin. Je porterai l'autre, il est moins lourd.
Laurent a pris des mains de Josépha les deux seaux.
- Qu'est-ce qu'il y a ?, demande-t-il à voix basse.
Philippe murmure :

- Tu l'as déjà fait.
Josépha lève les yeux vers lui. Malgré l'obscurité, Philippe voit son visage ; sous l'inquiétude, ses rides se sont creusées.
- Tu es imprudent, mon petit.
- Marie-Louise est notre alliée. Elle a fauché pour nous des trucs aux Leboux. Quant à Lucienne et à Roger, ils ont caché des types ici, à l'Ormée.
- Pour Marie-Louise j'ai rien à dire. C'est pour Lucienne. Elle ne sait pas encore que son mari va devenir gérant de la scierie. Quand elle le saura, elle peut changer.
- J'avais oublié.
- J'irai écouter. Mais fais attention devant qui tu parles.
Alice et Félix sont debout dans l'entrée, ils saluent leurs invités. De nouveau, les femmes s'embrassent, les hommes embrassent les femmes, se serrent la main. Philippe garde ses distances. Les voitures, celle des Pons, celle des Leboux qui raccompagnent Suzanne son parties; Monique est retournée à Puisans. Quand les bruits ont décru, Félix a éteint la lumière extérieure, Alice les lampes des salons. Les domestiques travaillent encore. Le couple monte l'escalier. Lui, le dos légèrement voûté, peine à grimper. Elle, la tête inclinée, s'agrippe à la rampe. Arrivés à l'étage, ils se dirigent vers leur chambre. Depuis la guerre, elle a été transformée. Alice ne regrette pas les murs délavés, les meubles sombres, le lit étroit. Après son mariage, c'est le décor qu'elle avait connu. Avec lui sont partis ses nuits douloureuses et ses matins sans espoir. Félix ne l'aimait pas. Il la désirait comme n'importe quelle autre femme, parce qu'elle n'était pas laide. Et pourtant, à travers leurs goûts communs, leur vie ensemble, elle se prenait pour lui d'une bonne affection. Il apprenait à apprécier sa vigilance, son caractère intransigeant, son courage dans les moments difficiles. Elle avait su rompre la chaîne, en ménageant, après la naissance de Louise, un entretien entre le médecin et Félix. Il ne demandait plus rien ; leur affection s'en était trouvée resserrée. En 42, elle avait décidé de refaire la chambre. Ils avaient occupé, pendant les travaux, celle des enfants, ils y couchaient dans des lits séparés. Lorsqu'ils étaient revenus dans le grand lit de leur chambre neuve, elle avait dit : On y est bien. Et lui, avait ajouté : On est mieux ensemble. Il dort chaque nuit près d'elle, tandis que, les yeux ouverts, elle laisse défiler le passé et invente l'avenir. Elle voit son père, son enfance, puis aussitôt l'après-guerre, la maison restaurée, les terres étendues et les biens gérés. Mais, venue en coup de tonnerre, cette histoire de Darmeuil bouleverse leur vie.
En entrant, elle a allumé le lustre. Félix va vers son bureau ; la lampe éclaire ses papiers. Celle de la chambre se reflète dans la glace. Alice éteint le lustre, s'assied sur une banquette, pour enlever ses souliers. Félix s'est carré dans son fauteuil devant la table. Il lit du courrier. Sur le tapis rouge croisillonné de laine blanche, Alice pose ses pieds endoloris. Elle soupire. Félix tapote le bureau.
- Ah, dit Alice, s'il n'y avait pas eu naguère la maladie de ta mère, nous n'aurions pas eu besoin de nous enrichir.
- C'est de l'histoire ancienne, dit Félix.
- Tout çà pour un banal adultère...Elle n'a jamais retrouvé la santé...La fortune des Garantie a été engloutie par les soins, la médecine. C'est bien çà ?
- N'en parlons plus, dit Félix.

- Ce soir, nous avons compté nos amis
- Oui, répond Félix.
- Tout peut changer, si nous réagissons suffisamment tôt. Le départ des Allemands est proche. Si le pays nous attaque, c'est qu'on l'a excité contre nous. Il faut que nous préparions l'après-guerre.
- Ce soir, qui était contre nous ?
- D'abord Philippe.
- Il a seize ans.
- Il influence les jeunes de son âge. Il en sait plus long qu'il n'en a l'air. N'oublie pas que derrière lui il y a sa mère.
- C'est une femme.
- Elle agit sur son fils. Et elle donne des leçons de latin à Germain.
- Laissons Germain, veux-tu ?, dit Félix en souriant.
- Germain fait le messager, j'en suis sûre. Il est nigaud, il avale les pires sornettes, mais il les rapporte. Il faut s'en méfier comme des autres.
- Qui sont les autres ?
- Les Leboux sont avec nous, les vieux Pons sont neutres. Mais Laurent suit Philippe ; sa mère et moi ne parvenons pas à le mater. Ah ce garçon...Il serait mieux en pension, au moins on le surveillerait.
- Pourquoi est-il là ?
- André a eu peur pour lui des bombardements sur Bellance.
- Penses-tu que tous ceux que tu viens de nommer sont nos ennemis ?
- Il y a Louise.

Un long silence accueille le nom. Félix regarde devant lui. Puis il secoue la tête et répond :
- Louise marchera avec nous. Après ce gâchis, que peut-elle faire d'autre ?
- Manoeuvrer, dit Alice. Ses intérêts ne sont pas les nôtres. Elle ne jouera pas la carte du maquis, ni non plus celle des Allemands. Mais le danger n'est pas seulement là. Derrière les jeunes, il y a les filles ; pour obtenir ou faire circuler des renseignements, elles trafiquent de l'amour sans risque.

Félix se met à rire.
- On l'a tous fait, l'amour sans risque. Une habitude du pays, une manière comme une autre d'apprendre. Elles ne viennent pas de l'inventer, elles le pratiquent peut-être uniquement pour leur plaisir.
- Annette toujours fourrée avec Germain et Paulette avec Laurent...Après tout, il suffit d'une fois pour qu'il y en ait, des risques. Mais, sans çà, ils sont ailleurs, dans les bavardages.
- Et Philippe ? `
- On ne lui connaît personne, dit Alice. Quant à Georges et à Sylvain, actuellement ils ne trouveront pas.
- Odette n'a pas d'amant ?
- Elle aime son mari.
- Josépha ? Marthe ? Marie-Louise ?
- Il faut se méfier de Josépha, répond Alice. Elle sait écouter. Elle adore Laurent, elle est donc contre Louise. Marthe me déteste, elle jouera le jeu de Laurent. Marie-

Louise est fidèle aux Leboux, mais, pour elle, c'est Monique qui compte. Or tu as bien vu que Monique était favorable aux maquisards.
- Elle était émue, dit Félix. Elle avait vu des morts de son âge. Soyons sérieux. Nous n'avons pas d'ennemis réels. Et nous avons une amie : Suzanne. Tant que les Allemands seront là, elle nous évitera le pire. Ensuite, l'important, pour nous, sera de rester les maîtres.
- Au cimetière, Laurent et Josépha se sont retournés contre nous ...et contre Louise.
- Josépha nous en veut d'être trop sévères avec Laurent. Et Laurent nous reproche de lui tenir la dragée haute. Pour se manifester, ils ont choisi le bon prétexte. Odette, Philippe, Marthe, Marie-Louise ne nous sont pas favorables. Mais ils ne peuvent devenir dangereux que si le pays les soutient. C'est sur le pays qu'il faut agir.
- En faisant quoi ?, dit Alice.
- En étouffant les racontars, répond Félix, en neutralisant ceux qui nous menacent : Mastin et Tête de pipe, puis la mère Béju et la mère Guillaume. Baillette, Béju, Degendre sont trop compromis pour oser l'ouvrir.
- Mastin et Tête de pipe poussent la mère Guillaume et la mère Béju. Rose Morel l'a dit à Louise et la femme Degendre me l'a dit. Au lieu de nous en prendre à eux, nous pourrions les attirer dans notre camp. N'avons-nous pas besoin de deux hommes pour remplacer Roger ?
Félix bredouille :
- Tu mets les loups dans la bergerie. Ces gens-là, tu te rends compte. On sait de quoi ils vivent, ils traficotent avec le maquis. Toi, tu voudrais qu'ils viennent ici vivre avec nous, travailler pur nous ?
- N'est-ce pas eux qui nous ont accusé d'avoir provoqué la mort de Darmeuil ?
- Raison de plus pour ne pas les prendre.
- Non, mon cher, raison de plus pour les avoir, pour en faire si possible des complices et, si ce n'est pas possible, les empêcher de nous causer le moindre tort.
- Rien ne te dit qu'ils accepteront.
- Ils accepteront, crois-moi, ne fût-ce que pour nous doubler. Il faudra être les plus forts. Eux éliminés, par la complicité ou par la ruse, nous aurons gagné.
- Allons-y.
Ils se sont préparés pour la nuit. Les lumières sont éteintes. Alice maintient une veilleuse, pour conjurer ses insomnies. Derrière la porte, Josépha glisse à pas lents, rentre dans sa chambre.

Au centre de la maison, du second étage au rez-de-chaussée, l’escalier déroule ses deux volées. Les marches sont cirées, sans tapis. Josépha mesure ses pas. Sa jupe glisse sur le bois, sa main s’accroche à la rampe. Elle était remontée dans sa chambre après le repas, pour s’allonger et détendre ses jambes fatiguées. Elle va se remettre au

travail. La journée sera longue. Louise a décidé que, ce premier jeudi de Janvier, en l'absence des enfants partis jouer dans la campagne, elles effectueront, à elles deux, un inventaire et un nettoyage complet. Il a lieu chaque année. Mais Louise en fait varier les dates : tantôt au début de l'hiver, tantôt à la fin du printemps, quelquefois en automne. Les meubles, la vaisselle, l'argenterie viennent de l'Ormée ; elle les a reçus quinze ans plus tôt au moment de son mariage. Avant la guerre, ils garnissaient la maison de Bellance - André n'a été nommé à Rasmes qu'en 42 -. Dès 1940, Louise les a apportés à Brévigneux où elle s'installait avec ses enfants. André était au front. Il a été fait prisonnier; Malade, il a été rapatrié. Il a vécu dans la maison vide de Bellance. Maintenant il habite en meublé à Rasmes. Les possessions de Louise sont rassemblées à Brévigneux, dans cet immeuble qui appartient aux Leboux. Leur magasin est de l'autre côté de la rue ; ils y habitent à l'étage. Une partie de leur mobilier est restée dans leur ancienne habitation, les lits et quelques armoires ainsi que de la vaisselle et du linge. Louise tient à son inventaire ; il lui permet, chaque année, de reconnaître ce qui est à elle. Depuis deux ans, elle soupçonne Laurent de vouloir lui voler de l'argenterie. Bien que rien n'ait disparu, elle demeure sur ses gardes. Joséphа se dirige vers la salle à manger. Sur la table de la cuisine, sont posés les plats ordinaires et les couverts en fer dont elle seule se sert. La grande table est garnie de porcelaines, de cuillers, de fourchettes et de couteaux en argent. Une cafetière et une théière du même métal sont couchées sur un molleton. Assise au bout de la table, Louise écrit sur un cahier d'écolier.

- Te voilà, dit-elle à Joséphа. J'ai été obligée de faire le travail sans toi.

Debout devant Louise, Joséphа ne répond pas. Elle attend les ordres.

- Tu t'occuperas plus tard de ce qui est dans la cuisine. Tu passeras d'abord l'argenterie au produit. La boîte est sur la première planche du placard bleu. Dépêche-toi.

Joséphа ouvre le placard, prend la boîte. Puis elle va chercher une laine et se met à frotter la théière.

- Nous aurons des visites, dit Louise. C'est le jour de Rose Morel. Clarisse Degendre veut me voir.

- Ces deux-là...

- Je te dispense de tes réflexions.

- Des bondrées, voilà ce que c'est, poursuit Joséphа imperturbable. L'une ne pense qu'à ses sous et l'autre à son...

- Tu parles ainsi sans doute devant les enfants. Je sais maintenant pourquoi ils sont impolis.

- Si Madame trouve que je les ai mal élevés, qu'elle me jette donc à la porte, dit Joséphа, les yeux billants.

- C'est toi qui a commencé, Joséphа. J'apprécie beaucoup Rose et Clarisse.

- Vous avez tort.

- Ca me regarde.

Le silence est retombé. Le chiffon fait un bruit doux, tandis que le crayon de Louise crisse sur le papier. Les fenêtres de la salle à manger donnent sur la rue des Jardins. A travers les rideaux, Joséphа peut apercevoir l'angle du magasin des Leboux. Une publicité pour un insecticide emplit le cadre de cette partie de la devanture. En se penchant, Louise pourrait voir la mercerie peinte en rouge. Un jour glauque se déverse

dans la salle. Sur la tapisserie à grandes fleurs violettes, les ombres des deux femmes se détachent, haussées jusqu'au plafond. Les meubles anciens et authentiques sont à Louise ; les autres appartiennent aux Leboux. Ce sont eux que, de préférence, on utilise, «pour, dit Louise, ne pas trop user les miens».

Joséphа est toujours debout. Sa jupe grise, son corsage noir boutonné jusqu'au cou contrastent avec la teinte ivoire de son visage ; ses yeux perçants, d'un beau gris-vert, l'illuminent. Des rides profondes vont du front aux commissures de la bouche, enchevêtrement de traces où les enfants lisent, chaque année, l'avancement de sa vieillesse. Elle ne sait ni lire ni écrire. Pourtant les expressions qui passent sur ses traits, lorsqu'elle parle ou écoute, dénotent une si vive intelligence qu'à travers elles ses mots et ses gestes livrent aussitôt sa pensée. En face d'elle, Louise penche vers le cahier d'écolier un front haut, des yeux noirs et des pommettes d'un blanc mat un peu creusées. Les cheveux blonds ont gardé leur éclat, bien qu'ici et là ils se mêlent de fils grisâtres. La trentaine dépassée, Louise est demeurée belle, mais sa beauté s'est moulée dans une forme fixe. Jamais un sourire, ni un rire ne l'éclairent. Sa face est semblable à une effigie. Le corps entier s'est solidifié. Parfois un bref affaissement des épaules révèle la lassitude. Mais, bien vite, Louise se reprend. Redressant le buste, elle se mure de nouveau dans une attitude hautaine.

- Aucune nouvelle d'André, dit Joséphа.
- Il n'écrit pas.

Joséphа a élevé André. Elle était autrefois la domestique des parents Gromier. Née près de Bellance, dans un bourg forestier, de paysans qui étaient des journaliers des de la Motte, puis des Rugel - notables de Bellance -, elle fut embauchée, à l'âge de vingt-cinq ans, dans la famille. D'abord aide-cuisinière, elle se vit promue, à la naissance d'André, bonne d'enfant. Les Gromier était liés aux Garantier ; Félix avait connu le père Gromier à Bellance. Deux jours après la naissance de Louise, les Garantier demandèrent aux Gromier de leur prêter Joséphа. Marthe ne suffisait plus à la besogne ; malade, Alice ne pouvait s'occuper du bébé. Joséphа demeura quelques mois à l'Ormée, y revint souvent avec André et ses parents ; de dix ans l'aîné de Louise, André n'avait pas souffert de l'absence de Joséphа. Durant son enfance, Louise aima André et Joséphа. Chaque visite des Gromier était pour elle une fête. Marthe, la domestique des Garantier, qui aimait Louise et respectait Joséphа n'était pas jalouse de cet attachement extérieur qui ne troublait en rien son propre lien avec l'enfant. Lorsque Louise épousa André, par dépit vis-à-vis de Lucien, le jeune qu'elle aimait, et surtout pour sauver l'Ormée - Lucien était pauvre - , Joséphа devint la servante du ménage. André se lassa vite de sa femme. Mais si Louise souhaitait cette abstinence de son mari à son égard, elle ne pouvait admettre sans humiliation qu'il devint, autant à Bellance qu'à Rasmes, le séducteur connu d'adolescentes. Bien qu'elle n'approuva pas la vie d'André, Joséphа se refusa, malgré les supplications de Louise, à le condamner.

- C'est votre affaire, à tous les deux.
- Ce qu'il fait est ignoble, criait Louise.
- Je lui ai répété qu'on en disait trop sur ses amourettes, que ce n'était pas drôle pour toi.
- Engueule-le. Ne lui parle plus.

- Jamais. D'abord il y a les enfants. Plus tard, ils ne comprendraient pas.
Elle s'en tient fermement à cette ligne de conduite, malgré Louise qui, depuis quinze ans, s'acharne contre elle. Le nom d'André a fait renaître en chacune des deux femmes des souvenirs : pour Joséphа ses visites avec les parents Gromier, pour Louise les séjours d'André et de Joséphа. Elles seules - et André - savent ce qu'était ce temps. Parfois elles en parlent ensemble, créant entre elles, dans leur lutte, une sorte de moratoire. Louise dit :
- Il va finir par oublier le chemin de l'Ormée.
- Ah ce chemin...Etait-il joli...Il paraît que maintenant c'est devenu une route. Les arbres ont été abattus. On partait le matin de bonne heure, au printemps, dans une calèche. Je me mettais toujours à côté de madame Gromier - autrefois elle disait Madame ; lorsque la mère d'André est morte, elle a dit Madame pour désigner Louise -. J'avais sur mes genoux le panier avec les affaires du petit. On traversait Vinsange, où je suis née. Et puis on descendait sur Brévigneux et c'était presqu'aussitôt l'Ormée. Vous étiez là, à l'entrée Est, à nous attendre. Vous m'embrassiez d'abord, puis André, puis monsieur et madame Gromier, enfin le cocher. Vous vous hissiez sur le marche-pied et il vous prenait dans ses bras. Vous vous souvenez ?
- Sa moustache piquait.
- Dès l'après-midi, on se promenait. André et vous me teniez par la main. On ramassait des fleurs, on allait dans les fermes dire bonjour. Monsieur Edgard, votre oncle sculpteur, vous aidait à organiser un goûter. C'était vous et André qui receviez, dans la petite maison qui est maintenant celle des Gordes. Le temps filait ; il fallait repartir. Quand la calèche se mettait en marche, vous pleuriez.
Louise se détourne Elle a peur de faiblir, de montrer son regret de cette époque où André était un grand frère protecteur qui l'emportait sur ses épaules au dessus des ronces et la soulevait pour franchir les fossés. Un coup de sonnette la fait revenir.
- Ca doit être Rose Morel. Va dans la cuisine. Tu laveras la vaisselle ordinaire. J'en ai pour un moment. Elle doit avoir beaucoup à me dire.
Rose Morel s'assied sur le bord d'une chaise, se tient droite, les mains posées sur ses genoux. Son visage est percé de deux lueurs qui fixent impitoyablement chaque objet et Louise assise en face d'elle.
- Alors, ma bonne Rose, comment vont les affaires ?
En l'absence du père Morel prisonnier, les affaires vont bien, grâce aux ventes à l'armée allemande. Mais cette provocation déclenchera la kyrielle des plaintes au bout desquelles apparaîtront les précieux renseignements, en particulier sur Laurent.
- Ah, ma pauvre dame, quelle misère...Les oeufs n'ont pas donné, cette année. J'en ai vendus moins que l'année dernière. Et ne me parlez pas des légumes. Avec toute cette humidité ...
- Il n'a pas plu depuis le début du mois.
- La terre suinte, madame Gromier, la terre suinte. Y'en a là-dessous de l'eau, y'en a, et de la mauvaise ; elle m'a pourri toutes mes plate-bandes.
- Quoi de nouveau à Savoignes ?
Rose Morel a une petite ferme près du village.
- On ne tue plus le cochon en tout cas, puisque ces bandits ne veulent pas. Ils ont pourtant reçu une belle tripotée.

- Mais comment ont-ils été prévenus ?
- Qui ?
- Et bien, les terroristes.
- Oh, madame est naïve, si elle me permet de causer ainsi. Et soit dit sans offense. Allez, ils savent tout.
- Mais par qui, bon sang ?
- Moi j'ai rien vu, mais on dit des choses.
- Qu'est-ce qu'on dit, ma petite Rose ?
Ces mots d'amitié comblent Rose ; ils lui rappellent sa camaraderie d'antan avec Louise qui est de son âge. Elles ne se tutoient plus. Sur l'ordre des parents Garantier, le protocole a triomphé. Mais, pour la mettre en confiance, Louise n'hésite pas à se servir parfois du passé.
- C'est vrai, à vous je peux tout vous dire. Vous êtes comme une amie, n'est-ce pas ?
- Bien sûr, Rosette - diminutif que Louise, autrefois, lui avait donné, tandis que Rose l'appelait Louisette -.
- Il ne faut pas que ça sorte d'ici. Je ne veux pas d'ennuis. Pensez-donc, ce pauvre Darmeuil, ça suffit.
- Darmeuil était imprudent.
- Eh oui, il en voulait trop. Moi, je ne cherche pas après l'argent.
Louise pense au magot caché dans le poulailler et se hâte d'approuver.
- Voilà. Je vous dit tout. C'est les jeunes qui les renseignent.
Attention, songe Louise, si les Allemands arrêtent maintenant les jeunes, après la guerre tout le pays nous en voudra. On sera vidé, et moi avec les parents. Adieu l'Armée.
- Quels jeunes ?
- Ben, ce Philippe, le jeune Pons, vous voyez ?
- Oui.
- Il dirige tous les garçons de son âge, mais aussi les plus petits.
- Lesquels ?
- Ceux de l'école libre.
- Quoi encore ?
- Ce Philippe a reçu, longtemps, chez ses grands-parents un homme que personne ne connaissait. On croyait que c'était un parent éloigné à eux, mais c'était un ami à lui, ça je vous le jure, je les ai vus ensemble;
Elle ajoute:
- Même qu'ils s'embrassaient.
- Philippe n'a que seize ans. Peut-être cet homme l'a-t-il pris en affection.
- Peut-être, peut-être.
Mijaurée, pense Rose, t'as déjà vu deux hommes s'embrasser par affection sur la bouche ? Quand le Lardier et le Planque sont venus faire çà dans ma grange, le caleçon sur les pieds, je les ai sortis à coups de fourche, moi.
- En tout cas, cet homme ne vient plus.
- C'était un des bandits, madame. Je les ai entendus qui disaient de Gaulle, Croix de Lorraine et d'autres fariboles.

- Ca ne prouve rien, ma petite. Tout le monde peut parler ainsi, ne fût-ce que pour critiquer.
- Ca ne prouve rien ?, dit Rose qui se met légèrement en colère. Et quand il lui a montré un revolver ? Et quand il lui a dit ; Je t'apporterai de nouvelles destructions.
- Instructions, corrige Louise. Voilà qui est plus clair. Qui d'autre les aide ?
- Les petits, madame. Ils sont sans cesse en forêt avec leur cartable. Je ne sais pas ce qu'ils peuvent porter, sans doute de quoi manger. Les bandits ne crèvent pas de faim, vous pouvez m'en croire.
- Germain y va aussi ?
- Pas depuis longtemps. Mais je l'ai vu, l'autre jour, avec un cartable qui pesait lourd. Il était sur la route où il y a le poste. M'est avis qu'il allait en forêt.
- C'est possible. Je vérifierai. Avec lui c'est plus facile, il est trouillard. Et Sylvain ?
Louise sait que Sylvain est écarté par Philippe.
- Ah non, celui-là est un sage. On ne le voit jamais, ni avec Philippe, ni avec la Paulette, ni avec Laurent.
- Vous avez dit Laurent. Que vient-il faire là-dedans ?
- Vous aurez de la peine, ma pauvre madame Louisette. Faut que je vous le dise : il est le bras droit de Philippe.
- Et Paulette le bras gauche ?, dit Louise sans rire.
- Si on veut. Mais celle-là, je croirais bien qu'elle fricote avec le vieux Calendreau.
- Qu'elle fricote ?
- Les vieux sont si dégoûtants. Elle y va tous les jeudis.
- Et Laurent ?
- Laurent y va le lundi, après l'école. Ils jouent aux cartes ensemble. Je les ai vus par la fenêtre.
- Et avec Philippe ?
- Oh, ces deux-là ne s'embrassent pas. mais ça cause, ça cause. Ils ont l'air de monter quelque chose.
- Philippe et Laurent ?
- Oui, madame.
- Je saurai de quoi il s'agit.
- Voilà, madame.
- Merci. Cela restera entre nous. J'ai demandé à mon père de s'occuper de vos petits placements. Passez le voir.
- Ah, vous êtes la bonté. Depuis toujours, vous êtes la bonté, madame Louise. Que Dieu vous rende ce que vous faites pour une pauvre femme.
- Mais non, ce n'est rien. Allez, ma bonne Rose. Il faut que je finisse mes rangements.
Elle recommence à compter, la vaisselle d'abord. Sur le cahier d'écolier, sont notées les pièces qui, au début de la guerre, ont été apportées à Brévigneux. Elle compare l'état actuel avec le relevé antérieur. Elle élimine les objets cassés - chaque accident a du être signalé en son temps ; l'objet a été remplacé aux frais de celui ou de celle qui l'a cassé .. Josépha fait une courte apparition.
- Tu as fini à la cuisine ? , dit Louise.
- Non, madame. Il y en a beaucoup et il faut que je lave.

- Continue donc. Ne te dérange pas.
- J'étais venue vous demander ce que je prépare pour ce soir.
- Tu prendras le jus des haricots verts d'hier midi. Tu y mettras du pain. Il y a un peu de fromage et des pommes.
- Ce n'est pas suffisant, madame. Surtout pour des grands qui vont avoir couru toute le journée.
- Fiche-moi la paix. C'est moi qui fais les menus, pas toi.
- Vous profitez des restrictions pour les laisser sans manger, répond Josépha qui se retire en maugréant.

Sous prétexte qu'elle fait partie de la famille, elle n'est plus rétribuée ; elle ne touche qu'une allocation de vieillesse. Elle devra payer de sa poche un complément de nourriture qu'en cachette elle donnera aux enfants. Louise ferme le cahier, note sur une feuille un objet manquant.

- Un plat qui vient de l'arrière grand-mère Garantier. Laurent a du le vendre.

De l'extérieur, quelqu'un frappe à la fenêtre. La figure sèche de Clarisse Degendre s'encadre derrière une vitre. Louise va lui ouvrir.

- Madame Gromier, fallait que je vous parle.
- Ah bon.

Clarisse s'est assise, les coudes appuyés sur la table.

- D'habitude, vous allez voir ma mère, mais, moi aussi, je suis prête à vous aider.
- Oh, il ne s'agit pas de m'aider. Ca concerne justement votre mère et votre père.
- Ils sont malades ?
- Non. Madame Gromier, vous savez ce qu'on me reproche. Il y a ce jeune homme, Johann, qui est de l'Occupation et qui vient, après son travail, me donner un coup de main. Que voulez-vous ? Je suis seule.

Elle est séparée de Degendre. La ferme est à elle.

- J'ai pris ce que j'ai trouvé. On raconte des choses sur nous deux, mais, je vous jure, madame Gromier, c'est pas vrai. Johann est un brave garçon, sans mauvaises pensées. Ce sont les méchantes langues qui incinèrent des saloperies.
- Bien sûr. Ces insinuations sont malveillantes. Mais ça n'a rien à voir avec mes parents.
- Eh bien, ce qu'ils ont fait, vos parents, c'est pire.
- Ils font travailler des Allemands.
- Non, madame. Ils font le contraire.
- Ils prennent des terroristes ?
- Oui, madame.
- Mais comment savez-vous qu'ils viennent du maquis ?
- Vous les connaissez, et madame Garantier aussi. Ces assassins ne se cachent guère.
- Je ne vois pas de qui il s'agit.
- Voyons, madame, tout le monde sait qui.
- Ah oui, vous avez raison. Mastin et Tête de pipe sont certainement du maquis. Ma mère le sait, elle ne peut pas les avoir embauchés.
- Si, madame. Depuis avant-hier.
- Pour quelques jours seulement ?
- Non, madame. Mastin et Tête de pipe remplacent le jeune Gordes.

Louise murmure :
- Maman est folle.
- Je ne ferai pas de jugement sur votre mère, madame Louise.
Elle se contentera de répandre dans Brévigneux celui que Louise vient de porter.
«Mais vous vous rendez compte ?»
- Très mal.
- Madame Alice nous lâche. Elle se lie avec des criminels.
- N'exagérons pas. Il n'y aucune preuve contre ces deux hommes;
- Vous disiez vous-même...
- Je les soupçonne. Ma mère prend un risque, mais on ne peut parler de complicité.
- C'est de la complicité, madame Louise, c'en est, je vous l'assure. Quand le pays saura çà...
- Allez, ma bonne Clarisse. Le pays en a vu d'autres.
En passant la porte, Clarisse dit à mi-voix :
- Surveillez vos enfants, madame Louise. Ils sont peut-être aussi dans le coup.
Elle reprend son décompte. Elle examine une à une les pièces d'argenterie, coche sur son cahier, en face de l'indication de l'objet, la colonne de l'année. Pourquoi sa mère a-t-elle pris un tel risque ? Il est peu probable qu'elle veuille se rallier à la résistance, cela attirerait trop tôt sur l'Ormée l'attention des Allemands. Il est prévisible qu'après leur départ il y aura des gages à fournir au maquis. Mais le moment n'est pas venu. Alors pourquoi avoir embauché deux hommes dont on dit qu'ils ont des liens avec les terroristes ? A un dîner chez les Pons, cet homme dont Rose a parlé était là. Il s'appelait Robert Durand, elle était assise à table près de lui. Sa mère n'était pas loin. Avait-elle entendu ce qu'elle lui disait ? Dans l'opération Mastin-Tête de pipe, serait-ce elle l'enjeu ? Une sorte de rééquilibrage, ou plutôt de mise à outrance pour l'éliminer. Dans l'après-guerre, la mort de Darmeuil, tué par les résistants, sera imputée aux Garantier, non aux Gromier. La résistance reconnaîtra la responsabilité des Garantier ; le pays ne pardonnera pas; En forçant du côté du maquis, ses parents ne se donnent-ils pas une caution pour l'avenir ? Ainsi, en restant dans la place, sa mère continuera, elle, à la tenir en dehors de l'Ormée. Mais elle est trop habile pour axer, même s'il s'agit de sa fille peu aimée, toutes ses forces contre une seule personne. Et il y a son père qui ne se prêtera jamais à ce jeu, car lui l'aime. Il faut chercher ailleurs, dans le caractère même de sa mère, dans sa manière de liquider ses ennemis. Plus vraisemblablement, l'embauche de Mastin et de Tête de pipe est un piège. Elle les compromettra et s'en débarrassera. Sur les activités de la scierie, ils semblent en savoir trop long. L'important est qu'ils ne parlent pas. S'ils ont quelque intérêt, ils feront comme Darmeuil, ils se tairont. Au cas où ils voudraient demeurer fidèles à leurs amis, la moindre erreur se retournera - sera retournée - contre eux.

Madame Belnoire, la boulangère, s’est réveillée en sursaut. Un ronflement, suivi d’un crépitement, l’a alertée. Le feu n’est pas allumé, se dit-elle. Le matin, elle se lève à quatre heures pour cuire le pain. Son mari est prisonnier. Elle a la charge entière de la boutique. Elle regarde sa pendule ; il est deux heures. Près d’elle, Gerhard dort. Le bruit ne l’a pas réveillé. Il fait partie des patrouilles. Venues de Bellance, elles se relaient à Brévigneux. L’une stationne dans un bâtiment du haut de la Grandr-rue ; l’autre tourne dans la ville. Gerhard a pu s’échapper. Depuis six mois, il vient une nuit sur deux. Un soir, il était entré dans le magasin ; il n’y avait plus rien au comptoir. Il avait accompagné madame Belnoire dans l’arrière-boutique. Là, dans la demi-obscurité, il l’avait prise dans ses bras. Elle lui avait mis une clé dans la main.
- Cette nuit. Am Nacht.

Elle lui montrait la porte du fond. Il était revenu vers onze heures. En passant les portes ouvertes, il s'était retrouvé dans la chambre. Madame Belnoire était couchée, elle lui souriait, la lampe de chevet l'éclairait. Gerhard s'était dévêtu. Avant qu'il ne soit nu, elle avait éteint la lampe. C'était elle qui l'avait attirée, elle devançait ses gestes et il se laissait faire. La pendule avait sonné à quatre heures.
Une grande lueur éclate derrière les rideaux.
- Le feu, crie madame Belnoire.
Elle se lève, court vers la fenêtre. Déjà des flammèches s'élèvent, des étincelles zèbrent le ciel.
- Gerhard.
Le feldgrau se secoue, s'assied contre l'oreiller. Il la fixe, ahuri. Puis il voit les flammes qui montent de l'autre côté de la rue. Il s'habille, ajuste son ceinturon, vérifie la présence de son arme et s'en va sans dire adieu. Madame Belnoire s'est recouchée. Dans la rue, c'est le brouhaha d'une foule. Elle entend les cris d'une voisine qui l'appelle. Elle enfile ses pantoufles, marche vers la fenêtre, l'ouvre. La chaleur et la fumée la suffoquent.
- J'arrive, crie-t-elle.
A quoi bon ? Ils n'y changeront rien. Gerhard a déjà averti les pompiers, la patrouille. Gerhard...Elle l'avait conquis, comme autrefois, dan la forêt, elle s'emparait des jeunes encore niais ; ils s'attachaient jusqu'à ce qu'elle les abandonne. Puis elle s'était mariée.
-Vous dormiez, lui dit sa voisine.
- Ben oui.
- Vous allez prendre froid, vous n'avez rien sur les épaules.
- J'ai laissé mon châle dans ma chambre.
- Je vais vous le chercher.
Elle disparaît, revient, lui noue le châle autour du cou.
- Vous avez eu peur, ma pauvre.
Elle la quitte, traverse les groupes en chuchotant :
- Il n'y avait personne, personne.
Madame Belnoire est entourée.
- Vous dormez comme une marmotte.
- Je suis fatiguée. Tous les matins...
- Eh oui, vous nous faites le pain.
- Vous auriez pou brûler vive.
Une explosion fait vibrer les pavés ; les carreaux de la boulangerie ont volé en éclats. Le feu monte en gerbe. La foule a reflué aux deux entrées

de la rue. Des pierres calcinées, des morceaux de bois rougeoyants tombent sur le trottoir. Les maisons avoisinantes sont vides ; leurs habitants font partie de cette masse angoissée qui, de loin, regarde brûler le dépôt. Le clocher de Saint Sauveur sonne le tocsin. Au carrefour de la rue des Jardins, Louise cherche à qui parler. Elle ne s'adresse pas à madame Belnoire qu'elle suspecte, ni à la bouchère, madame Jaquet, qu'elle redoute. Derrière elle, l'abbé Meunier l'interroge :

- Y a-t-il des blessés, des morts ?

- Je n'en sais rien, monsieur le Curé. Voyez vous-même.

Elle s'écarte pour le laisser passer. Il s'avance vers les flammes, sa soutane battant ses souliers.

- C'est vide, Monsieur le Curé, crie la marchande de fleurs. On a évacué les maisons.

Il revient en arrière, fixe Louise. Elle ne l'aime guère. Elle lui en veut de protéger Laurent. Puis il s'enfonce dans la mêlée. Pour éviter Louise, Joséepha, Germain et Laurent ont choisi l'autre trottoir. La fumée tourbillonne à mi-hauteur des murs ; elle rend les enfants invisibles. Joséepha les a obligés à se coiffer de bonnets tricotés qui leur couvrent les oreilles.

- On a l'air de quoi ?, dit Laurent.

- Si tu attrapes froid, tu seras malade. Ne t'occupe pas de ton air.

Beaucoup d'enfants ont le nez caché par de grosses écharpes, certains ont des passe-montagnes. Maurice - le fils de Baillette - est habillé de pied en cap ; il a sa casquette. Joséepha rencontre Marie-Louise, la domestique des Leboux.

- Qui a mis le feu ?, demande-t-elle.

- On ne sait pas, dit Marie-Louise. C'est peut-être pour embêter les Allemands, sussure-t-elle. Y'a toutes leurs armes là-dedans.

- Ce serait donc la résistance ?

- Allez donc savoir avec cette guerre.

Elles rabattent leur châle sur leur bouche, comme si elles riaient. Depuis le début de l'incendie, monsieur et madame Hureau, les instituteurs de l'école libre sont là.

- Pourvu que les flammes ne s'étendent pas, dit madame Hureau, l'école serait menacée.

- Elle est à plus de deux cent mètres.

- Le feu va vite.

- Les pompiers vont arriver.

Sur la grand-place, après avoir éteint leurs phares, les voitures à gazogène s'alignent. En descendent les paysans de Savoignes, de Saint Martin, ceux

de l'Ormée. Lorsque les cloches de Saint Sauveur ont sonné, très vite le clocher de Savoignes a répondu ; puis tous les bourgs, à plus de vingt kilomètres ont repris l'alarme. D'un village à l'autre, les paysans sont parvenus à Brévigneux. Quand ils ont passé le pont, une fumée noire planait sur la ville. Parmi eux, il y a Baillette le maire, Béju et Degendre ses adjoints. Les deux gendarmes qui surveillaient du côté des collines les accompagnent. Le groupe des paysans, encadré par les gendarmes, se dirige vers la rue des Jardins. En tête marche le maire, ils sont guidés par le bruit des voix. Lorsqu'ayant remonté la rue, ils arrivent au carrefour, ils se heurtent à la foule ; elle s'ouvre pour leur laisser le passage.

- Nom de Dieu, dit Baillette en voyant l'incendie.

- Ce n'est pas une raison pour jurer, gronde l'abbé Meunier.

- Mais, monsieur le Curé, les Allemands sont au courant. Croyez-moi, ça va barder. Il faut faire dégager les abords.

Il met ses mains en porte-voix de chaque côté de sa bouche et hurle :

- Plus personne dans les rues. Rentrez chez vous. La patrouille allemande va venir.

Chaque paysan se joint à une famille. Les enfants courent en avant, suivis des mères et des pères. Baillette demeure avec Béju, les gendarmes et le curé. Le crépitement des flammes est coupé par de brèves explosions qui secouent le sol.

- Les caisses de munitions dans la cave, murmure Baillette.

- Ne bougeons pas, dit l'abbé Meunier. Les pompiers ne vont pas tarder. Je me demande pourquoi ils ne sont pas déjà là.

- Ont-ils été prévenus ?, dit Degendre.

- Dès que le petit Maurice, ton fiston - Baillette sourit - est venu, je leur ai téléphoné. Comment était-il là ?

- Il loge chez les Darmeuil. C'est plus près pour l'école.

Une sirène déchire le silence.

- Les voilà enfin, dit Béju.

La voiture des pompiers entre dans la rue, elle stoppe près du curé. Trois hommes en descendent ; ils portent veste de cuir et casque à aigrette. Ils déroulent le tuyau, soulèvent une plaque de fer sur la chaussée, dévissent la valve, effectuent le branchement. Puis ils s'approchent du bâtiment. L'eau commence à jaillir en force, le jet se fond dans les flammes. L'intensité du feu ne diminue pas. Les pompiers reculent. Un monceau de poutres brisées, de gravats noircis s'abat sur la rue. Pour que la pression du liquide ne s'atténue pas, l'un des hommes soutient le tuyau. Baillette vient vers lui :

- Vous étiez en retard.
- Les Allemands nous ont dit de ne pas bouger.
- Pourquoi ?
- Ils pensent sans doute à une attaque de la résistance. Lorsqu'ils nous ont permis de venir, ils avaient pris leurs dispositions. Les territoriaux occupent le pourtour, les deux patrouilles sont dans le centre. Ceux que j'ai vus étaient cachés dans les coins.
- Ils amènent des troupes de Bellance, dit Baillette. Et ceux-là, ce ne sont pas des tendres.
Le feu perd de sa puissance. Un morceau de l'étage apparaît, puis le mur d'une salle. Une mitrailleuse tordue par la chaleur achève de brûler. Les explosions ont fait sauter le rez-de-chaussée. Par l'excavation qu'elles ont ouverte, les pompiers voient les caisses qui s'enflamment. Les trois hommes reculent. Une détonation fracassante ébranle la rue. Les pans de la façade s'écroulent. Abasourdis, le maire, Béju, le curé et les gendarmes n'ont pas entendu des pas qui, lentement, se rapprochaient. Au moment où les pompiers reviennent vers eux, ils sont entourés par des hommes en armes. D'autres longent les murs. Au fond de la rue, derrière la fumée, un camion bâché s'est arrêté ; des hommes en descendent. Ils prennent aussitôt position tout autour du bâtiment. Les armes sont braquées, elles visent le maire. Les gendarmes, Béju et le curé sont entourés par un autre groupe. La pointe des mitraillettes est dirigée vers leur dos. Baillette est pâle. Le curé a croisé les bras. Les gendarmes ne font pas un geste - ils portent un revolver à leur ceinturon -.
-Vorwaerts, crie une voix.
- Qu'est-ce qu'ils disent ? , murmure Baillette.
- Je crois que ça veut dire en avant, répond Béju.
Ils avancent tous les cinq, cernés par les groupes, l'un derrière eux, l'autre divisé en colonnes. Ils débouchent sur la grand-place. Des ombres sortent des rues, convergent vers eux. Baillette reconnaît les territoriaux. Le sergent est devant lui.
- Sergent..., commence Baillette.
L'autre ne répond pas, détourne son regard. Il s'adresse au chef du détachement, parle longtemps avec lui. Enfin, les armes s'abaissent. Les deux groupes se retirent, reprennent la rue des Jardins. Le sergent dit à Baillette :
- Vous pouvez rentrer chez vous, Vos amis aussi.
Soudain, comme si les territoriaux s'étaient envolés, la place est déserte. Baillette pleure. L'abbé Meunier dit :

- On a fait ce qu'on a pu. Pour le moment, il n'y a pas de casse.
Les gendarmes tapent sur l'épaule du maire.
- Allons chez nous, dit le brigadier, on va boire du café chaud.
- Pas de refus, dit l'abbé, je grelotte.
Se déclenche un concert de marteaux lancés à la volée sur les portes. Chaque personne entend le marteau de son propre logis, mais aussi ceux des voisins. A ces coups redoublés se mêlent les cris des enfants les plus jeunes tirés brutalement de leur sommeil. Les voix des soldats les dominent, ordonnent d'ouvrir. La ville éteinte s'est couverte d'une multitude de lumières. Le martèlement des pas augmente, tandis que les coups de marteaux se font insistants, cassent définitivement le silence. La première porte s'ouvre, celle de Thérèse Darmeuil. Trois hommes foncent, bousculent la jeune femme, renversent à demi Maurice debout près d'elle. Dans ses bras, elle tient son fils, âgé de trois ans, qui hurle. Les soldats ont pénétré dans les pièces ; ils vident les placards, jettent à terre les draps, regardent sous les lits. Puis ils descendent dans la cave. Des bris de bouteilles, des coups dans les murs scandent les pleurs de l'enfant. Un homme traverse la cuisine, passe dans la cour derrière la maison. Il pisse contre un mur, fouille le poulailler, les clapiers et un appentis où s'entassent des outils. Thérèse crie :
- Il n'y a personne. Mon mari a été tué par les résistants. Pourquoi voulez-vous que je les cache ?
L'un des hommes a entendu la phrase, il sait le français.
- Vous êtes madame Jean Darmeuil ?
- Oui.
- Excusez-nous.
Il donne un ordre en allemand. Il caresse l'enfant qui cesse de pleurer. Il tapote la joue de Maurice. Une seconde escouade frappe au logis des Gromier. Aucune lumière ne s'allume.
- Ils se débrouilleront, a dit Louise péremptoire.
Josépha s'est élevée contre elle.
- J'ai connu 70 à Vinsange. Quand on les contrarie, ils tirent. Vous risquez de faire tuer les enfants.
- Ils nous tueront aussi. Je ne veux pas qu'ils touchent à mes affaires.
Sous la poussée de plusieurs épaules, la vieille serrure de la porte ne tient pas. Les Allemands font irruption dans le couloir, dans la salle à manger et dans la cuisine. Ne voyant personne, ils entrent dans les chambres. Ils piétinent dans le noir, renversent les chaises, se heurtent aux meubles. Ils cherchent les interrupteurs. Louise est dans son lit. Immobile, les yeux

grands ouverts, elle fixe sans sourciller un soldat qui lui braque sa lampe dans la figure. Il la gifle. Josépha éclaire la chambre des enfants. Les soldats se dirigent vers elle. Sa chevelure grise formant un diadème autour de sa tête, des rides profondes sous ses yeux moqueurs, elle en impose. Le premier soldat s'arrête. Elle s'efface.
- Entrez, leur dit-elle.
Pelotonnés sous leur couverture, les enfants sanglotent.
- Kindchen, murmure un soldat.
Ils sortent sans faire de bruit. Poliment, Josépha les raccompagne.
- Die Grossmutter. Sie ist nicht zufrieden.
A peine sont-ils dehors, Josépha crie aux enfants :
- Taisez-vous.
Elle les trouve sur leur lit, se tordant de rire en silence. Dans le cabinet de toilette, Louise lave à l'eau tiède la trace de cinq doigts sur sa joue.
Un troisième groupe occupe la quincaillerie des Leboux. Cognant sur le rideau de fer, il a réveillé la famille. Monsieur Leboux est venu lui-même ; pour que les soldats puissent entrer, il a soulevé le rideau. Ont été découverts des bâtons de dynamite et des sacs de poudre. Le stock date d'avant la guerre, du temps où, du côté de Saint Martin, les Ponts et Chaussées faisaient sauter un morceau de colline.
- Nous vérifierons, dit un sous-officier qui parle français. Accompagnez-nous à la Kommandantur.
Madame Leboux pleure. Marie-Louise la soutient.
- C'est un contrôle de routine, ajoute le sous-officier.
Madame Leboux sert le café. Marie-Louise et Sylvain ont quitté la pièce. Sylvain était intervenu pour défendre son père, mais personne ne l'écoutait.
Un camion va au delà des collines jusqu'à Puisans. Au moment où les premiers élèves arrivent à l'école, Monique Leboux voit surgir la colonne. Elle enferme les enfants sous le préau, pendant que les hommes inspectent les classes, le logis et le grenier. Puis ils se dirigent vers la maison de Mariette. Monique a envoyé Eddie, le petit Rugel, l'avertir. Il est parti par la porte qui donne sur l'arrière de l'école. Il court le long des pâtures qui bordent le village ; il sera arrivé avant eux. Il parvient aux arbres qui entourent la clôture du poulailler. Il crie :
- Madame Gordes, madame Gordes.
Elle sort de la maison, demeure sur le pas de sa porte. Essoufflé, Eddie peut à peine parler.
-Voilà les Allemands.

- Comment sais-tu qu'ils viennent chez moi ?
- Monique l'a dit.
- Si c'est Monique...
Elle fait entrer Eddie, l'envoie dans une chambre.
- Tiens-toi là. Ils seraient étonnés que tu ne sois pas à l'école, vu ton âge.
Elle se remet sur le devant de sa porte. La poussière qui soulève les pas de l'escouade fait des volutes dans le matin gris. A la hauteur de la maison, les Allemands se déploient. Un sous-officier bouscule la mère Gordes.
- N'allez pas dans la chambre. Mon neveu y est. Il a la coqueluche.
Le soldat ouvre la porte, voit l'enfant, referme aussitôt. Les hommes ont pénétré dans le jardin. La cabane aux poules est sondée avec la crosse des mitraillettes, ainsi que les clapiers. Pour qu'ils circulent, Mariette s'est mise contre le mur. Ils ne la regardent pas. Elle est là, vieillie, la figure contractée ; sa tête est recouverte d'un châle noir. Son fils est mort en 40, son mari l'année suivante ; il ne lui reste que son second fils, le jeune Gordes marié à Lucienne - ils servent tous les deux chez les Garantier - et Annette sa petite-fille. Enfin les Allemands repartent. Eddie retourne à l'école. Mariette va s'asseoir à la table, enfouit son front dans ses bras et pleure.
Les Allemands sont au marais, dans les herbages du vieux Calendreau. Craignant un mauvais accueil, ils ne vont pas jusqu'à la maison de maître. La Kommandantur a demandé que tout incident soit évité ; la population ne doit pas basculer du côté de la résistance. Le vieux Calendreau est populaire ; s'il avait un coup dur, tous l'aideraient. La troupe patauge dans les prés mouillés encore vides de chevaux. Demeurés dans les écuries, ils raclent le sol, en entendant le pas des hommes et leurs voix. A la lisière du marais, s'élève la ferme de la mère Guillaume. En l'absence du père maintenu au STO en Allemagne, Paulette et sa mère vivent seules. La mère Guillaume n'est pas contente des allées et venues dans ses champs.
- M'sieur Calendrzau va être furieux. Ils piétinent l'herbe.
- Je vais les faire partir, dit Paulette.
- Toi, dit la mère Guillaume en lui balançant une taloche, t'as intérêt à bien te tenir, hein ? T'as beau avoir seize ans, si tu fais l'imbécile, je te ficherai encore la raclée.
Paulette sourit. De raclée elle ne se souvient pas d'en avoir reçue, ni de la mère, ni du père. Faut-il qu'elle soit énervée, cette pauvre femme...C'est pourtant facile de se débarrasser de crétins pareils. Chaque matin, Paulette va à l'école communale. Aujourd'hui, elle ne veut pas laisser sa mère, mais elle a peur de rater l'arrivée de Laurent. Ils ne pourront se voir qu'à la

récréation, devant les autres écoliers et écolières. Il faut que les Allemands s'en aillent au plus vite. En voilà un qui s'annonce ; les autres ne sont pas loin. La perquisition commence. Les trois pièces de la ferme sont mises sens dessus dessous.

- Quelle merde, murmure Paulette.

La mère Guillaume lui allonge une nouvelle taloche qui ne l'atteint pas. Excédée, Paulette s'en va. Cinq minutes plus tard, elle est là.

- Qu'est-ce que tu as fait ?
- Pipi.
- Tu ne peux pas te retenir.
- Bon dieu, ils vont foutre le camp.
- Tais-toi ou je t'assomme.

La groupe marche vers l'étable, remue le foin, gratte dans les litières. Paulette le surveille du coin de l'oeil. Vêtue d'une robe à fleurs sur laquelle elle a enfilé un épais duffle-coat, bottée jusqu'à mi-jambe, ses cheveux dénoués sur ses épaules, elle a le visage courroucé. Ses yeux brillent, sa bouche fait une moue dédaigneuse.

- Trop long.
- Tu vas te taire, siffle la mère Guillaume.
- Enfin...Ils vont s'en aller.

Un soldat a ouvert la porte de l'écurie. Piaffant des deux sabots, un poulain bondit, caracole en tous sens au milieu de la cour. Le soldat est tombé à la renverse. Les autres se sont écartés. Plus rapide qu'eux, le poulain les charge, leur pose les deux pattes sur les épaules ; ils s'étalent à terre. Repartant au galop, il les pousse de nouveau et, avec ses pattes de devant, leur donne de petits coups de sabot sur les fesses. Puis il se dirige vers Paulette, lui lèche longuement la figure.

- Tu l'avais détaché, gronde la mère Guillaume.

Les soldats se sont relevés. Ils se secouent, partent en bon ordre vers la route. Le poulain les regarde, mais Paulette le tient par son licol.

- Tout doux, Bichon, murmure-t-elle contre son oreille.

Elle lui caresse le museau, tandis que, du haut en bas, il remue la tête.

- Qu'est-ce qu'il fait là, ce poulain ?, dit la mère Guillaume.
- Je l'ai amené hier. Pépé - nom qu'elle donne au vieux Calendreau - veut que je le soigne. Il ne profite pas.
- Viens boire un café
- J'ai pas le temps.

Elle court vers la ville. Elle entend le rire de sa mère qui résonne contre les vitres.

Marthe est sortie de sa chambre. Elle a descendu l'escalier principal, du premier étage au rez-de-chaussée - salons et salle à manger -, puis celui menant au sous-sol qui est son lieu de travail : cuisine, arrière-cuisine et office. Avant l'arrivée de Lucienne, elle prépare le petit-déjeuner. Monsieur et madame Garantier le prennent à l'office. Elle dispose sur la table les tasses, la théière, le beurre et les confitures. A l'Ormée, malgré les restrictions, les habitudes n'ont pas changé ; la saccharine y est ignorée, le pain n'est jamais noir. Madame Garantier s'assied devant sa tasse pleine. Elle est vêtue de sa robe de ménage, ses cheveux sont enserrés dans un châle. Elle tartine sa brioche coupée en deux parts avec des gestes précis qui éliminent le surplus. Regardante - comme on dit dans le Bocage -, elle donne aux domestiques l'exemple de l'épargne - ils savent qu'elle a plusieurs livres de beurre dans sa cave-. Monsieur Garantier la rejoint, vêtu, comme à l'accoutumée, d'un pantalon de velours côtelé et d'une veste de chasse. Ils mangent en silence. Puis madame Garantier s'adresse à son mari.

- Tu as entendu les explosions, cette nuit ?

- Moi ? Je dors comme une pioche.

Marthe apporte du thé chaud. Madame Garantier attend son intervention ; comme elle, Marthe a le sommeil léger.

- C'était du côté de Brévigneux, peut-être à Brévigneux même. Il y a eu le son du tocsin et des bruits de camions sur la route de Savoignes.

Marthe s'obstine à se taire.

- Lucienne sera au courant. On lui en aura dit un mot à la sortie de la messe.

Elle entend le reproche. Madame Garantier va à l'église le dimanche, mais elle aime que ses domestiques y aillent en semaine. Les Garantier partent à leur travail. Vers huit heures, Lucienne entre dans la cuisine. Marthe achève son repas : une soupe et un verre de vin rouge - quelquefois deux -. Lucienne s'est mise à la mode des villes ; sitôt enlevée sa cape et son écharpe, elle se prépare du café au lait.

- T'es tannante avec ta religion, Lulu, bougonne Marthe, l'autre m'a encore envoyé sa vanne.

- Il me faut des bondieusetés, sinon je m'ennuie.

- Au fond, ça te rassure.

- Peut-être.

- T'as entendu tout ce barouf ? C'était-y encore les bombardements sur Bellance ?

- Eh non.

- Y'a du nouveau. Allez, raconte. Au moins, j'aurai tout su avant la vieille.

Lucienne pose son bol sur la table, commence à manger. Enfin, entre deux bouchées, elle lâche :

- Eh ben voilà, le dépôt a sauté.

- Le dépôt ?

- Oui, le dépôt.

- Ben vrai.

- Y devaient y en avoir là-dedans des balles et de la poudre. Ca a pété toute la nuit.

- Les Allemands sont venus ?
- Y'en a partout ce matin. J'en ai rencontrés qui remontaient en camions vers les marais ; ils ont même couru jusqu'à Puisans qu'on m'a dit.
- Il faudrait prévenir Madame; S'il y a des arrestations, son amie Suzanne pourra aider.
- De toute façon, faut que je lui en parle, elle n'est pas sourde.
Dans les soins du ménage, madame Garantier s'est attribuée le rangement des placards. Elle ne laisse à personne la tâche de fourbir ses petites cuillers, de faire briller la belle argenterie, encore moins de passer au chiffon, chaque jour, les pièces de porcelaine. Elle frotte à la main les bibelots - tout comme sa fille, elle les inventorie un à un -. Lucienne la retrouve dans les salons.
- Madame, on pourrait cuire un poulet pour midi ; on en mangerait les restes froids, ce soir, avec une mayonnaise.
- Va pour le poulet. Il y en a un gros dans la basse-cour qui boîte d'une patte. Tu demandes à Roger de le tuer.
Lucienne s'éloigne, madame Garantier la rappelle.
- Qu'est-ce qu'on raconte en ville sur les explosions de cette nuit ?
- Ah les explosions...Madame sait qu'il s'agit du dépôt ?
- Le dépôt ?, hurle madame Garantier. Là où les Allemands entassent leurs munitions ?
- Madame ne savait pas ?
- Comment veux-tu que je sache ? Avec cette buse de Marthe qui n'est jamais au courant...Evidemment, quand on se lève à sept heures...A-t-on une idée de ceux qui ont fait le coup ?
- Personne ne sait, madame; En tout cas, pas moi-
Le ton de madame Garantier monte d'un cran.
- Lucienne, je n'aime pas beaucoup les mystères.
Lucienne garde le silence.
- Bon. Roger se plaît à la scierie ?
- Roger n'est pour rien dans ces histoires.
- Nous l'avons mis là, pour que vous soyez à l'écart. S'il s'y plaît, ajoute madame Garantier en regardant fixement Lucienne, il faut tout faire pour qu'il y reste.
La menace est directe. Depuis Décembre, avec le nouveau salaire de Roger et le pourcentage sur les ventes, les revenus des Gordes se sont arrondis. Il faut prévoir l'avenir, le leur et celui d'Annette. Lucienne cherche un compromis qui, en lui permettant de répondre, préserve la place de Roger. Si la patronne l'asticote ainsi, elle se doute que tous, sauf les Garantier et leur fille Louise, connaissent les noms des coupables. Or ni Marthe, ni les Leboux, ni les Pons ne lui diront la vérité. Il faut donc qu'elle Lucienne la livre. Mieux vaut donner les noms de quelques vrais responsables, puisqu'ils sont hors de toute atteinte.
- Le soir du grand dîner, monsieur Philippe et monsieur Laurent ont demandé à Josépha d'espionner à votre porte. Même qu'elle était fâchée. Voilà.
Le fils Pons et son propre petit-fils...Bien vite, Alice dit :
- Des enfantillages...Ca n'a rien à voir avec un coup de force.

De nouveau, la menace sur Roger plane; Lucienne cherche un mensonge. Lequel choisir ? Et sans risque ? Elle murmure :
- Allez donc savoir, madame, qui va et qui ne va pas avec la résistance.
Sous la fenêtre, monsieur Garantier crie :
- Alice, Alice...
- Oui.
- Descends un peu.
Madame Garantier pose son chiffon, rejoint son mari.
- J'en ai marre de es deux gaillards.
- Quels gaillards ?
- Ton Mastin et ta Tête de pipe, tiens. Depuis qu'on les a embauchés, ils se prennent pour les maîtres. Ils décident de leur travail ; si l'ordre ne leur convient pas, ils refusent de l'exécuter.
- Quel ordre ?
- Trois fois, je leur ai demandé d'aller remplacer à la scierie des apprentis de Gordes qui étaient malades. En plein hiver, sur quinze hommes, il y en au moins deux qui tombent malades chaque semaine : la grippe, une angine. Eh bien, à chaque fois, ces messieurs me disent qu'ils sont de pauvres gens, qu'il est dangereux de travailler à la scierie, vu ce qui est arrivé à Darmeuil. La première fois, j'ai laissé dire ; la seconde, j'ai insisté ; cette fois-ci, je me suis mis en colère. A mon avis, il faut s'en débarrasser.
- Où sont-ils ?
- Dans les taillis, du côté de Puisans. Partis pour couper du bois.
- Ils ne t'embêteront plus.
Madame Garantier revient dans la cuisine. A la pendule noire accrochée au dessus de la cheminée, il est neuf heures. Lucienne épluche des pommes de terre ; délicatement, elle enlève de minces couches de peau. Madame Garantier se dirige vers l'escalier qui monte au rez-de-chaussée. Elle regarde Lucienne comme si elle surveillait son travail. L'autre a levé les yeux.
- J'ai trouvé les coupables.
Lucienne tressaille.
- Vous pensez que monsieur Philippe et monsieur Laurent...
- Il ne s'agit pas d'eux.
Elle ajoute en détachant ses mots :
- Tu m'as dit, toi-même : Allez donc savoir qui va et qui ne va pas avec la résistance. Mais, ma petite, tout le monde sait qui va avec la résistance. Les voilà, nos coupables.
Lucienne a compris. La réputation de Mastin et de Tête de pipe n'est plus à faire ; le pays tout entier, amis ou ennemis, considère qu'ils sont du maquis. Dès que madame Garantier a disparu, Lucienne appelle Marthe ; celle-ci s'essuie les mains à son tablier. Lucienne parvient à articuler :
- Je les ai dénoncés.
- Qui ?
- Ben les deux, répond Lucienne à voix basse, Mastin et Tête de pipe. J'ai dit à madame Alice : Allez donc savoir qui va et qui ne va pas avec la résistance. Du coup, elle pense qu'ils ont fait sauter le dépôt. Sûrement qu'elle les fera arrêter.

- La garce en est bien capable, grince Marthe. Tu n'as dénoncé personne. Elle est folle.
Lucienne pleure.
- Je n'aurais pas du lui répondre, mais elle me menaçait pour Roger.
- T'énerve pas, dit Marthe en lui frottant les yeux et en la mouchant avec un coin de son tablier. Il faut parer au plus pressé, les prévenir. Ils sont vers Puisans, dans les taillis. On a le temps. Elle n'ira pas à la Kommandantur et elle ne téléphonera pas. A cause de la Poste, ajoute-t-elle.
Elle ouvre une armoire, en sort un châle, le noue autour de sa tête. Puis elle crie :
- Madame, madame...
- Ne crie pas.
- On a oublié les clous.
- Quels clous ?`
- Ben, la commande de clous chez les Leboux.
- J'irai dans la journée. Je dois descendre à Brévigneux.
- Mais, madame, pour le bon vous ne pourrez pas signer, ni Monsieur.
- Pourquoi ?
-Parce que, tous les deux, vous avez épuisé, ces derniers mois, votre contingentement. Aujourd'hui, il n'y a que moi pour faire la demande. Ou Lucienne, ou alors son mari.
Lucienne doit cuire le poulet et le jeune Gordes est à la scierie.
- Vas-y. Fais un saut chez Louise et dis-lui que je viens déjeuner.
- Bien, madame.
Marthe retourne à la cuisine, décroche à une patère sa cape noire, la jette sur ses épaules. Elle murmure à l'oreille de Lucienne :
- Ca s'arrangera. Elle n'est pas là à midi. Mais fais cuire le poulet.
Puis elle traverse le jardin, arrive à la resserre. Son vélo est posé contre le mur. Elle vérifie le gonflement des pneus, tire la machine, l'enfourche. A plus de soixante ans, elle est demeurée vigoureuse ; les quatre kilomètres jusqu'à Brévigneux ne l'effraient pas. Elle compte les franchir vite. Il faut distancer la patronne ; d'ici peu, elle partira en voiture. Avant de dépasser le portail, elle regarde les champs. Bientôt les bêtes n'auront plus rien à manger. Heureusement qu'il y a l'écluse, sinon on serait inondés. Depuis plus de trente ans, une écluse construite à vingt kilomètres en amont a régularisé le cours du fleuve. Elle pédale à petits coups pressés, la tête au vent. Les pans de son châle volètent derrière elle. Elle arrive sur la route. A sa droite, se dresse les ruines du château. Le lierre a envahi les murs, disjoint les pierres ; des trous apparaissent çà et là dans la façade. La maison Malassis. Ce pauvre monsieur Edgard l'a laissée crouler.
Elle entre dans la ville par le Sud de la grand-place. Elle suit l'un des côtés du terre-plein, où, d'ordinaire, se tient, ce jour-là, le marché. Mais les Allemands l'ont interdit. Elle dépasse le bureau de la Kommandantur qui, sur sa droite, occupe le rez-de-chaussée d'une maison. Les colonnes de la mairie s'élèvent juste avant l'église. Elle se signe devant Saint-Sauveur, parvient aussitôt au magasin des Leboux. Madame Leboux est à la caisse. A travers la vitrine, Marthe voit monsieur Leboux dans l'arrière-boutique.
- Voilà Marthe, dit madame Leboux. Comment vont les Garantier ?

- Très bien madame. L'approche du printemps les rajeunit. Monsieur Félix est tout guilleret, il court après les pâquerettes.
Madame Leboux éclate de rire. Elle aime Marthe, l'une des seules qui n'ait pas voulu pratiquer vis-à-vis d'eux la quarantaine imposée par la ville. Ils en verront assez après la guerre, a-t-elle dit à Josépha, qui, chapitrée par Laurent, n'est pas de son avis.
- Tu viens voir Marie-Louise. Elle est au premier.
- Mais non. c'est vous que je veux voir, madame Yvette. Est-ce qu'il est encore temps pour les clous ?
- T'as bien fait de te dépêcher, on est au dernier jour.
Elle ouvre un tiroir de sa caisse, en sort un bon qu'elle remplit au nom de Marthe.
-Vous pouvez nous en mettre deux cents ?
- Hélas non. Le contingent est de cent par personne et pour six mois.
- On n'ira pas loin. Vous les avez en magasin ?
- Non, répond madame Leboux en rougissant.
Tous les stocks ont été vendus au prix fort à l'armée allemande.
«Je vais les commander dès aujourd'hui. Vous les aurez à la fin de la semaine».
Souvent, quand la livraison n'est pas immédiate, les clients traitent les Leboux de collabos.
- Au revoir, ma petite Marthe. Embrasse monsieur Félix pour moi.
- Je n'y manquerai pas.
Pour aller chez les Gromier, Marthe traverse la rue des Jardins. Le clocher de Saint Sauveur sonne dix heures. Madame Garantier ne quittera pas l'Ormée avant un quart d'heure ; il lui faut dix minutes en voiture pour arriver à Brévigneux. Marthe calcule qu'il lui reste environ une demi-heure. Les enfants sont à l'école. Louise fait ses courses. Josépha et elle seront seules. Josépha est sur le pas de la porte. Elle était dans la salle à manger ; par la fenêtre, elle a vu Marthe qui débouchait au coin de la quincaillerie.
-Tu viens de chez les Leboux ?
- Oui. Je vais vous raconter. Les Leboux, c'était pour la frime.
- Ah...Pourtant le père Marcel a été arrêté ce matin. Les Allemands l'ont emmené.
- Ils l'ont libéré vite. Il était dans son arrière-boutique. Il ne se montre pas, mais sa femme n'a pas l'air inquiète.
- Pourquoi t'es là ?
Josépha l'a fait entrer ; elles sont dans la cuisine.
- Assied-toi, ma fille. On va boire un alcool de prune.
Elle ouvre le placard, soulève la planche à provisions. Au dessous, il y a les réserves habituelles : jambon, saucisson, pâté. Elles complètent les repas des enfants et la nourrissent elle-même lorsque Louise la force à jeûner. Apparaissent aussi quelques bouteilles. Elle en prend une déjà entamée, l'apporte sur la table.
- Du bon. Tous les ans, la mère Guillaume m'en donne un flacon.
Elle aligne deux petits verres, les remplit. Marthe boit une gorgée.
- Je t'écoute.
- C'est embêtant.
Les rides de Josépha se sont creusées.
- Pour les enfants ?

- Pas directement, mais nos deux hommes sont menacés.
- Les deux qui ont remplacé Roger. Il paraît qu'ils sont de la résistance, mais personne n'en est sûr. Que veux-tu qu'on leur fasse ?
- Madame Alice ne pense pas ainsi. Elle se figure qu'ils ont fait sauter le dépôt.
- Eux ?
- Oui, eux. Faut croire que ça l'arrange.
- Tu l'as dit. Qu'est-ce qu'elle veut encore ? Elle sait ?
- Comme tout le monde. Les jeunes ont bien travaillé, ce coup-ci.
- Que faire ?
- Moi, je la connais. Elle va dénoncer les pauvres diables, elle l'a presque dit à Lucienne. Si elle les dénonce, ce sera à sa Suzanne. Elle peut se servir d'elle des deux côtés : pour rendre service, c'est arrivé, mais aussi pour faire prendre. Elle doit venir à Brévigneux, sans doute pour la prévenir. Mais comment savoir ce qu'elle lui dira ?
- Suzanne est aux Voyageurs. Débrouille-toi. Y'a rien d'autre ?
- Elle m'a dit d'annoncer qu'elle venait déjeuner.
- Une menace pour sa fille. Elle la craint. Il y a quelque chose entre elles.
- Quoi ?
- Tu iras aux Voyageurs. Si ce que je crois est vrai, repasse par ici en vitesse. N'entre pas. Madame sera revenue. Dis bonjour par la vitre ou crie Josépha. Les enfants seront rentrés, ils me répéteront. Où sont-ils, les deux hommes ?
- Dans les bois, du côté de Puisans.

Marthe quitte la cuisine. Josépha est restée assise ; elle réfléchit. Avant de traverser la salle à manger, Marthe se retourne

- Vous prendrez la suite ?
- Germain. Ca ne peut être que lui.
- Il est trop petit, dit-elle d'une voix triste.
- ll a quatorze ans, il a pris des risques. Celui-là est un peu plus fort.
- Pourtant vous l'aimez.
- C'est justement parce que je l'aime.

L'Hôtel des Voyageurs est en face de la Kommandantur. Madame Briquet - monsieur Briquet est mort en 35 - a embauché, depuis le début de la guerre, un cuisinier et une femme de chambre. Jusqu'en 1941, l'hôtel était fréquenté par quelques habitués et par des hôtes de passage. Avec l'armée occupante, la clientèle s'est agrandie. Des officiers y descendent, leurs épouses y sont à demeure. Le restaurant sert jusqu'à vingt repas par jour. Autrefois, le menu était celui des Briquet. Le nouveau cuisinier traite des quantités importantes et doit prévoir le nombre des repas. Brévigneux reproche à madame Briquet sa collaboration camouflée. Les bonnes familles n'y déjeunent plus le dimanche sauf les Leboux et, de temps en temps, les Garantier. Pis encore, il n'est pas pardonné à Madame Briquet de loger à l'année Suzanne et son fils Georges. Certains murmurent que le général Kranz paie les chambres. Marthe est amie de la jeune femme de ménage, une fille du pays. Par elle, des relations se sont nouées avec le cuisinier. Lorsqu'elle entre dans la cuisine, ils l'interpellent :

- On ne te voit pas souvent, la grande Marthe, dit le cuisinier, un homme de cinquante ans, de haute taille.
- J'ai mon service et une patronne exigeante. Je ne descends guère à Brévigneux.

- Faut nous faire visite de temps à autre, dit la femme de chambre.
Assise dans un coin, elle astique des chaussures.
- T'es toute belle, toi. Tu te marieras bientôt.
- Pas question. Je n'ai même pas de promis. Après la guerre, on verra.
Le cuisinier rit.
- Elles disent toutes çà. Et, un beau jour, elles tombent amoureuses. Trois mois après, c'est fait.
- Tu t'es marié comme çà ?, dit Marthe.
- Oui, ma femme refusait tout le monde. Mais quand elle m'a vue...
Madame Briquet entre. Elle est corpulente, habillée de noir.
- Bonjour, Marthe.
Elles se connaissent depuis trente ans.
- Quoi de neuf à l'Ormée ?
- On y vieillit.
- J'achète toujours aux Garantier les beurre, les oeufs et le lait. Avec eux, on a de la bonne qualité
- Monsieur Félix se donne du mal. Mais vous avez transformé ici ?
- Oui, on a refait la cuisine, les chambres, le salon et le restaurant. Venez voir.
Le clocher de Saint Sauveur sonne la demi de dix heures.
- Voici l'entrée.
Des plantes vertes sont rangées contre les murs. Une crédence porte un plateau et une écritoire. Marthe remarque que les dernières marches de l'escalier débouchent près de la porte du salon. Les deux femmes montent aux étages. La femme de ménage est à l'ouvrage. Madame Briquet l'aide à retourner les matelas.
- Continuez sans moi, Marthe, vous êtes chez vous.
Dans le couloir du deuxième étage, Marthe rencontre Suzanne qui s'apprête à descendre.
- Vous faites des heures chez Madame Briquet ?, dit Suzanne.
- Mon travail me suffit, répond Marthe. Je venais dire bonjour.
Elles s'engagent dans l'escalier. Lorsque Suzanne est au rez-de-chaussée, Marthe entend la voix de madame Garantier. La porte du salon se referme. Marthe descend à pas légers. Sur sa figure, de gros sourcils cachent son regard. Elle se courbe, s'assied sur l'avant-dernière marche. D'un coup, elle arrache le lacet de sa chaussure gauche. Posément, elle entreprend de le renouer. Elle à l'oreille collée contre le battant.
Madame Garantier pousse un soupir.
- Ma pauvre Suzanne, j'ai de nouveau des ennuis.
Alice est pour la première fois intimidée devant cette femme encore jeune - elle pourrait être sa fille -. Sa gravité contraste avec les airs primesautiers qu'elle aime à se donner.
- Vous nous avez aidés, Suzanne, nous vous en sommes reconnaissants. Vous avez évité que nos fermiers, ceux qui ne sont pas prisonniers, partent pour le STO. Vous avez fait libérer des jeunes qui se mêlaient de résistance. Mais aujourd'hui tout va mal.
- Racontez.

- Voilà. Pour remplacer Roger Gordes qui est maintenant à la scierie, j'ai embauché deux hommes : Mastin et Tête de pipe.
- Oui. Ce Roger Gordes remplace lui-même le pauvre DarmeuiL.
- Mastin et Tête de pipe sont des terroristes.
- Ma chère Alice, vous le saviez. Tout le pays le dit. Les Allemands eux-mêmes sont au courant. Ils les laissent en liberté pour pouvoir les pister. Pourquoi les avoir embauchés ?
- Pour les neutraliser, ma chère Suzanne. Ou bien ils travaillaient pour nous et renonçaient à leurs activités. Ou bien ils choisissaient le camp de la résistance.
- Eh bien ?
-Ils ont choisi. Déjà, c'est sans doute eux qui avaient dénoncé DarmeuiL. Aujourd'hui, ils se sont chargés de faire sauter le dépôt.
Les deux femmes mesurent leur force. Qui protège-t-elle? Ses petits-fils ? Les enfants de ses amis ? Ou elle-même et son mari ? Pigé. Elle veut que Mastin et Tête de pipe portent le chapeau pour Darmeuil. Les Garantier ont été discrédités par cette affaire ; on les en rend responsables. S'il y a eu des dénonciateurs, eux les Garantier seront blanchis. Qui n'a pas travaillé avec les Allemands ? Bien joué. Mais ni Mastin, ni Tête de pipe n'ont dénoncé DarmeuiL. En face de Suzanne, Alice jauge sa partenaire. L'explosion du dépôt est un coup pour Kranz. S'il ne trouve pas de coupables, il paiera. Elle ne peut pas l'abandonner. Au fond elle joue son jeu. Elle lui fournit ce qu'elle attend.
- Chère Alice, reprend Suzanne, je suis allée à la Kommandantur, ce matin. Kranz m'a téléphoné. Les Allemands savent que la résistance n'est pour rien dans l'incendie du dépôt. Les coupables sont de Brévigneux.
- Pas possible ?
- Mai si. Les Allemands ne feront pas de cadeaux. Dix otages pris au hasard, cinq en ville, cinq dans la campagne. L'opération se déclenche ce soir. A moins que les coupables ne se livrent ou qu'on les dénonce auparavant. Les affiches seront placardées à midi.
- Mais qui voulez-vous que ce soit, sinon Mastin et Tête de pipe ?
- Ma chère Alice, nous n'avons aucune preuve. On ne peut envoyer deux hommes au poteau sur des soupçons.
- Au poteau ?, murmure madame Garantier qui pâlit.
- Eh oui, ils risquent d'être fusillés. Enfin, je préviendrai Kranz. Où sont-ils, vos deux gars ?
- Dans un petit bois, près de Puisans. ils font du fagot.
- Ils seront interrogés par la police militaire. Mais je demanderai à Kranz qu'ils ne soient pas brutalisés.
Sueanne ment. Kranz a besoin de coupables, peu lui importe les preuves. Pour avoir des noms et des renseignements, la police tentera de les faire parler. Mais, même sans preuves, ils ne seront pas relâchés. Ils finiront comme tant d'autres. Avec eux, s'en ira le doute. Suzanne et elle répandront dans le pays qu'ils avaient dénoncé DarmeuiL Suzanne regarde Alice. Elle est cruelle. Elle sait qu'ils sont perdus. Elle m'a eue.
Les deux femmes quittent le salon. L'entrée de l'hôtel est déserte. Madame Garantier traverse la place. Des passants la saluent. Quand elle arrive chez les Gromier, elle ne

voit pas Marthe qui s'échappe le long du magasin des Leboux. Devant la porte, Josépha fait de grands gestes.
- Pourquoi toutes ces simagrées ? A ton âge, tu n'es guère convenable.
- Mais, Madame, je croyais...
- Tu me prends pour une aveugle ? J'ai une excellente vue et de très bonnes oreilles.
- Je n'en doute plus, madame.
- Louise est là ?
- Les enfants sont rentrés de l'école. Nous vous attendions pour nous mettre à table.
Laurent et Germain sont debout derrière leur chaise. Mains lavées, cheveux peignés, avec la raie sur le côté droit - Louise et Alice ne supportent pas les tenues négligées -, ils viennent vers leur grand-mère. A chacun elle distribue un baiser. Eux ne sont pas autorisés à le rendre. » Leurs lèvres mouillées me dégoûtent ». Louise ajoute : »Ils nous lèchent sans cesse. Ils sont trop grands maintenant ». Madame Garantier s'est mise en face de sa fille. Sur la nappe blanche brillent les assiettes de porcelaine.
- Vous mangez tous les jours avec çà ?, dit-elle en examinant le poinçon de sa fourchette.
- Mais non, maman, c'est en votre honneur.
- Merci, murmure-t-elle.
Les hors d'oeuvre sont avalés en silence. Germain ne bronche pas. Le moindre écart, goutte d'eau sur la table, assiette demeurée demi-pleine, parole prononcée à voix haute ou basse, le ferait chasser. Il a faim. Laurent étale ses bonnes manières.
- Tu sais enfin manger correctement, dit sa grand-mère. Il en aura fallu des gifles pour que u sois bien élevé.
- Oh, il reste beaucoup à faire, dit Louise. Monsieur a la tête dure et Germain l'imite. Leur père, quand il est là, ne me soutient pas. Ne parlons pas de Josépha qui les gâte lamentablement. A propos d'André, il s'annonce pour le mois prochain.
- On ne le voit pas souvent, dit Madame Garantier.
Décontenancée par la vivacité de l'attaque - peu habituelle chez sa mère -, Louise ferme les yeux. Elle secoue une clochette qui fait réapparaître Josépha. Elle porte un large plat sur lequel est posé un rôti entouré de pommes de terre et de carottes.
- Où trouvez-vous du boeuf ?
- Josépha se débrouille.
- Par la mère Guillaume, dit Josépha.
- Cette toquée, lance madame Garantier.
- Grâce à elle, madame, vos petits-enfants mangent de temps en temps de la viande.
- Payée au marché noir, sussurre madame Garantier.
- Nous l'achetons au prix coûtant, ma chère maman, sinon je n'en prendrais pas.
- La situation est tragique.
Ce qu'elle avait à dire à sa fille dépendait de sa rencontre avec Suzanne. Elle a gagné. Elle peut montrer son avantage ; l'autre saura qu'il faut compter avec elle. La partie n'est pas jouée ; l'Ormée en demeure l'enjeu.
- Tu es notre unique héritière, poursuit-elle sans marquer de lien avec sa phrase précédente. Tu auras les terres après notre mort.
Louise cherche une réponse ; les enfants sont là.
- La propriété ne t'appartient pas. Je me battrai jusqu'au bout pour la garder.

- Chère maman, qui vous en empêche ?
- Toi, répond-elle brutalement. Tu veux t'y installer et y faire la loi.
- Je n'ai jamais eu l'intention d'y vivre, André non plus.
- Ne fais pas l'idiote. Je sais tes idées là-dessus. Et tes actes, ajoute-t-elle en la fixant.
Louise est blême. Elle a peur, se dit madame Garantier. Désormais, elle se taira.
- Pensez ce que vous voulez, dit abruptement Louise, ça ne me regarde pas.
Elle se lève, va dans la cuisine, en rapporte un plateau sur lequel il y a une cafetière et des tasses. Le visage de madame Garantier s'est apaisé. Elles vident chacune leur tasse. Les enfants ont quitté le table.
- Louise, nous avons pris nos précautions. Tin père a déposé des fonds en Espagne. S'il nous arrivait malheur, tu trouverais les numéros des coffres dans nos papiers.
Germain aide Joséphа à débarrasser la table. Ils alternent leur va et vient. Parfois ils se rencontrent. Montées dans les chambres, Louise et sa mère parlent.
- Ton père grossit à vue d'oeil.
- Mais, maman, il faut le restreindre, surtout qu'il a un peu de tension.
- Dis-lui, toi. Moi, il ne m'écoute pas.
En bas, Joséphа murmure :
- Germain, à la sortie de l'école, il y a du travail pressé.
- J'ai ma leçon de latin chez Odette. Et puis, ajoute-t-il en rougissant, je dois voir Annette.
Ils se séparent. L'un va à la cuisine, l'autre à la salle à manger. Ils se retrouvent à la porte.
- Prends ta leçon. Reste un peu avec Annette, pas trop longtemps.
Elle sourit.
- Elle sera au courant par Laurent. Elle ne te retiendra pas
Germain ouvre un robinet. Le bruit de l'eau couvre les paroles.
- A la tombée du jour, reprend Joséphа, tu iras dans le bois qui est près de Puisans. Tu verras Mastin et Tête de pipe. Les Allemands les recherchent. Ils sont accusés d'avoir mis le feu au dépôt.
Germain sursaute.
- Qui a dit çà ?
-Ta grand-mère à Suzanne. Elles veulent toutes les deux leur peau. Peut-être y aura-t-il la police allemande. Essaie de faire plus vite qu'elle. Attends la nuit.
- J'ai la trouille.
- Laurent, Philippe, Paulette et Maurice ne seront pas loin. Dès que tu auras quitté Annette, ils te suivront.
- Mais comment sauront-ils où nous sommes, Annette et moi ?
- Ils ont repéré aussi la grange de la mère Guillaume, Paulette surtout.
Germain sifflote.
- Tu diras à Mastin et à Tête de pipe de se cacher chez Mariette, poursuit Joséphа. Elle a été perquisitionnée ce matin. Elle s'est plainte à la mairie. Baillette a prévenu la Kommandantur. Les Allemands ne retourneront pas de sitôt chez elle.
- Si j'arrive en retard pour le dîner, maman m'engueulera.
- Crève un pneu de ton vélo. Va ensuite à l'Ormée pour réparer.
Il pose une pile de verres sur la table. Joséphа le rejoint.

- Surveille autour de toi. A cause des Allemands. Ceux-là seront en civil.
Il monte pour préparer son cartable.

Louise est dans la salle à manger ; elle tricote près du poèle. Germain et Josépha se tiennent debout dans le vestibule. Le vélo de Germain est accroché au mur dans l'angle que forme la cage de l'escalier. Sans bouger, Louise crie :
- Cours en vitesse chez Odette pour ta leçon de latin. Reviens aussitôt après.
Elle reprend :
- Au fait, il faudrait que tu ailles à l'Ormée. Demande-leur s'ils ont des oeufs. On en manque. Je les paierai une autre fois.
Un silence.
- Sois là sans faute à six heures.
- C'est trop court.
- Ne discute pas. Fiche le camp et reviens à l'heure.
Le dialogue s'est déroulé sans que Germain voit sa mère. En revanche, il a devant lui Josépha dont les lèvres remuent. Elle a abandonné la cuisine par l'autre porte. Habitué à ces conversations en sourdine, il guette les mots.
- Ne crains rien, tu seras accompagné, mais tu ne verras personne.
Germain module avec sa bouche le mot D'accord. Il tourne une roue de son vélo, fait grincer les freins. Puis il ouvre la porte, la claque derrière lui, part à toute allure vers Savoignes. Le village est à deux kilomètres. La seule route pour y aller traverse la passerelle. Germain a descendu la rue pavée qui franchit le quartier des Laudes. Il parvient au chemin de halage. Les plate-bande devant les maisons sont remplies de primevères et de touffes de jacinthes. Sa leçon achevée, il ira retrouver Annette. Au bout du chemin, il s'engage sur le pont. Dans sa guérite, la sentinelle lui sourit. Il chantonne en pédalant. Une descente commence qui mène vers la plaine ; la bordure des collines la limite. Germain s'arrêtera avant Savoignes dont l'église, devant lui,

dresse son clocher à quatre pans. Il roule entre des champs cultivés, longues lignes noirâtres où la herse a tracé des sillons. Bientôt les semis vont bourgeonner, lancer leurs tiges au dessus de la terre. A l'approche des collines, les vignes alignent leurs rangs ; elles gravissent les pentes, s'exposent au soleil. La maison Pons s'élève à mi-pente, surmonte les ceps. Mieux qu'à l'Ormée où, depuis l'avant-guerre, les Gromier ne vont plus loger, mieux encore qu'à Puisans dans la maison de Mariette, Germain y est chez lui. Il se souvient mal de la maison de Bellance ; celle de Brévigneux n'est pour lui qu'un lieu de passage. Même si, longtemps, Philippe l'a dédaigné, il existe ici par Odette, par le vieux ménage, par Emilienne et par le petit Michel. Agé de six ans, Michel a été surnommé Biquet. Sa vie - il se le dit parfois - c'est Odette, Biquet, Annette et, maintenant, la bande à Philippe.

Odette est montée jusqu'à un surplomb ; derrière un bosquet, il domine le paysage. A travers les branches, elle a pu voir Germain, suivre son avance. Lui savait qu'elle le regardait. Lorsqu'il arrive devant le perron, Odette sort de sa cachette.

- Tu m'avais vu ?

- Bien sûr que non. Je suivais un vol d'étourneaux.

Les autres fois, c'était un cheval, ou une voiture, ou un chien. Biquet a entendu sa voix. De sa chambre où il l'attendait, il court dans l'escalier, dépasse le seuil de la porte, se jette sur lui. C'est un enfant aux cheveux bruns-bouclés, aux yeux verts piquetés de jaune. Né de la guerre, il a grandi en écoutant les bombes tomber sur Bellance, en désirant mieux connaître son père qui travaille à Rasmes. . Que sa grand-mère frappe le chien, le fermier son cheval ou qu'Emilienne tue - pourtant discrètement - un lapin, il entre en fureur. Un geste de menace le fait hurler ; une phrase à la radio sur les morts des bombardements, sur les blessés des combats déclenche ses pleurs. Tous ont pris l'habitude de lui éviter ces déconvenues. Il a su par hasard la mort probable de Robert Durand, l'ami de Philippe. Souvent celui-ci l'avait cajolé. Il est resté prostré plusieurs jours. L'approche du printemps a dissipé son chagrin. Son amour pour Germain date de quelques mois - il avait cinq ans -. Louise était venue en visite chez les Pons. Elle avait emmené ses enfants. Au goûter, pour un verre cassé, elle gifla Germain. Elle reçut aussitôt de Biquet le contenu d'une carafe.

- Il est fou, bégayait-elle.

Chacun gardait le silence. Elle partit, se brouilla avec Odette. Mais, parce qu'elles étaient gratuites, elle maintint les leçons de latin. Germain entre avec Odette et Biquet dans la grande salle à manger qui occupe tout un côté du rez-de-chaussée. Comme les fenêtres donnent sur la terrasse, à la fin de l'après-midi il y fait clair. Il a apporté, dans une poche de son porte-bagage, sa grammaire latine et les devoirs -version et thème - que, la dernière fois, Odette lui avait préparés. Biquet s'est assis près du radiateur, il joue avec ses autos. Au moment où débute la leçon, Odette change de visage. Ses sourcils se rapprochent, son regard se concentre. Parfois, elle secoue sa lourde chevelure châtain. Germain l'écoute. Elle ne s'interrompt que pour lui faire réciter une liste de verbes irréguliers ou pour qu'il commente lui-même sa version et son thème. Avant son arrivée, elle a épinglé sur un mur une carte des Gaules. Les victoires successives de César viennent s'y planter sous forme de petits drapeaux. La longue prosopopée pro domo s'anime ; la stratégie du chef romain peut se comparer à celle des Russes qui avancent vers Budapest. Récitation et commentaire sont termi-

nés. Odette explique les nouvelles pages à apprendre. Au dessus de la terrasse, un oiseau s'envole. Seule elle le voit. Germain la regarde. A la fin de la leçon, monsieur Pons entre, tout affairé.
- Rasmes a été bombardée hier, annonce-t-il à sa belle-fille. Il y a eu pas mal de morts. Je viens d'entendre çà à la radio.
Germain s'est mis à trembler. Il pense à son père qui y habite. Odette soulève la tête que, peu à peu, les sanglots secouent. Aux premier pleurs de Germain, Biquet s'est précipité. Monsieur Pons est atterré.
- Mon pauvre petit, murmure-t-il, j'avais oublié. Je suis vieux.
- Calmez-vous, dit Odette. S'il y avait un malheur pour ton père, comme c'était hier ta mère serait déjà prévenue.
Monsieur Pons est sorti. Biquet retourne à ses voitures. Germain range ses livres et ses cahiers, s'apprête à partir.
- Peut-être vas-tu rencontrer Annette, lance Odette d'un ton enjoué. Dis-lui qu'elle vienne me voir plus souvent.
Il murmure :
- Décidément, on nous suit de près.
- On est obligé. Aujourd'hui, il y a trop de risques.
Il a enfourché son vélo. Il crie au revoir à Odette et à Biquet qui sont l'un près de l'autre sur la terrasse. Par l'allée il rejoint la route. La maison blanche est derrière lui, elle s'éloigne dans le crépuscule. Il est au croisement de la route de Savoignes avec celle qui vient de l'Ormée. Il tourne à droite, se dirige vers les marais. Sans doute, Annette est-elle déjà à la grange. Il respire à pleins poumons l'air qui fraîchit. Les marais se dessinent au loin, eaux mortes envahies par l'herbe. Par endroit, les pacages ont été drainées ; ils demeurent humides, mais les bêtes n'y enfoncent pas. Des clôtures bordent l'eau. Haute masse de bois, la grange s'élève sur un remblai de terre, à l'abri des vaguelettes, hors de la portée des animaux. Germain a emprunté un sentier. Il entend la voix d'Annette qui l'appelle. Elle a rabattu sur son front le capuchon de sa pèlerine. Elle souffle fort, rit en le voyant.
- J'ai eu du mal à te rattraper, dit-elle. Tu aurais pu m'attendre au tournant.
- Il ne faut pas trop se faire remarquer, répond Germain, ce n'est pas le jour.
- Ne t'énerve pas. Je suis au courant par Philippe qui a vu Laurent. Nous avons devant nous, comme d'habitude, une demi-heure.
A six heures, l'angélus sonne au clocher de Savoignes, puis, avec quelques secondes de retard, au clocher de Saint Sauveur. Ils déplacent le vantail, glissent leurs vélos dehors. Ils descendent la courte pente, gagnent la route.
- Je vais retrouver les autres, dit Annette. Ils sont à cent mètres derrière ce talus.
Elle montre du doigt la levée le long du fleuve.
- Ils ne doivent pas avoir chaud.
Puis, sans que Germain ait le temps de répondre, elle dit :
- Je te verrai tout à l'heure, près du croisement qui mène à Savoignes.
Il lui pose la main sur l'épaule et elle lui presse le bras. Il s'engage sur la route ; elle traverse la plaine, monte aux collines. Il roule lentement, comme s'il allait de nouveau chez les Pons. Mais il n'ira pas à gauche, en arrivant à la première pente. L'horizon sombre s'éclaire. Est-ce un rayon attardé avant la nuit ? Sur les murs de la mai-

son Pons, une tache bouge, peut-être Biquet ou Odette, ou Emilienne qui ferme le poulailler. La maison est si éloignée qu'il en distingue seulement les contours. Quelques détails se détachent sur la blancheur : la tache mobile, une plante grimpante à l'angle du mur de façade. Le jour est si bas qu'il a quelque peine à rouler sans allumer sa lanterne. Il ne rencontrera ses amis que pendant les cinq minutes précédant son arrivée. Il sera à deux kilomètres de la lisière des taillis. Aucune voiture n'est passée. Rien n'est venu signaler que six personnes, près de lui, derrière la ligne des buissons, doublent sa marche. Parfois il entend, dans le lointain, des bruits de hache que remplace le grincement d'une scie. Jusqu'à la nuit, Mastin et Tête de pipe coupent les bouleaux. Un sifflement l'a alerté. Il se trouve au creux de la route, dans un lieu boisé - une hêtraie -, à l'abri de tous les regards. Soudain, il est entouré par ses six amis. On lui parle à voix basse.

- Alors, t'a bien baisé, dit Philippe. Annette nous a tout raconté.
- Menteur, dit Annette qui devient rouge.
- T'as pas allumé ton phare, dit Laurent. Monsieur a peur des Allemands.
- Oui, répond Germain en riant. Et toi, tu n'en as pas peur ?

Paulette fait cesser les plaisanteries.

- C'est lui qui y va. Il n'a rien demandé. Inutile de se foutre de sa fiole.

Pascale murmure :

- J'espère que ma mère ne t'a pas vu. Elle a une sacrée mauvaise langue. Elle répète tout dans le pays.
- Je suis chargé par maman de prendre des oeufs à l'Ormée. On peut y aller par ici.
- Ecoute, dit Philippe qui lui tient les épaules, au moindre incident tu hurles. A ton âge, ça paraîtra normal. On ne sait pas qui il y a. On n'a pas pu s'approcher. Mais il est possible que les Allemands soient déjà au bois.
-Tu gueules fort, dit Laurent. On sera à moins de cinquante mètres et on a ce qu'il faut.

Ces paroles ont été prononcées en sourdine. Germain roule entre des buissons, dans une minuscule vallée ; elle forme une dénivellation sur la plaine. Il franchit un pont qui enjambe un ruisseau ; ses eaux rejoignent le fleuve. Puis il monte une légère pente, revoit, sur sa droite, le soleil couchant. Il est au pied du coteau qui mène à Puisans. Il commence à gravir la route sinueuse ; elle le rapproche des maisons du village dont il voit les toits. Le bois est à l'Est de l'agglomération, vers l'Ormée. Il faut traverser la rue principale et sortir de Puisans, avant d'accéder aux premières frondaisons. Germain avance vite. Bientôt, ce sera la tombée de la nuit. Les bruits de hache et de scie sont proches, répercutés sur le coteau. Il traverse le village où, dans les maisons fermées, les feux diffusent leur clarté. Avant d'avoir quitté la rue, il voit les autos, à demi penchées vers le fossé. Leurs phares sont éteints. Il s'avance au plus près pour les compter. Courbé, il évite de se détacher sur le ciel demeuré clair. Il reconnaît leur nombre et leur marque. Cinq Citroëns aux moteurs arrêtés sont enfoncées dans le noir. Elles sont arrivées en passant par le hameau de l'Ormée. Ne franchissant ni Savoignes, ni Puisans, elles ne donnaient pas l'alerte. Puis elles ont fait demi-tour. Doucement, en marche arrière, elles sont venues se tapir au bord du fossé. Ce sont des quinze-chevaux à cinq places. Des têtes barrent les vitres. Chaque voiture est pleine ; il y a vingt-cinq hommes sans uniforme qui guettent. Ils attendent que, derrière eux,

l'horizon se soit obscurci. Ce sera le signe de la fin du jour ; ils pourront attaquer. Pour traverser sans être vu ,Germain revient quelques mètres en arrière. Il va sur le bas-côté jusqu'à l'endroit où la chaussée commence à descendre. Alors il se lance, plié en deux, traînant son vélo couché. Le chemin mène au delà des broussailles ; il s'achève devant une barrière d'églantiers ; leurs pointes acérées bloquent le passage. Depuis longtemps, derrière une branche de sureau, les paysans ont creusé une brèche. Sitôt passé l'obstacle, s'étend devant lui une clairière où des bûches sont entassées. Il marche sur le sol craquelant, tandis que son vélo tressaute à ses côtés. Enfin, à travers un réseau de branchages, il aperçoit la silhouette de Tête de pipe. Penché ver un tronc, les deux bras levés, il frappe l'arbre du tranchant de sa hache. A quelques mètres, Mastin scie un bouleau. Près des deux hommes, au pied d'un cornouiller, sont posés une veste et un chandail sur lesquels, droit et sans bouchon, un litre de vin se dresse. Silencieux, Mastin scie les branches qu'il a coupées. Tête de pipe sifflote, fend l'écorce qui s'ouvre jusqu'au coeur.

- Salut, mon gars, dit Mastin d'une voix suffisamment forte pour résonner sous la futaie.

- Salut, répond Germain.

Il a baissé le ton. Chuchotant, Mastin reprend la parole.

- Tu voulais nous voir.

Tête de pipe se tient derrière Mastin, fixe Germain de ses yeux malicieux.

- Grand-mère m'envoie vous dire qu'il faut que vous rentriez.

- Il fait nuit, dit Tête de pipe. On s'apprêtait à partir. Qu'est-ce qu'il y a de si pressé ?

- Je ne sais pas. Peut-être une vache malade.

- Bon. On y va.

Mastin et Tête de pipe boivent chacun coup à la bouteille. Puis Mastin retire son chandail, le remplace par celui qu'il avait laissé au pied de l'arbre. Tête de pipe enlève ses godillots, les met dans un sac, enfile des chaussures de marche. Leurs gestes sont accompagnés de grognements satisfaits. Fini, le boulot, Fait frisquet, bon dieu. Ils chargent leur outil sur l'épaule et se dirigent vers la route.

- Où vous allez ?, murmure Germain.

- Ben à l'Ormée, répondent-ils ensemble.

- Par là ?

- Par où veux-tu qu'on aille, pt'it gars ?, dit Tête de pipe. Tu veux pas qu'on s'envole.

- Mais il y a un chemin beaucoup plus court.

- S'il y a un chemin plus court, montre-le, dit Mastin. Nous, on n'est pas du pays.

Germain pousse son vélo vers les taillis.

- On ne peut passer par là, dit Tête de pipe, tu vois bien que c'est bouché.

Rapidement, il écarte les branches sans les casser. il pénètre dans la broussaille. Pendant quelques instants, les deux autres demeurent seuls. Puis il reparaît. Son vélo n'est plus près de lui.

-Vous pouvez venir.

Il maintient au dessus de sa tête une branche d'églantier. Sous cette branche s'ouvre, à demi masquée par son corps, une descente. Les deux hommes marchent vers lui. Ils sont sur un lit de feuilles sèches.

- Il peut y avoir des nappes d'eau plus loin, dit Tête de pipe.

- Impossible, répond Germain. Ce n’est pas un ruisseau à sec, mais un ancien ravin. Les Ponts et Chaussées l’avaient creusé avant la guerre, quand ils ont élargi la route de Puisans. Ils faisaient sauter le rocher, puis ils ramenaient les éboulis en charrette à bras jusqu’au bas du coteau. Auparavant, ils avaient fait ce ravin au bulldozer. Il s’est peu à peu recouvert de ronces.
Comme le ciel est sans nuages, un peu de la clarté des étoiles et la lumière d’un quartier de lune percent à travers les branches. La déclivité s’aplanit. Sur le côté gauche, ils aperçoivent un nouveau creux qui remonte le coteau. Il est, lui aussi, recouvert de broussailles. Prêts à continuer, Mastin et Tête de pipe bousculent Germain.
- Pourquoi t’hésites ?, dit Mastin.
- Je n’hésite pas.
- Alors, avançons, dit Tête de pipe, puisque ta grand-mère est si pressée.
Il les a laissés parler et rire. Là, on ne peut plus les entendre. Loin en arrière, au dessus d’eux, des ordres sont criés, des coups de sifflets éclatent. Dans la hauteur et la distance, les bruits se perdent.
- Encore un qui cherche sa vache ou son mouton, dit Tête de pipe; Dans tout ce noir, va lui falloir du temps. En avant.
- Non, vous montez par là et vous allez jusqu’à Puisans chez Mariette. Les bruits que vous entendez sont ceux de la police allemande.
- Comment le sais-tu ?, dit Mastin qui est devenu blanc.
La question n’est pas méfiante ; il veut seulement savoir.
- Ma grand-mère, dit Germain qui a les larmes aux yeux, vous a dénoncé aux Allemands. Elle prétend que vous avez livré Darmeuil au maquis et fait sauter le dépôt. Les chleuhs ne veulent pas d’histoires dans le pays. Ils vous ont tendu un piège. Il y a vingt-cinq hommes en civil qui vous cherchent.
Mastin et Tête de pipe se sont appuyés contre la paroi. Leurs têtes sont penchées.
- Il faut vous dépêcher. Ils peuvent cerner Puisans avant que vous n’y arriviez. Mais ils n’iront pas chez Mariette. Elle a été perquisitionnée. Le maire de Brévigneux s’est plaint à la Kommandantur qui a interdit d’y retourner.
Les deux hommes se sont repris. Mastin tape sur l’épaule de Germain.
- Merci, pt’it gars.
Il lui passe la main dans les cheveux. Il dit - sa voix est enrouée -:
- J’ai un gamin comme toi, au pays. Après la guerre, si je ne reviens pas, va le voir.
- Tu reviendras. Mais soyez prudents. Vous grimpez la pente. Elle débouche derrière Puisans, en bordure des champs qui jouxtent l’école. Vous aurez la haie devant vous, suivez-la. Elle mène au poulailler de Mariette.
Tête de pipe lui tend une pipe sculptée.
- J’en ai une autre, mais celle-là est la plus belle.
Sur le fourneau de la pipe, une tête est taillée, une sorte de dieu barbu aux yeux enfoncés, peu-être un silène, comme on en sculpte encore dans les villages près de Rasmes. Germain la fourre dans sa poche.
- On vous fera filer de chez Mariette dès que ce sera possible. Surtout, ne vous montrez pas.
Au bout du long couloir incliné, une lueur apparaît, celle d’une étoile ou d’un rayon de lune. Il arrive près des ruines du château, devant la haie de troènes. La clarté qui le

guidait vers l’issue s’étend sur tout le plateau. Au dessus des champs, des phares entrecroisent leurs lumières. Les Citroëns se sont déplacées ; elles convergent ensemble vers l’Ormée. Après l’échec de leur piège, les Allemands viennent chercher Mastin et Tête de pipe au logis. Pour s’assurer de les prendre, ils cernent lentement le parc. Deux voitures descendent la route de Puisans, tandis que deux autres ont fait un détour par les berges du fleuve et suivent celle qui vient de Brévigneux. La dernière a contourné les arbres, elle entre dans le parc par le portail Sud, celui, qui s’ouvre sur la route de Bellance. Germain attend que les voitures soient arrêtées. Puis il se cache derrière les pans de murs de la maison Malassis et avance vers l’Ormée. Lorsqu’il parvient sur la route, la chaussée est vide. Il entre sous la futaie, remonte l’allée. De loin il aperçoit, rangées en cercle autour des bâtiments, les autos moteurs ronflants et phares allumés. Devant le perron, trois policiers parlementent avec sa grand-mère. Impassible, elle se plaint de tout ce déploiement de force. Elle regrette l’absence de ses deux journaliers.

- S’ils sont coupables, il faut les emprisonner. Je ne veux pas de criminels chez moi.

Germain se dirige vers la resserre, pousse la porte. Devant lui, il y a un baquet plein d’eau. Sur le bord de la fenêtre sont posés un tube de colle et une boîte de rustines. Marthe était prévenue.

Le vélo de Laurent dépasse une charrette. A sept heures, sa présence n'attire pas l'attention. Tous les matins, l'un des enfants Gromier se rend chez Mariette y prendre le lait. Parfois il fait un détour et va jusqu'à l'Ormée pour les oeufs. Aujourd'hui, Laurent revient de Puisans. Il a su, dès la veille, par l'intermédiaire de Pascale - habitant Savoignes, elle connait Mariette - que Mastin et Tête de pipe étaient arrivés. Il devait vérifier, autour du village, le nombre des patrouilles et les mouvements de troupe. La plaine est sous ses yeux, coupée par l'ombre de la vallée. Il dévale la descente entre les vignes, parvient sur le plat. Il est dans la hêtraie, au bord du ruisseau. Les rembardes du pont sont à demi submergées. Il se lance vers lui à grande vitesse, traverse, les pieds dans la vase. Les roues de son vélo sont noyées. Projetées, elles rejaillissent sur l'autre bord. Il remonte, fonce vers la passerelle. Au loin, une camionnette avance, celle de Degendre. Il vient de livrer ses légumes au mess. Laurent lève les bras. A sa hauteur, la camionnette stoppe. Degendre se penche à la portière.
- Alors, on bloque le passage ? Une nouvelle ligne de démarcation ?
Laurent est pâle.
- Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?
Il avale sa salive, répond : `
- Tu peux faire demi-tour. Le ruisseau déborde. La vallée va être inondée.
Degendre a changé de visage.
- Bon dieu...Avec l'écluse, ce n'est pas possible, même s'il pleuvait huit jours de suite. On n'a rien eu depuis trente ans.
- Va voir. Tu jugeras toi-même.
- Je te retrouve dans cinq minutes.

Degendre démarre, disparaît dans le creux. Au bout de quelques secondes, Laurent entend le bruit du moteur. La camionnette resurgit, s'immobilise près de lui.
- Je vais jusqu'à l'écluse. Préviens Baillette, mais n'affole pas le ville.
Laurent est reparti. Pourvu que Baillette soit à la mairie...Souvent, il y vient tôt le matin. Il franchit la passerelle, tourne devant la sentinelle médusée - elle a à peine le temps de le voir -, prend le chemin de halage. Il bifurque à l'esplanade. La mairie est sur sa droite. Il bute au pied du péristyle. Sans frapper, il entre dans le bureau de Baillette.
- Qu'est-ce que tu fous là, toi ? T'es pas très poli.
- Le ruisseau est en crue. On ne peut plus passer le pont. J'ai rencontré Degendre qui est allé voir l'écluse.
- Sale histoire. Ni le ruisseau, ni le fleuve ne peuvent être en crue.
- Avant l'écluse, il y a un couloir de dégagement. Peut-être ne fonctionne-t-il plus. A cause des dernières pluies.
- L'année 35 a été plus humide que celle-ci et il a fonctionné.
- Peut-être une panne mécanique.
-Avec le système de sécurité, le débit reste fermé.
Trente années sans inondation ...Et voilà que ça recommence. Qui faut-il accuser ? Le mauvais sort ? Des saboteurs ?
- Autant attendre le retour de Degendre. Au moins, on sera fixé.
Ils demeurent assis l'un en face de l'autre. Baillette s'inquiète déjà pour les récoltes ; la vigne sera épargnée, elle est à mi-pente ; mais les semis...et les pâturages...La boue ne leur vaut rien. Il faudrait vite rentrer les vaches. Dès que Degendre sera là, s'il s'agit d'une inondation, on sonnera le tocsin.
- Mastin et Tête de pipe sont en sécurité, dit Philippe. Pour combien de temps ?
Les eaux vont cerner la colline. Pour être atteint, Puisans est trop en hauteur. Mais comment les faire filer ? Prévoir une barque ? Y aller plus tôt ?
Laurent échafaude de nouveaux projets. Degendre entre en coup de vent.
- Les Allemands ont ouvert l'écluse.
- Pourquoi ?, dit Baillette.
- Ils veulent nos deux hommes.
Le silence pèse sur la pièce.
- Avertir dans les fermes...Vas-y, Laurent. Toi, Degendre, viens en ville avec moi. On va organiser les secours.
Ils s'avancent vers le haut de l'esplanade, là où elle surplombe le fleuve. A pleine eau, il roule lentement. Depuis le début de l'hiver, les sources gonflées s'y déversent. Dans la plaine, une tache miroite, un lac surgi de ses profondeurs, où les nuées se reflètent. La vallée est devenue, en moins d'une heure, une masse claire. Ses bords s'étendent comme deux serpents vers l'Est et vers l'Ouest.
- Ce soir, on sera complètement inondé, murmure Baillette. On a connu ça dans les années 10, tu te souviens ? On avait oublié. Il faut d'urgence évacuer les fermes et les maisons de la rive. Je vais faire sonner le tocsin. Toi, tu préviens le garde-champêtre. La population doit se mobiliser pour aider.
A dix heures du matin, le roulement du tambour surprend Brévigneux. Les déclarations publiques se font le plus souvent à midi. Les ménagères se mettent aux fenêtres.

«Avis, crie le garde-champêtre. Les eaux ont monté pendant la nuit. Il est demandé à tous ceux en possession de barques d'aller au secours de leurs concitoyens demeurés dans les fermes. Tous les habitants qui peuvent recevoir des familles sont priés de se faire connaître. Signé : Monsieur le Maire».

La place s'emplit. Les Allemands n'apparaissent pas.

- L'écluse a du céder, dit Marie-Louise.

- Avec toute cette humidité, c'était sûr, dit la mère Morel. Ils ne sont pas si solides, ces matériaux modernes.

Elle tord la bouche.

- A Brévigneux, on ne risque rien ajoute-t-elle.

- J'étais venue faire les courses, dit la mère Degendre. Comment je vais repartir chez nous?

- Où est Josépha ?, crie une voix.

Josépha n'est pas sortie de la demeure des Gromier. Un groupe qui était allé au delà du monument aux morts revient en courant. La ferme Degendre est inondée. La maison Baillette va être prise. Du côté des marais, il y a de l'eau autour de la grange. La ferme Guillaume doit être touchée, et la maison Calendreau.

Les conversations cessent aussitôt. Les hommes qui ont des barques gagnent les bord du fleuve. Pour accueillir des sinistrés, les femmes vont préparer des pièces. Le tocsin sonne à travers la ville. Le paysage est transformé. Les habitants de Brévigneux qui s'accumulent sur la rive cherchent leurs repères. Où est le bois des Orglandes ? Et le boqueteau près de chez Baillette

- Tiens, le toit des Degendre. D'habitude, on ne le voit pas.

La grange des Guillaume paraît tout près. Pourtant elle est à trois kilomètres. Les distances sont bouleversées. Plus rien de ce qu'ils ont chaque jour devant eux n'est pareil. Au dessus des remous, le ciel bas rétrécit l'horizon, ramène à des proportions mesurables la plaine qui, auparavant, semblait immense. Le clocher de Savoignes se mire, noir et effilé, à la surface de l'eau. Des touffes d'églantiers, de ronces, d'arbrisseaux créent un pays nouveau où l'oeil fixe des taches inconnues ; séparées par les flots, elles ne permettent pas de situer les bâtiments, de distinguer les bois des champs. Le fleuve devient peu à peu invisible. Il se confond avec le tumulte qui grossit, s'enfle, court vers l'Ouest, pour aller rejoindre la mer. Les barques commencent à traverser. Celles qui ont un moteur avancent sur les remous ; les autres sont halées par les rames. Elles vont vers la maison Calendreau ou, plus à l'Est, vers les fermes.

La foule s'est déplacée ; elle marche vers le débarcadère. En contre-bas de l'esplanade, le long du quartier des Laudes, il borde le fleuve. Une péniche y dépose les habitants de l'autre rive ; ils évitent ainsi le détour par la passerelle. Ce matin, elle est rangée contre le mur du remblai. Une barque approche, soulevée par les vagues. La foule guette ; certains essaient de reconnaître les visages.

- Je vois Laurent, dit la boulangère madame Belnoire. Mais qui est derrière lui ?

Enfin, l'avant de la barque émerge de la brume.

- C'est la mère Guillaume, dit la femme Degendre. La voilà belle. Peut-être que sa maison est sous l'eau.

L'abbé Meunier écarte la foule.

- Laissez-moi passer, bougonne-t-il.

La mère Guillaume descend de la barque, soutenue par Baillette et Degendre. Elle pleure.
- Qu'est-ce que tu as ?, lui dit le curé
- Monsieur ne veut pas entendrez raison.
Laurent a sauté sur le pavé. il arrime le bateau.
- Calendreau..., hurle l'abbé Meunier. Où est-il? J'y vais, moi. je lui secouerai les puces.
Il marche vers la barque.
- Vous n'irez nulle part, monsieur le Curé. On a besoin de vous ici, dit Baillettre..
L'abbé Meunier ronchonne. Puis il vient vers la mère Guillaume.
- Pleure pas, ma petite fille.
Elle a quarante ans, mais, comme il lui a fait le catéchisme, il ne s'est pas habitué à la voir grandir.
- Ce vieux fou s'en tire toujours. En 14, il traversait entre les shrapnells. Dis-nous ce qu'il a fait.
- Il a vu que le fleuve montait, dit la mère Guillaume, il a couru dans les pacages. Il avait de l'eau à mi-corps. Les chevaux tremblaient, mais ils l'ont suivi. Il a grimpé sur Bichon. Ils sont tous allés jusqu'à la grange où ils se sont enfermés.
- Dans la grange, il ne risque rien, dit Degendre. Elle est en hauteur ; l'inondation n'y est jamais parvenue.
- Il est trempé, sanglote la mère Guillaume.Il va attraper mal à son âge.
- Il a enlevé ses pantalons et ses caleçons, dit l'abbé Meunier. Il se sèche avec le foin. Il n'est pas si bête.
- Je n'y avais pas pensé, répond-elle. L'important c'est qu'il soit à l'abri.
Laurent a repris la barque. Il pagaye pour s'éloigner de la rive. Puis il s'assied et, maniant les rames, se dirige vers l'Est. La route sur laquelle il est venue le matin a disparu. Rien de l'ancien paysage n'est plus là, sauf le plateau de l'Ormée et, là-bas, la maison Pons. Immuables, les collines dressent au dessus de leurs sommets le clocher de l'église de Savoignes et, à droite, les toits de Saint Martin. Se devinent au dessus des vignes les fumées qui viennent de Puisans. Arrivé au pied de la grange, il accroche la barque à un arbre. Puis il gravit l'étroit chemin qui mène à la porte. Péniblement, il fait rouler le lourd vantail. Le vieux Calendreau est au fond du local. Il a encore sur lui ses vêtements mouillés. Il bouchonne soigneusement, l'un après l'autre, ses chevaux.
- Qu'est-ce que tu viens foutre ?
- Vous chercher.
- Dehors.
- C'est un ordre de Baillette. Moi, j'exécute.
- Baillette m'emmerde.
- Monsieur Calendreau, vous ne pouvez pas rester seul. Vous auriez pu vous déshabiller et vous sécher. Vous devez me suivre, pour qu'on s'occupe de vous.
- Tu me prends pour un gâteux.
- La mère Guillaume est à Brévigneux. Elle logera chez les Leboux.
- Des collabos, mais leur cuisine est bonne.
Immobile à l'avant de la barque, Calendreau laisse Laurent ramer.

- Ca te fera les bras, grogne-t-il. C'est toi qui a voulu m'emmener.
Une vache dérive au fil de l'eau en meuglant.
- Quel gâchis..., dit Calendreau. Quel est l'abruti qui a ouvert l'écluse ?
- L'abruti ? Vous voulez dire : les abrutis. Ce sont les Allemands.
- Mais pourquoi ?
- Ils veulent s'emparer de Mastin et de Tête de pipe qui leur ont échappé hier au soir. Ils les accusent d'avoir fait tuer Darmeuil par la résistance et d'avoir brûlé le dépôt.
- Où avez-vous caché les deux hommes ?
- Chez Mariette, à Puisans. Paulette et Philippe les conduiront ce soir en forêt.
- Vite dit. Kranz mène. Et il est foutu s'il n'a pas la peau d'un coupable. Deux à la fois, ça doit l'arranger.
Lorsqu'ils accostent au débarcadère, la mère Guillaume dit à Calendreau :
- Venez vous changer. Si vous êtes malade, qu'est-ce qui vous soignera ? Depuis que Madame n'est plus, c'est toujours moi. Vous êtes incapable de rien faire tout seul.
- La paix. Il paraît qu'on va chez Yvette. J'espère qu'au déjeuner Marie-Louise nous aura fait de la blanquette.
- De la blanquette...En pleine guerre... Avec les restrictions...
- Ils ont ce qu'il faut, dit Calendreau devant la foule où les rires fusent.
Joséphа est malade, se répète-t-on d'un groupe à l'autre.
- A plus de quatre-vingts ans, la moindre grippe peut vous détruire, dit la mère Guillaume.
- Elle n'a pas toujours la vie gaie. Sa patronne est dure et l'autre, la Garantier, la réclame souvent, dit la mère Béju. Elle a du se fatiguer.
Rose Morel lance :
- Elle en fait trop. On ne lui en demande pas tant.
- Heureusement que ton mari est prisonnier, ça te rend méchante, dit Marie-Louise. Sinon, je te flanqueras bien un coup dans la gueule.
L'après-midi commence. Sur la berge, la foule réapparaît. Selon Marie-Louise, Joséphа est très faible, mais elle a pu s'alimenter.
- Qu'est-ce qu'elle a ?, demande la mère Béju.
- Elle n'est pas descendue. Madame Gromier l'a trouvée au lit sans connaissance. Elle a pu la ranimer. La pauvre femme a dit qu'elle s'était inquiétée pour Germain qui était rentré tard hier. Mais il est venu te dire bonsoir, a dit madame Gromier. Il avait crevé un pneu. C'était sans danger. Je me suis tracassée quand même, a répondu Joséphа.
- Comment t'as su ?
- Madame Gromier est venue pendant le déjeuner, pour demander un remontant à Yvette. Le médecin passera vers trois heure. Elle n'est pas facile, la Louise. Eh bien, ce coup-là, elle chialait.
A l'autre bout du remblai, Baillette et Degendre surveillent l'horizon vers l'Est. Au loin, un bruit s'élève, couvert encore par les voix, un ronronnement coupé par de brusques ralentissements. Il monte dans l'air tranquille comme les sonorités d'un orgue. Le long mouvement de l'eau s'amplifie ; non pas un clapotis, mais le claquement d'un ressac. Baillette et Degendre ont les yeux fixés vers l'amont. Le murmure grandissant déborde les autres sons ; il fond en lui la totalité des cris et des rires. Len-

tement, les femmes regagnent le logis, les hommes marchent nonchalamment vers leurs boutiques. Mais la transparence des peaux, les figures penchées vers la terre donnent aux silhouettes qui s'éloignent l'allure de gibiers poursuivis.
Sur de larges bacs dont le fond aplatit les vagues, des hommes en vert sont rangés. Debout, les jambes écartées, ils tiennent chacun, en travers de leur poitrine, un fusil. Sur leur tête, ils portent un casque. Le premier bac s'échoue au débarcadère, d'autres s'alignent derrière lui. En quelques minutes, le quartier des Laudes, ses rues vides sont occupés par la troupe.
Une barque isolée passe d'un bord à l'autre. Au banc, accotés épaule contre épaule, Philippe et Paulette rament. Ils longent le bas des collines, prêts à tourner pour rejoindre, par devers Savoignes, la route de Bellance. Philippe veut vérifier si, de ce côté, les Allemands ont placé des hommes. Ils doublent une embarcation conduite par Laurent, où sont entassés, sous une bâche, des lits, des chaises, un buffet et des cages à poules. Derrière Laurent; Annette et Germain s'embrassent.
- Inutile d'aller vers la route, dit Laurent. Elle est gardée.
- Par où les faire fuir ?, répond Philippe.
Germain prend la parole.
- Il y a la cabane dans l'arbre, au milieu du parc..
- Mais comment les mener jusque là ?, dit Philippe
- Je m'en charge, répond Paulette. Laisse-moi au pied des vignes, dit-elle à Philippe. Puis tu viendras me chercher dans le hameau de l'Ormée.
A Brévigneux, sur la place, la troupe s'est rassemblée. Quelques hommes tiennent en laisse quatre couples de chiens. Au moindre bruit, les huit bêtes dressent la tête. leurs yeux brillants fixent leurs maîtres. Près de l'officier qui commande, un homme en civil, coiffé d'un chapeau mou et portant un imperméable, tient un papier à la main.
- Allons à l'Ormée, dit-il en français.
Ils avancent vers le débarcadère. L'un derrière l'autre, les bacs sont alignés. Les hommes y montent. La flotille va vers le hameau de l'Ormée. Le ciel baigne la campagne d'une lumière d'astres ; nuée blanche qui se pose sur les frondaisons. Un chien aboie, au loin un autre aboiement lui répond. Ils débarquent. Une cohorte envahit les pièces de la maison. Les Garantier se sont enfermés dans leur chambre. Chiens lâchés, une file de soldats pénètre dans le parc. Chaque enclave du bois est frappée avec le dos des fusils. L'homme en civil court de droite et de gauche, l'oeil à l'affût.
- Il faut les trouver, dit-il.
Un sous-officier répond :
- Vous, de la Milice ou de la Gestapo, vous croyez que tout est simple.
- Faites votre travail, dit le type.
Les chiens flairent le sol. Vers la maison Malassis, ils ont découvert une trace. Ils se lancent, à corps perdus, au delà de la haie. Puis ils reviennent. Désorientés, ils se couchent devant le perron. Les soldats se regroupent. Loin dans les arbres, le bruit d'une toux tranche sur les murmures de la nuit. Les chiens foncent en aboyant. Dix hommes arrivent au pied du chataigner. Des lampes se braquent sur les branches. Au travers de leurs rameaux, la cabane dessine son carré de poutres.
- Sortez, crie l'homme en civil.
Mastin glisse sa tête par l'ouverture. Tête de pipe est derrière lui.

- Qui a toussé ?, demande le policier.
- Moi, répond Mastin.
- Dommage, dit l'homme, ou tant mieux. On aurait bien fini par vous avoir.

Pendant la journée, les averses ont inondé l'herbe. Maintenant le ciel est pur. Un passage s'ouvre entre les halliers. Sur la terre détrempée, les pneus glissent, dérapent. En accélérant, l'homme maintient sa direction. Dans les sous-bois, des bouleaux et des hêtres l'entourent. Malgré la chute du jour, on y voit encore. Un sifflement brise le silence. La voiture freine, s'immobilise. Des hommes ouvrent la portière.
- Nous étions inquiets, mon commandant, murmure l'un d'eux.
- Il faudra que je fasse le retour, répond l'homme.

Son guide a allumé une lampe de poche. Il marche sur un sentier qui sinue en lacets dans les ronces. Au dessus d'eux, des broussailles se rejoignent. Puis le guide bifurque, écarte des branches, s'enfonce dans une masse épaisse d'églantiers. L'homme protège ses yeux des épines. Au bout de vingt mètres, ils entrent dans une clairière. Enfermée de tous côtés, elle n'était pas visible du sentier. C'est le lieu du campement. Ca et là, sur un sol d'herbes, des tentes sont dispersées. Des lampes sont pendues aux piquets ; un cache masque à demi leur lumière. L'homme est conduit dans l'une d'elles. Il s'assied devant quelqu'un qu'il connaît.
- Te voilà. Il n'y a pas eu de problèmes ?
- Non, répond-il. Si on m'arrêtait, j'avais une bonne raison. Je vais voir ma famille qui habite Brévigneux
- Veux-tu boire ? On a du whisky.
- Volontiers. Je n'en trouve plus.

Les deux hommes ont environ quarante ans. Celui qui est venu porte un complet en fibre synthétique, de bonne coupe. Il est grand, ses cheveux grisonnants sont taillés en brosse, mais son visage paraît jeune. L'autre, vêtu d'un pantalon et d'un blouson de toile, a posé sur ses épaules une canadienne. Il est aussi grand que son compagnon, les cheveux noirs, la figure maigre. Ils boivent sans parler. Leurs regards se croisent.
- Quelles sont les consignes ?, dit l'accueillant.

-
- Le débarquement va avoir lieu. Evidemment, on ne sait pas le jour. Le maquis doit,

aussitôt après, s'emparer de Rasmes. Puis ce sera votre tour pour Brévigneux. Surtout ne traitez pas avec les Allemands. Il faut que vous montriez votre force. Les Alliés prendront sans doute Bellance par le revers en venant de la mer.

- Comment saurons-nous la date où nous devrons attaquer ?
- Vous recevrez un message radio, en code, comme d'habitude. Si la radio ne fonctionne pas. on vous enverra quelqu'un.
- Il faut que tu partes. il est neuf heures. A Brévigneux, les patrouilles commencent à neuf heures et demi.
- Salut Etienne. Ne te bile pas pour ta famille. Je m'en occupe.
- Ne fais pas la cour à Claudine, dit en riant Etienne.
- Treize ans, c'est un peu jeune. Et puis je laisse en paix les filles de mas amis, surtout quand ils sont absents.

Il vient vers Etienne, le prend par les épaules.

- La prochaine fois, on se reverra à Rasmes et on boira encore un bon coup.

L'autre répond :

- Dis-leur un mot.
- J'y pensais.

Sur l'herbe, à distance les uns des autres, des groupes sont assis. Les femmes et les hommes, tous vêtus du pantalon et du blouson de toile, ont un pistolet à la ceinture. L'homme serre des mains, distribue des cigarettes. Une jeune fille l'embrasse.

- Je suis Sylvie. Maman a fait ses études avec toi. Tu venais souvent à la maison avant la guerre. J'avais dix ans.
- Ah Sylvie, on jouait à la bataille. Cette fois, on y est.

Beaucoup lui demandent des services : aller voir des parents, leur famille. Il répète les noms, les adresses, plusieurs fois, sans noter.

- A Rasmes, mon commandant, lui crie-t-on lorsqu'il s'éloigne.
- Continue à faire bombarder ls trains, lui lance la jeune fille.
- Triste réputation, murmure-t-il.

Il reprend le même chemin, suit son guide jusqu'à la voiture. La route s'étend de nouveau devant lui. Pour que le bruit de son moteur n'attire pas l'attention, il roule à petite vitesse. Alors que, depuis des années, la plupart des autos sont à gazogène, par la SNCF il obtient des bons de gazoil. Sont soupçonnés d'être approvisionnés par les Anglais ceux qui disposent d'essence. A moindre allure, la carburation s'entend peu. L'heure d'été a été décrétée en Avril. Au soleil, il est à peine huit heures. Hors de la forêt, il verra, sur l'horizon, Brévigneux. Lorsqu'il était enfant, il prenait cette route avec ses parents, dans une calèche. C'était encore un chemin. Assis à côté de Josépha, il regardait le paysage. On quittait Bellance de bonne heure, on traversait Vinsange. Josépha disait : Voilà ma paroisse. Au milieu de la matinée, on arrivait à l'Ormée. Le débouché de la forêt le précipite vers l'auberge qui abrite le poste. Il l'aperçoit, presqu'aussitôt la dépasse. les soldats ne l'ont pas arrêté. La route se transforme en une rue bordée de maisons toutes semblables. Sur sa droite, il voit une pâtisserie ; à quatorze ans, en cachette il venait y acheter des gâteaux. Germain doit en faire autant, se dit-il. Puis c'est la place. La maison du docteur Schmidt est sur le côté droit, elle se distingue par sa plaque. Plus loin s'ouvre l'entrée de la Grand-rue. Il stoppe sur le côté gauche, au pied de l'épicerie Roche. Il n'y a pas de porte donnant sur la

place ; il frappe à celle de la rue. Germain ouvre et lui saute au cou. La salle à manger a conservé son mobilier, son poële énorme, ses placards peints de deux couleurs différentes. Laurent est devant lui. Il entend le pas de Louise. Sur la table, son couvert est mis. ll cherche Josépha.

- Elle est malade, dit Louise.

Les enfants sont partis.

- Tu les verras demain. Ils savent que tu ne restes pas longtemps.
- Je vais dire bonjour à Josépha. Elle a du deviner que j'étais là.
- Je te réchauffe ta soupe. Il y a du poulet et des salsifis.
- Je n'en ai pas mangé depuis un an. A Rasmes, il n'y a plus rien à bouffer.
- Viens plus souvent.
- Je ne peux pas.

Il entre dans la chambre de Josépha. Elle est assise dans son lit, transparente à force de pâleur, les yeux pleins de fièvre. Elle parle d'une voix très basse ; il a quelque difficulté à l'entendre.

- Viens demain. Je te raconterai.

Au milieu de la nuit, Louise a dit la vie de l'année, Robert Durand, la mort de Darmeuil, l'incendie du dépôt, l'inondation, l'arrestation de Mastin et de Tête de pipe.

- L'Ormée ne t'appartient pas. Tu t'épuises pour rien.
- Ils m'ont eue. Je me suis mariée avec toi, pour que la propriété continue d'exister.

La maison croulait, la pluie traversait le toit, les fermes tombaient en ruine. Maintenant, parce que la guerre leur a permis de se faire du fric, ils me méprisent.

- Pas ton père.
- Lui, moins que ma mère. Mais il se tait.
- Tu veux réellement l'Ormée ?
- Je me suis sacrifiée. Aujourd'hui c'est tout juste si ma mère accepte de me vendre une volaille.
- Elle a peur que tu la supplantes.
- Elle n'a pas eu peur de recevoir ton argent. Elle était bien contente quand je t'ai épousé. Pourtant, c'était Lucien dont j'avais envie.
- Oui.
- Depuis des années, nous ne logeons plus jamais à l'Ormée. Les enfants n'y sont pas invité.
- Tu n'y es pas chez toi.

Laurent et Germain sont dans la salle à manger. Debout, Louise récite une prière. André entre. Un filet de soleil éclaire le coin du buffet. Il s'assied devant sa tasse. Des tartines de pain grillé sont empilées près de lui. Laurent lui parle ; lorsqu'il s'arrête, Germain reprend.

- Odette a demandé de tes nouvelles, très souvent. Je prends chez elle mes leçons de latin.. Elle me tient au courant de la guerre.

Odette est u relais à Brévigneux.

«Elle veut toujours savoir où je suis»

Autrement dit, elle me protège.

- Les enfants et les jeunes ont été affolés par l'incendie du dépôt, dit Laurent. Comment pouvaient-ils imaginer une chose pareille ?

André inverse : c'est nous, les enfants et les jeunes, qui avons fait sauter le dépôt. D'après ses propres renseignements, il s'en doutait.

- L'Ormée est bien triste, n'est-ce pas, maman ?, dit Germain. Il n'y a plus personne pour aider. Grand-père et Grand-mère sont débordés. On ne peut plus leur parler.
- Les Allemands sont venus prendre les deux journaliers, dit Laurent. Mais ils n'ont rien touché. le mobilier est intact. Grand-mère sait y faire.

Traduction : nos grands-parents sont des collabos.

-Tu iras les voir, reprend Germain. Ils craignent toujours que tu les oublies.

Les enfants Gromier tutoient leur père et vouvoient leur mère

- Mais non, dit Louise. Ils savent que tu les aimes.
- Je les aime beaucoup, dit Gromier. Pourvu qu'ils ne fassent pas trop d'imprudences

L'après-guerre sera dure.

Un silence.

- Le pays a eu très peur de l'inondation, dit Germain. Ce sont les Allemands qui l'ont déclenchée en ouvrant l'écluse. Pour être sûrs d'avoir Mastin et Tête de pipe.
- On ne sait pas qui les a dénoncés, poursuit Laurent., ni même s'ils étaient coupables. Les Allemands ont dit à Grand-mère qu'ils les accusaient d'avoir fait prendre Darmeuil par la résistance et d'avoir organisé l'incendie du dépôt.
- Pourquoi eux ?; demande Gromier.
- Grand-mère me l'a dit, répond Germain en le regardant fixement.

Dans la nuit, Louise ne lui a raconté qu'une partie des faits ; elle ignorait sans doute l'autre. Les enfants l'aiguillent vers ce qui est secret ; pour qu'à Joséphа malade, il sache poser les bonnes questions. Ils sont partis à l'école. Ils seront là à midi.

- Va donc voir Joséphа, lui dit Louise.

Comme s'il habitait là, il plie sa serviette. Puis il monte à l'étage. Joséphа s'est levée seule, elle a mis sa coiffe. La fenêtre est ouverte. Allongée sur le lit, elle a les joues légèrement colorées et moins de fièvre dans les yeux. Il s'assied contre elle. Quelques larmes roulent sur son vieux visage, il fait semblant de ne pas les voir. Elle dévide l'autre récit qui complète la version allusive des enfants, celui qui fait défaut sur les savoirs de Louise - connus d'elle seule -, celui qui s'ajoute à ce qu'elle a oublié de dire.

- Dans quelques semaines, dit André, la libération de la ville balaiera tout çà. Odette sera précieuse pour atténuer le triomphe provisoire des Garantier, peut-être aussi pour modérer la peur dans le pays. Mais tu dis que Louise ne nourrit pas suffisamment les enfants ?
- Pour un dîner, après une journée de courses, elle leur donne une soupe claire et un morceau de fromage.
- A cause des restrictions ?
- Mon petit André, ici, en se donnant du mal, on arrive encore à manger. Mais la viande est chère.

Elle raconte les cachettes, les suppléments apportés le soir. Ses ressources sont maigres.

- Elle ne veut plus me payer. Il paraît que je fais partie de la famille.
- Je ne peux rien t'envoyer. Elle s'en apercevrait.

- Je ne te reverrai plus, dit Josépha. Quand tu reviendras, je serai morte. Garde-lui l'Ormée. C'est sa vie.
- Malgré ce qu'elle a fait, jamais moi vivant elle ne la perdra.
- Qu'est-ce qu'elle a fait ?, dit Josépha.
- Ce que tu viens de me raconter.

Josépha dit aussi les coups. Un manche à balai écorné a déchiré la figure de Germain ; la cravache a balafré celle de Laurent.

- Que veux-tu ? Je ne suis pas là. Ce sont des garçons, ça les dresse.

Josépha est retombé dans ses rêves. Elle est douce, songe Gromier. A lui, l'usage des coups pour élever les enfants lui paraît normal. Lui-même en a reçus. Josépha le défendait, elle avait tort. Grâce à eux, il est devenu ce qu'il est. Il a indiqué son passage à la Kommandantur ; les visites de courtoisie plaisent aux Allemands. Quelques noms d'officiers chez qui il dîne à Rasmes et sa propre identité connue favorablement du service ont fait de lui un étranger amical. Il ne sera pas surveillé. Seuls les avions menaceront son retour. Dans la lumière qui monte du fond de l'esplanade, il voit le monument aux morts, les ormes, la brume sur le fleuve.

- Te voilà chez nous, dit l'abbé Meunier.

Il ne l'a pas entendu arriver. Il le découvre soudain, avec sa face ridée et son sourire tranquille.

- Monsieur l'abbé, j'ai compris votre attitude au moment de la mort de Darmeuil.

Hélas, les Allemands ont fait de leur présence à la messe une publicité très fâcheuse. Lorsqu'ils partiront, méfiez-vous. J'essaierai de vous aider, mais les temps sont si difficiles.

- Mon cher André, dit l'abbé, ne fais rien pour moi. Je serai aussi bien en prison.

De loin, madame Briquet l'hôtelière lui dit bonjour ; il lui tourne le dos. Madame de la Motte qui sort de l'hôtel vient vers lui ; il lui baise la main. Sortis de l'école libre et de l'école communale, les enfants viennent autour de lui. Certains savent son rôle dans la résistance ; pour qu'ils puissent être messagers, il a fallu les mettre au courant. Ils le questionnent sur Rasmes. Ils lui demandent des nouvelles de la guerre ; beaucoup d'informations arrivent tardivement ou sont censurées. Il annonce comme prochaine la fin des hostilités. Mais il ne dit pas qui sera le vainqueur. Des paysans de Savoignes et de Saint Martin se sont approchés.

- Ca serait-y que le Pétain s'en irait ?, ,dit l'un d'eux.
- Il sera remplacé par un autre, répond André. Il nous faut un gouvernement.
- Les Allemands, dit l'homme, y sont-y là encore longtemps ?
- Quelquefois, ils font marcher les affaires.

L'homme s'en va en maugréant.

- Viens manger, lui dit Laurent. On a l'école à deux heures.

Gromier tapote les joues de Maurice, le fils de Baillette.

- Tu aimes aller dans les bois, paraît-il. Essaie de ne pas tomber.

Maurice, qui ne s'attendait pas à un tel éloge même masqué, balbutie, tandis que ses camarades rient. Il se penche à l'oreille de l'enfant.

- Tu diras à ton père que, le jour venu, il ne s'affole pas.

Maurice rougit, regarde Gromier.

- Il sera enfermé ?

- Quelques heures.

La vaisselle est celle de tous les jours ; les cuillers, les fourchettes et les couteaux sont en ruolz. Mais il y a des côtelettes de mouton - l'un de ses plats préférés -, des haricots verts, du fromage, un gâteau et même du vin - que Louise a acheté aux vieux Pons -.

- J'ai beaucoup de mal à soigner Josépha, dit-elle .Le docteur Schmidt n'est plus là.

J'exécute son ordonnance.

- Schmidt est à la retraite ?
- Il a été pris. C'est un juif.
- Pauvre docteur Schmidt.
- C'est un juif, répète Louise.
- L'heure de l'école, dit Laurent avec un soupir. Quand te reverra-t-on ?
- Bientôt, dit Gromier. J'espère que la ville sera libre.

Il a emprunté le vélo de Luarent. Il fera la route jusqu'à l'Ormée en pédalant. Quelques nuages glissent au dessus des toits ; ils sont si blancs qu'on ne peut craindre la pluie. Il traverse l'esplanade, tourne devant l'hôtel des Voyageurs, passe le long de la Poste. La rue descend vers le fleuve. Elle franchit le quartier des Laudes, des maisons à un étage avec leur jardinet dans une arrière-cour. Elle mène à des maraîchages. Mais André préfère rejoindre la berge. Il passe devant le pont à demi-détruit ; il devait, en sautant, bloquer l'invasion des Allemands ; en voitures amphibies, ils continuèrent leur route vers Bellance. Derrière lui, le fleuve n'est plus visible. Il avance sur la route qui mène vers le portail Est. Avant d'arriver, il y aura la montée. Il laissera les ruines sur sa droite. Il abandonnera la chaussée pour prendre le chemin qui traverse le bois. Lorsqu'il venait à l'Ormée, il y rencontrait Edgard. Dans le jardin public de Bellance, un lion de pierre est signé de ses initiales. Il avait voulu construire un château pour y abriter ses oeuvres. Le bâtiment ne fut jamais achevé. Sans un sou, il était venu vivre chez Félix. Il rendait des services, organisait des fêtes pour Louise. Souvent, il proposait à André, lorsqu'il était adolescent, de le sculpter nu. Nous sommes comme les médecins, disait-il. André refusait. Devenu adulte, il apprit les aventures d'Edgard. Il roule maintenant dans le bois. Il débouche entre deux prairies d'où se découvre la maison. Il descend vers les cuisines ; il est de la famille ; l'entrée par le perron est réservée aux invités.

- André, crie Marthe.
- Monsieur André, s'écrie Lucienne.

Elle est beaucoup plus jeune que lui.

- Alors, galopin, dit Marthe, tu ne peux pas venir plus souvent ?

Comme Lucienne s'est éloignée, Marthe murmure :

- Josépha t'a parlé ?
- Oui.
- C'est quand même pas du joli.
- Louise me fait peur. Elle veut l'Ormée.

Il monte l'escalier qui mène au premier étage. La porte de la salle à manger est ouverte. Alice qui a entendu des pas sort du salon.

- C'est André.

Elle lui fait, du haut en bas, visiter les pièces. Pour appeler son mari qui travaille dans les fermes, elle a sonné la cloche. Ils sont dans le salon. Félix est assis près de la cheminée.

- André, dit Alice, nous voulons te rembourser. L'Ormée est à nous. Les factures seront brûlées. Es-tu dans la MIlice ou dans le maquis ?, demande-t-elle à brûle-pourpoint.

Il éclate de rire.

- Ma chère Alice, à la SNCF nous ne nous sommes pas posés de telles questions.
- Vous préférez faire pilonner les convois, dit Félix.
- Nous ne préférons rien. Nous préparons la fin de la guerre.

Au moment du départ, Félix glisse dans sa poche une grosse enveloppe.

- Je te donne en espèces, ça ne laisse aucun écrit.
- Puisque vous y tenez.

Lorsqu'ils se séparent, Alice dit :

- Quand tu reviendras, les Allemands seront partis.
- Faites attention, dit André. Dans l'après-guerre, rien ne sera pardonné.

-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-

Dans le cortège, au milieu des prisonniers, un soldat marche en boitant. Louise est montée sur le balcon de sa chambre ; il domine le carrefour qui va de l'esplanade à la Grand-rue. Elle voit ses enfants. Elle ne retient pas ses sourires, appelle avec de grands gestes. Germain et Laurent se tournent vers elle ; en signe d'attention, ils abaissent les paupières. Elle accompagne la Marseillaise en la coupant de phrases criées : Bravo, vous avez chassé ces salauds d'Allemands. Nous sommes libres.
Mais déjà le cortège a dépassé la maison. Louise rentre et ferme soigneusement la fenêtre. C'est la seule fenêtre qui demeurera fermée. Cela sera remarqué, mais en bonne part ; chacun sait que Josépha est malade. L'apparition de Louise a suffi ; d'autant qu'elle s'est faite avant que toutes les fenêtres soient ouvertes. Elle a donné le signal. Ne resteront closes que celles des Leboux, de la bouchère madame Jaquet et de madame Briquet l'hôtelière. Le défilé stoppe devant un bâtiment qui occupe le coin gauche de la Grand-rue. De l'autre côté du carrefour, son balcon fait face à celui des Gromier. Au rez-de-chaussée, le rideau de fer d'une boutique est baissé.
- Où est le maire ?, dit Etienne. Nous réquisitionnons ce local.
- Baillette est à la mairie, dit une voix. On l'a vu y entrer.
- Allez le chercher. Et qu'on fasse ouvrir. Ce sera notre permanence.

Baillette arrive avec les clés.
- Les propriétaires ont quitté en 40, dit-il. C'était un magasin de vêtements.

Il débloque le rideau, ouvre la porte.
- Au travail, dit Etienne. Enlevez la poussière. Essayez de trouver des tables et des chaises

Deux pièces du premier étage donnent sur le balcon. Etienne pousse les volets ; le soleil entre à flots.
- Ca fera deux bureaux, dit Etienne.

Les cloches lancent des volées, vite relayées par celles de Savoignes. Devant l'épicerie, un calicot est tendu, sur lequel on peut lire : Vive la résistance.
- C'est beau, dit madame Roche.

Les prisonniers ont été emmenés dans une salle de la mairie. Au milieu du pays conquis, ils ne peuvent s'échapper. Le blessé est allongé sur un lit de camp, il dort. La porte de la boucherie s'ouvre. En sortent deux paysans tenant par les bras madame Jaquet. Traînée jusqu'au local, elle monte en titubant l'escalier. Deux autres paysans tiennent la mère Degendre. Derrière eux suit Rose Morel.

- Toi aussi, tu allais avec les Frisés, crie un paysan à Clarisse.
- Pas moi, dit Rose Morel.
- Tout comme, dit un paysan,, tu leur pompais leur pognon.
- Il nous manque la Leboux, dit un homme.

Sur le balcon de la permanence, six femmes sont assises : Rose Morel, Clarisse Degendre, madame Jaquet la bouchère, madame Briquet l'hôtelière, Yvette Leboux la quincaillère. Les têtes sont levées et les regardent. Les doigts des paysans font claquer les ciseaux. Les chevelures tombent à terre. De ces crânes dégarnis naissent de nouvelles faces avec des yeux fixes et une bouche qui tremble. De la foule montent des rires.

- Elle est belle, la Clarisse. Son Johann la remettrait pas.
- Et la Briquet ? Vise sa fiole. On dirait un tourniquet.
- T'es chouette, la Rose, lui crie une femme. Faudra que tu t'offres une perruque. Maintenant, t'as de quoi.
- Mère Jaquet, tu veux un chapeau, crie un homme.
- Alors, l'Yvette, finis les gros profits. Fais-toi voir qu'on t'admire.

Sur la place, certains pleurent.

- Qu'est-ce qu'il y a ?, demande Germain à la première personne qu'il rencontre.

Elle s'éloigne sans lui répondre. Il entre dans un groupe où se trouvent Philippe et Annette.

- Ils en font une tête, dit-il à Annette. Il y a eu un malheur ?
- Le vieux Calendreau a été abattu.

Des voix éclatent.

- Il faut le venger, dit un paysan.
- De qui ? demande Philippe. Des Allemands ?
- Tous ces collabos, les Béju, les Degendre, les Baillette, c'est de leur faute s'il est mort.
- Vous voulez vous attaquer à vos propres copains ?, dit Philippe.
- Ce ne sont plus des copains, répond une femme.
- Ils ont gagné du fric avec les Allemands, dit un jeune. L'abbé Meunier a fait entrer une armée dans l'église.
- On va les arrêter, ces quatre là, crient plusieurs voix.

Une bande de paysans court vers la mairie.

- On le piquera au nid, le Baillette.

Ils passent sous les colonnes du péristyle, entrent dans le hall. Y sont affichées les annonces d'adjudications et celles des mariages. Etienne est assis à la table.

- Vous vous croyez où ? On prend rendez-vous avant de venir.

Le plus âgé dit :

- On veut Baillette.
- Pour quoi faire ?
- Ben, pour l'arrêter.
- Si vous continuez vos histoires, c'est vous que je ferai enfermer.

D'autres sont allés prendre Béju à sa ferme et Degendre dans son potager. Les jeunes les houspillent.

- Vous étiez toujours fourrés avec les Frisés.

Ils murmurent ensemble :
- On faisait comme vous...On vendait un peu. Ils auraient réquisitionné.
- Même que ma ferme a été occupée dès 40, dit Béju.
- Nous les emmenons en prison, disent les gendarmes.

Le brigadier met la main sur l'épaule de Béju, son acolyte sur celle de Degendre.
- En avant, crie le brigadier.

Dès que les paysans ne sont plus en vue, il dit :
- On a des ordres du chef des résistants...pour vous protéger. Baillette, Laboux et l'abbé Meunier sont déjà avec nous. Ce soir, on vous libérera, quand les esprits seront calmés.

Monique Leboux quitte la place ; elle retourne à Puisans. Elle longe le fleuve. A la ferme Guillaume, les portes sont closes et les volets mis. Elle traverse les prés, marche vers la maison de maître. Sur la façade, les fenêtres sont tirées. Le soleil brille sur les pierres, frappe, au milieu de la pelouse, le cadran solaire. Aucune voix ne sort de la maison endeuillée. Elle entrouvre la porte. L'odeur lui évoque les années d'avant-guerre. Madame Calendreau les invitait, Sylvain et elle, à goûter. Elle leur servait du fromage blanc et des confitures ; ils buvaient de grands bols de chocolat. Elle mourut. Le vieux tenta de se tuer ; la mère Guillaume l'en empêcha. Pierre - le fils - était dans un bureau à Bellance ; le vieux se sentait trop seul. La guerre vint, et la résistance. Dans l'action, il reprit sa gaieté. Derrière la porte du salon, Monique entend un murmure. Elle ouvre doucement. Calendreau est allongé sur un lit étroit. Ses sourcils cachent ses paupières. La bouche a gardé un pli de raillerie. Les mains sont un bloc noueux, aux fortes jointures.
- Allez prendre l'air, les jeunes, dit la mère Guillaume; Vous reviendrez pour me remplacer. Il faudra que je fasse la soupe.

Dans le jardin, Laurent s'est assis à l'ombre. Paulette a posé sa tête sur ses genoux ; il lui caresse les cheveux. A quelques pas, Monique et Pierre - qui est résistant -, appuyés contre un arbre, parlent.
- Je suis allé à Bellance, il y a deux mois, dit Pierre, pour préparer l'évasion de l'un de nos hommes. J'ai appris que deux types d'ici avaient été fusillés.
- Tu te souviens des noms ?, dit Monique.
- Ma foi, non. Il ne s'agissait pas de gens de la résistance.
- Ce n'était pas Mastin et un autre surnommé Tête de pipe ?
- Voilà. C'était ces noms-là.
- Ils sont venus à Brévigneux, l'année dernière, dit Monique. On a cru qu'ils étaient de la résistance. D'abord les Allemands ne les ont pas surveillés. Puis le dépôt a sauté. Quelqu'un les a dénoncés. Pourtant, ils n'y étaient pour rien. C'était les jeunes et les enfants qui avaient fait le coup. Les Allemands ont fini par les prendre dans le parc de l'Ormée.
- Drôle d'affaire, dit Pierre. Qui avait intérêt à ce qu'ils meurent ?
- Je m'en vais, dit Laurent qui passe devant eux. On a besoin de moi, en ville.

Il entre sur la place déserte. Déjà des nappes d'ombre envahissent l'esplanade. L'auvent de l'hôtel est remonté ; sur la terrasse, il n'y a plus ni tables ni chaises. L'angélus de six heures sonne au clocher de Saint Sauveur. Derrière la pompe, un homme s'est agenouillé. Il tient entre ses mains une mitrailleuse qu'il braque vers le

ciel. A chaque coin du carrefour, des maquisards sont embusqués. Ils visent l'entrée de la Grand-rue. Aux lucarnes, des têtes apparaissent. Des canons de fusils sont dirigés vers la place.
- Vous avez choisi trop tôt, dit Louise à ses fils.
Elle a repris son visage des anciens jours. Elle donne sèchement des ordres ; Germain et Laurent les exécutent. Ils sont montés voir Josépha.
- Où en est-on ?, demande-t-elle.
- Les Allemands sont partis, répond Germain, mais on craint leur retour. La ville est en alerte.
- Impossible, dit Josépha. Ils ont perdu la guerre.
- Vaut mieux être prudent, dit Laurent.
- Croyez-moi, les petits, vous ne les reverrez pas. Ils sont battus.
Des messagers reviennent.
- Il n'y a plus de danger.
L'homme à la mitrailleuse démonte son engin. Aux lucarnes, les têtes disparaissent. Les maquisards quittent le carrefour. Philippe traverse l'esplanade ; les messagers l'entourent.
- Un convoi allait de Bellance vers Rasmes, dit l'un d'eux. Il est venu à moins de trois kilomètres. Il évitait villes et villages.
- On est tranquille, dit Philippe. Ils sont trop occupés par les Alliés qui avancent .
Venant du quartier des Laudes, Odette et Biquet franchissent la place. Ils vont à la mairie.
- Je veux voir la fête, dit Biquet.
- Il n'y a pas de fête, dit Odette. On est encore en guerre.
Elle entre dans le hall.
- Reste là, dit-elle à Biquet.
- Je veux être avec toi, gémit l'enfant.
Etienne est devant elle.
- Odette Pons, n'est-ce pas ? Je te connais un peu...par Robert Durand.
Il la tutoie spontanément.
«La mort de Calendreau est terrible pour Pierre. Un maurrassien aux idées creuses, mais, depuis le début de la guerre, nous les communistes, il n'a pas cessé de nous aider. »
- Il n'a pas eu de chance, dit Odette.
Biquet s'est posé à l'angle de la pièce sur une chaise.
- Quel beau gosse..., dit Etienne. Moi, j'ai une fille et un garçon, ils sont grands. Deux ans que je ne les ai pas vus, ni ma femme.
- Etienne, dit Odette, tu te souviens de l'histoire Darmeuil ?
- Il vendait des planches aux Allemands. Il se servait de grossistes français. Il prétendait ne pas savoir à qui il vendait. Les planches sont allées en Russie et sur le mur de l'Atlantique.
- Il ne savait réellement pas à qui il vendait, dit Odette. Ses commanditaires s'en occupaient. Ils avaient monté l'opération avec l'aide du général Kranz. Darmeuil ne comptait pas. Sa seule erreur a été de gagner de l'argent.
- Robert Durand, fusillé depuis, a découvert la combine, répond Etienne. Seul

Darmeuil était en cause. Je l'ai interrogé, mais il ne voulait donner aucun nom.
- Les Garantier l'ont dénoncé.
- Ce n'est pas vrai, dit Biquet.
Odette se tourne vers Biquet ; ils l'avaient oublié.
- Darmeuil devenait gênant, dit-elle. Tout le pays racontait qu'il travaillait avec les Allemands.
- Ce n'est pas les Garantier, dit Biquet.
- Ecoute, Biquet, tu m'assommes, lui dit Odette. De quoi tu te mêles ? A six ans, on n'entre pas dans les conversations des grandes personnes.
- Il est marrant, ce loupiot, dit Etienne en riant. Qui est-ce alors, selon toi ?
- Je sais qui, mais je dirai pas le nom.
- Toi aussi, répond Etienne. Allons, tu n'en mourras pas.
- Il y a plus grave, ajoute Odette. Ces Garantier ont dénoncé aux Allemands deux personnes, nous avons la preuve. Des journaliers qu'ils avaient embauchés. Ils s'en méfiaient. Ils les croyaient de la résistance. Ils ont profité de l'incendie du dépôt pour les livrer.
Le brigadier entre dans la pièce, il apporte des papiers.
- Que sont devenus les deux hommes ? , demande Etienne.
- Vous parlez de Mastin et de Tête de pipe ?, dit le brigadier. Ils sont morts. Les autorités allemandes nous l'ont signalé.
- Ah, ce sont eux, dit Etienne. Ils n'étaient pas de la résistance.
- Mais non. Ils fuyaient le STO. Comme ils étaient repérés dans leur patelin, ils sont venu ici. Ils ont cru pouvoir échapper aux Allemands. Nous les gendarmes, on les aidait. Quand le pays a clabaudé sur leur soi-disant participation à la résistance, les Allemands l'ont su. Ils les pistaient ; puis ils les ont pris.
- Il faut coincer les Garantier, dit Etienne
- Pourquoi ?, demande le brigadier.
- Ils les ont dénoncés. Madame Pons en a la preuve.
- Ceux-là, ils sont capables de tout, dit le brigadier.
- Vous irez les chercher demain, au début de l'après-midi. Avec quelques hommes que je vous prêterai..
Odette se lève. Etienne l'accompagne sous le péristyle. Biquet les a précédés. Maurice - le fils de Baillette - survient sur son vélo. Au milieu de l'allée, Biquet l'arrête.
- T'es le petit gars de madame Pons ?, lui dit Maurice.
- Je m'appelle Biquet.
- Tu as l'air triste ?
Biquet murmure :
- Les Garantier iront en prison demain, au début de l'après-midi.
Maurice marche jusqu'à Etienne, lui tend une lettre. Puis il prend son vélo et repart.
Sur la place, un homme brandit un carton.
- L'autorisation est accordée, mais seulement pour ce soir.
Bientôt, d'un arbre à l'autre, des guirlandes de lampions sont suspendues. Un électricien s'occupe du branchement. D'une salle de la mairie une estrade est apportée ; trois hommes l'installent au milieu de la place. Tout autour, les chaises sont disposées. Les enfants ont composé des bouquets qu'ils vendent dans des corbeilles. De-

vant l'église, les femmes déposent sur des tréteaux des gâteaux, des biscuits, des pots de confiture, des terrines de pâté. Sur l'estrade, quatre musiciens se sont assis. L'un tient la grosse caisse, l'autre une flûte, le troisième un violon, le quatrième une contrebasse. Ils s'essaient à jouer. Les accords de leurs instruments peuplent la pénombre. Déjà des enfants se tenant par les mains tournent à toute vitesse. Un hurlement s'élève. De l'hôtel madame Briquet bondit, un châle noué autour de son crâne rasé. Le cuisinier et la femme de chambre la rattrapent.

- Elle est morte, dit madame Briquet. Je l'ai vue.

La femme de chambre la fait rentrer. Le cuisinier reste sur le seuil. On s'assemble devant lui.

- La pauvre est félée, dit une femme. Ils ont eu tort de la tondre.
- Elle n'était pas belle à voir avec ses yeux grands ouverts.
- Qui ?, questionne la foule.
- Ben, madame Suzanne, madame de la Motte. Elle doit être morte depuis l'aube ; le corps est froid.
- De quoi elle est morte ?
- On a retrouvé un tube de comprimés dans sa main. Elle les avalés ce matin sans doute. Il faut quérir les gendarmes.

Les jeunes continuent de préparer la fête. La musique éclate, une valse vite suivie d'un tango. Les couples se sont formés, ils virent sous les lampions multicolores. Le vent tiède fait bouger les feuilles des arbres.

Tôt levée, Annette est en chemise de nuit sur le seuil.
- A table, lui crie sa mère. T'es revenue tard. Il y avait un bal ?
- Oui. Germain et moi, on a dansé jusqu'à minuit.
- Tu es arrivée seule en vélo ?
- Non. On m'a ramenée en camion à l'entrée du parc.
- Qui on ?
- Des gars de la résistance. Mais j'étais avec Pascale. Ils allaient dormir à Savoignes.
- Avant de partir pour l'école, tu rangeras là-haut.
- Il n'y aura peut-être pas école aujourd'hui

Lucienne fait la moue.
- Enfin, ce n'est pas tous les jours la fête, dit-elle.

A huit heures, elle rejoint Marthe. Les Garantier sont dans l'office. Ils demeurent là, les yeux fixés, par la fenêtre, sur la resserre. En voyant Lucienne, Alice dit :
- On a des nouvelles ?
- Ce matin, je ne suis pas allée à Brévigneux. La messe n'a pas sonné. Ls cloches ont repris depuis une demi-heure.
- Ta fille est rentrée ?
- Oui.
- Elle doit être au courant. Dis-lui de venir.

Lucienne va au salon, ouvre l'une des fenêtres et appelle.
- Madame Alice veut te parler.

Alice reçoit Annette d'un air bourru. Félix s'est levé.
- On ne te voit plus, dit-il.
- Elle court les garçons, dit Alice, ça lui prend tout son temps. Qu'est-ce qui se passe à Brévigneux ?
- Madame Jaquet, Rose Morel, Clarisse Degendre, madame Briquet, madame Leboux ont été tondues. L'abbé Meunier, Baillette, Béju, Degendre, Marcel Leboux ont été arrêtés. Le vieux Calendreau est mort ; il a été tué par les Allemands. Madame de la Motte s'est suicidée.
- Suzanne est morte ?, dit madame Garantier.
- On l'a trouvée dans son lit. Elle avait avalé des cachets. Elle était morte depuis longtemps.
- Pourquoi s'est-elle suicidée ?

- On dit qu'elle était avec le général Kranz. Il a été tué en Normandie. C'était dans le journal d'avant-hier.
- Je n'ai pas lu les journaux depuis deux jours, dit Félix.

Alice et Félix sont seuls devant les restes du petit-déjeuner.

- Ne nous affolons pas, dit Alice. Suzanne nous protégeait, et plus encore le général Kranz. Mais n'oublie pas qu'avec l'arrivée de la résistance cette protection est devenue inutile. Nous les regretterons. Ils furent, surtout Suzanne, de fidèles amis. Leur destin était de finir ainsi, dans la tragédie. Maintenant, nous devons réagir.
- Oui, mais comment ?
- Je te rappelle qu'il n'y a aucune charge contre nous. Nous avons seulement mauvaise réputation. Mais cette réputation-là peut se refaire.
- Il faudrait découvrir un moyen.
- A la première occasion, rendons service à la résistance. Fournissons-lui approvisionnement, cantonnement et logement dans la maison pour les chefs. Nous nous ferons vite des relations.
- Sans doute, les résistants viendront-ils, dit Félix. Attendons-les. Je vais dans les fermes. Je donnerai l'ordre d'être arrangeant.

Au portail, Félix voit les ruines de la maison Maalssis. Quand il parvient à la première ferme - la Vivardière -, le fermier pose sa fourche.

- Bonjour, monsieur Félix, dit-il sans sourire.
- Je viens chercher le beurre et les trois poulets. C'est à valoir sur tes redevances de Juillet.
- Si ça vous plaît, on les a, monsieur Félix.
- Dis-moi, tu as vu des gens de la résistance ?
- Un ou deux sont venus pour du ravitaillement. Ils n'étaient pas bien aimables. J'ai répond qu'on n'avait rien. Les Allemands, eux, étaient corrects.
- Mon petit, dit Félix d'un ton sec, nous n'aurons plus affaire aux Allemands. Les résistants sont les vainqueurs. Il faut les accueillir et leur donner ce qu'ils veulent. Evite qu'ils te paient.
- Mais, monsieur Félix, les Allemands, eux, payaient toujours.
- Oublie les Allemands. Pas d'histoires avec la résistance. Sinon, au prochain bail, tu ne seras plus mon fermier.

Il marche vers le bâtiment de la ferme, entre dans la cuisine. Une jeune femme y lange un bébé. Sans dire bonjour, il demande :

- Où est le beurre ? Et les trois poulets ?
- Tout est là, sur la table, monsieur Félix.

Avec le prochain, ça va être plus dur..., se dit-il. Il va au bout du plateau, vers la ferme des Chanteaux. Le fermier affûte une faucille, sa femme débarrasse la table. .Lorsque Félix est entré, il a bougonné :

- Bonjour, monsieur Félix.

Sans qu'on lui propose, Félix s'assied.

- Ecoute, les temps ont changé. Tu vendais aux Allemands comme tout le monde ?
- Je ne leur vendais rien, dit l'homme. Ils réquisitionnaient. Ils m'ont pris un cheval.
- Maintenant c'est les résistants. A eux, il ne faut pas leur vendre, ni attendre la réquisition. Il faut leur donner.

- Leur donner ?, dit le fermier en arquant les sourcils.
- Ben oui. Je ne veux pas avoir d'ennuis avec eux.

L'homme marche de long en large.

- Monsieur Félix, vous, vous avez vendu aux Allemands.
- Oui. Avec l'argent, j'ai réparé ton toit, relevé le mur de l'étable, assaini un marais en bas de Puisans que tu t'obstines à mettre en prés. Aujourd'hui, c'est la résistance qui compte.
- Je ne donnerai rien aux résistants.
- Bon. Au prochain bail, je ne te garde pas.

La fermière lance très vite :

- On pourra toujours leur donner des oeufs et quelques poulets. Y'en a beaucoup, cette année. Enfin, ajoute-t-elle, s'ils en demandent.

Félix regarde le fermier.

- Ce serait un effort pour nous faire bien voir.
- Parlez pour vous, monsieur Félix.

Puis, se tournant vers sa femme :

- S'ils viennent et qu'ils te demandent, donne-leur des oeufs, mais pas de poulets.

Pendant que Félix visite les fermes, Alice met de l'ordre dans la maison.

- On ne sait jamais, a-t-elle dit en quittant la cuisine. Si nous devons partir, tut doit être,prêt.

Dans le salon, elle a ouvert les armoires. Elle pose sur les fauteuils des boîtes remplies de paille. Elle y entasse des bibelots enveloppés dans des morceaux de chiffon. Je n'emmènerai pas les porcelaines, murmure-t-elle, c'est trop fragile et peu monnayable. Puis elle va dans la salle à manger. Elle apporte l'argenterie au milieu de la table. Elle y ajoute les couverts qu'elle sort des tiroirs. Ils sont alignés l'un près de l'autre dans des étuis molletonnés. En cas de malheur, dit-elle à mi-voix, nous pourrons remplir le coffre de la voiture. A l'intérieur des chambres, il n'y a rien à emporter. Sauf dans la sienne. Elle ouvre le bureau de Félix, fait coulisser une planche qui s'écarte. Elle en retire des liasses, compte te recompte chaque feuillet. De bonnes valeurs américaines, dit-elle en se parlant à elle-même, Félix m'a dit qu'elles avaient doublé. Il l'a su en Espagne. Elle referme le bureau. Traversant la chambre, elle les enfouit dans un large sac de voyage.

Dans la cuisine, Lucienne et Marthe écoutent les pas d'Alice ; ils ébranlent le plafond.

- Elle a l'air agitée, murmure Marthe.
- Ils ne doivent pas se sentir à l'aise, répond Lucienne. Il est parti dans les fermes. Il veut être bien avec la résistance. Mais ni à la Vivardière, ni aux Chanteaux, on ne l'aidera.
- Ils vont s'en tirer, dit Marthe. Il n'y a rien contre eux. On est trois, plus les jeunes, à savoir la vérité. Personne ne parlera.
- Pas dit, lance Lucienne. Il suffit qu'un chef de la résistance ait été averti.
- André est au courant. Il ne livrera pas sa famille.
- Si André sait, Odette aussi.

Marthe sursaute.

- Je n'avais pas pensé à Odette. En voilà une qui ne fera pas de cadeaux. Ils sont

foutus. Lucienne, va au poulailler, ramasse des oeufs. il y a quelques bocaux. Il faut préparer des provisions. On cachera les paniers. Jusqu'à leur départ. S'ils acceptent de partir.

- Tu crois qu'ils s'en iront ?
- Dès qu'ils sauront qu'Odette...Je vais le leur dire.
- Ils abandonneront tout, l'Ormée, leur argent ?
- Ils ont ce qu'il faut ailleurs.
- Tu montes voir Madame ?
- J'attendrai qu'elle redescende. Pour les convaincre, il vaut mieux être deux.

Marthe pose sur la cuisinière une casserole d'eau.

- S'ils partent aujourd'hui, on les fera déjeuner. Je cuis les légumes.

Le silence s'établit, ponctué par les allées et venues des deux femmes. Puis la porte s'ouvre et Maurice entre. A quatorze ans, il est encore en culottes courtes. Ses genoux sont couverts d'écorchures. Avec sa tignasse mal peignée et, au dessous, ses yeux rieurs, il amuse Marthe et Lucienne. En le voyant, Marthe songe souvent à Darmeuil enfant. Mais, ce matin, le bas de son visage est crispé ; un pli déforme sa bouche. Marthe l'interroge :

- Qu'est-ce que tu as, toi ?
- J'ai rien.
- Hmmm..., dit Lucienne; T'aurais pas fait une bêtise ?
- Y'en a plus à faire, répond-il en clignant de l'oeil.

Les deux femmes éclatent de rire.

- Qu'est ce que tu veux, alors ?, demande Marthe.
- Rien. Je voulais vous voir. Vous allez bien ?, questionne-t-il avec un sourire poli.

Marthe marche vers lui, le prend par les épaules, le regarde. Puis elle revient à la table de la cuisine, continue à éplucher les légumes.

- Y'a pas à dire, reprend-elle, t'as une de ces touches.
- Mon père a été arrêté, dit Maurice. Il est encore à la gendarmerie.
- Ton père sera libéré, dit Marthe, et t'es déjà au courant.

Maurice se tait. Il tourne autour de la table.

- J'ai faim.
- Sers-toi, répond Marthe. Prends du pain et des rillettes. Bois un coup de rouge.

Maurice s'est attablé. Il coupe des tranches de pain qu'il recouvre de rillettes. Il s'est approché un verre qu'il remplit. En haut, Alice œuvre la porte qui donne sur l'escalier, elle commence à descendre. D'un revers de la main, il s'essuie la bouche. Lorsqu'elle passe devant lui, elle détourne la tête.

- Bonjour, madame.

Sans répondre à son salut, elle lance :

- Ton père est toujours en prison ?
- Il sera libéré.
- Peut-être.
- Sûrement.

Elle traverse la cuisine, décroche un châle sur une patère. Maurice mange.

- Quoi de neuf à Brévigneux ?, dit-elle.
- Vous devez savoir pour la bouchère et pour la mère Morel, et aussi pour la mère

Degendre répond Maurice. Y'a encore madame Briquet et madame Leboux. Josépha ne va guère mieux, à ce qu'on dit, poursuit Maurice. Votre fille a applaudi les résistants. Elle était heureuse...
Maurice suit Alice du coin de l'oeil. Elle n'a pas bougé.
- Madame Odette est venue à la mairie, hier au soir, avec Biquet, ajoute-t-il. Elle a vu Etienne, le chef de la résistance.
- Elle se bat depuis le début, dit Alice. Elle est comme moi, c'est une femme courageuse..
Marthe et Lucienne se sont regardées.
- Quoi encore ?, insiste Alice.
- Il y a eu une fête sur la place, on a dansé. L'abbé Meunier et monsieur Leboux sont en prison, mais eux aussi seront libérés.
Elle quitte la cuisine, remonte dans les étages. Marthe et Lucienne se sont remises à l'ouvrage. Maurice mâche lentement son pain, vide son verre à petites gorgées. Il guette la porte. Lorsqu'elle s'ouvre, il se lève d'un bond. Félix entre. Il court vers lui.
- T'es là toi.
- Je suis passé manger un morceau. Mon père est à la gendarmerie. Ma mère attend qu'il sorte.
- Il sera libéré, murmure Félix en lui caressant les cheveux.
- Oui. Les gendarmes l'ont dit.
Félix a posé sa canne. Il se verse un verre de vin, emplît celui de Maurice.
- Buvons un coup...buvons-en deux..;, chantonne-t-il. Allez, dis-moi tout.
- Monsieur Félix, j'ai une mauvaise nouvelle.
- Cause, dit Félix d'un ton calme.
- Je crois que madame Garantier et vous serez bientôt arrêtés.
- Par qui ?, demande Félix sur le même ton que précédemment.
- Ben par la résistance.
- Tu vois, Maurice, ça m'étonnerait. Il n'y a rien contre nous. Que veux-tu qu'on nous reproche ?
- Je ne sais pas, monsieur Félix. Hier je venais à la mairie pour avoir l'autorisation de faire le bal. Etienne, le chef des résistants, a remplacé mon père. Quand je suis arrivé, madame Odette et Etienne parlaient ensemble devant la porte. Il y avait aussi Biquet. Il est venu vers moi, m'a dit : Les Garantier seront arrêtés demain, au début de l'après-midi. Voilà.
Lentement, le torse de Félix s'est affaissé. Peu à peu, son visage est devenu gris ; ses yeux se sont fermés. il les entrouvre.
- Merci, petit.
Il sort son portefeuille.
- Je n'accepterai rien, dit Maurice. Je suis depuis un an dans la résistance. Je sais ce que vous avez fait.
- Qu'est-ce que j'ai fait ?
- Madame Alice vous le dira. Mais, pour moi, vous êtes les grands-parents de Germain et de Laurent. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive du mal.
Marthe est allée chercher Alice.
- Maurice a quelque chose à vous dire.

Alice redescend avec elle.
- Alors ?, dit-elle en le toisant.
Il répète, en bredouillant, ce qu'il a raconté à Félix. Elle semble soupeser chaque mot. La dernière phrase prononcée, elle tend les mains, l'attire vers elle.
- Je ne peux rien. Mais j'écrirai à Louise.
- Je ne veux rien. Je me suis battu contre vous.
- Contre moi ?, dit-elle en ébauchant un sourire.
- Oui, contre vous. pour essayer de sauver Mastin et Tête de pipe.
- Pars maintenant, dit Alice. il vaut mieux qu'on ne te voie pas ici.
Maurice referme la porte, monte sur son vélo, part sans se retourner.
- De quoi nous accusait-il ?, dit Félix comme s'il sortait d'un rêve.
- Toujours les histoires du pays, répond Alice. Nous aurions dénoncé les deux journaliers.
- Ils sont cinglés ?
- En tout cas, la résistance le croit. Il faut partir.
- Oui, dit Félix.
Les épaules voûtées, la tête penchée, elle marche vers l'escalier. Lucienne s'approche d'elle.
- Que devons-nous faire, Roger et moi ?
- Tu restes où tu es, avec ton mari. S'ils confisquent la scierie, ils n'auront pas intérêt
à ce qu'elle s'arrête. Il est possible qu'ils gardent Roger. Ni l'un ni l'autre, vous n'êtes compromis.
Marthe dispose le couvert. Félix demeure devant son verre vide.
- Marthe, dit Alice, veux-tu partir avec nous ?
- Non, madame.
- Tu nous abandonnes ?
- Oui, madame.
Marthe regarde Félix, son visage est brouillé.
- Pleure pas, lui dit Félix. Tu t'occuperas de Louise.
Tandis que le couple s'en va, Marthe et Lucienne se fixent, silencieuses.
Alice et Félix sont allés dans leur chambre. Félix se met à son bureau. Elle est sur la banquette, le dos appuyé à la cheminée.
- Il est dix heures. Dans deux heures, il faut que nous soyons partis.
Elle s'est levée, elle tourne dans la pièce.
- Impossible d'enlever les meubles, dit-elle en tapotant un guéridon. Cette garce de Louise va tout avoir.
- Soyons beaux joueurs. Comment lui en vouloir ? Elle est notre fille.
- Tu ne chercheras pas les liasses, je les ai déjà prises.
- Tu te doutais de quelque chose ?
- Pas vraiment. J'ai préparé l'argenterie et quelques bibelots peu fragiles, ceux en or, en ivoire et en onyx. Nous avons des Chine de toute beauté.
- J'avais prévu le pire, dit Félix, tout en espérant le meilleur. Nous irons d'abord à Madrid J'ai placé là-bas à peu près tous nos capitaux.
- Comment allons-nous franchir le pays ?, murmure Alice.

- Le parcours difficile, ce sont les douze kilomètres jusqu'à Bellance. Si nous sommes fouillés par la résistance...Mais, entre midi et deux heures, ces jeunes gens déjeunent.
- Et après ?
- Nous serons en zone non libérée. Quand je suis allée en Espagne l'année dernière, le général Kranz m'a signé un laisser-passer pour deux personnes. Il est toujours valable.

Elle empile des vêtements dans une valise.

- Je vais faire le tour du propriétaire, le dernier, dit Félix.

Alice est seule. Sur sa joue, une larme tombe. Les bibelots gisent sue la paille de leurs boîtes, enveloppés dans leur chiffon. Quelques centaines de milliers de francs ont pris l'apparence de douzaine d'oeufs destinées au marché voisin. Elle tire les couverts des étuis, les enfonce dans des sacs de farine, en toile de jute, bourrés de papier journal. Pour les pièces lourdes - cafetière, chocolatière, théière, légumier -, Marthe apporte des paniers emplis de sciure. Le panier est recouvert d'un morceau de tissus tenu par une ficelle serrée. Alice ouvre un tiroir. Elle en tire une timbale et une cuiller en vermeil ; sur chacune d'elles son prénom est gravé. Elle les met dans un sac qui pend à sa taille.

Vers le portail Sud, le bassin reflète les arbres. Le vent agite le sommet des chênes, balance le bouquet de pins maritimes qui se dresse à l'Ouest. Félix remonte vers le Nord, dépasse l'oratoire - une statue de la Vierge dans le creux d'un arbre, la face verdie par les eaux de pluie -. Sa mère venait souvent prier là. Au bord de l'allée, il revoit, sans y avoir pris garde, les ruines de la maison Malassis. De ces pans de murs sans toit, de cette oeuvre inachevée monte une brume, comme si l'humidité accumulée s'évaporait. De cet essai sans lendemain, Edgard, son cousin, ne conservait aucun regret. Il en souriait comme d'une foucade. Parfois, pour la nouvelle année, pour sa fête ou pour son anniversaire, Félix lui achetait un bloc de pierre. Il y sculptait un animal ou un beau garçon.

Dans la cuisine, les légumes cuisent. Au four, un canard rôtit. Les deux femmes échangent de rares paroles.

- Tu as épluché les oignons ? dit Marthe.
- Le beurre est salé, il n'ira pas avec le gâteau, dit Lucienne.

Elles piétinent, multiplient les gestes, surtout Marthe qui, avant d'essuyer la table, pose et reprend trois fois son torchon. Lucienne apporte de courtes bûches qu'elle enfourne dans la cuisinière. Marthe est penché vers le sol, elle ramasse une cerise tombée, elle la dénoyautait pour la tarte. La vieille femme ne se relève pas. Lucienne se précipite, l'entoure de ses bras, la fait asseoir. Marthe sanglote.

- Mais, qu'est-ce que t'as, ma Marthe ? C'est toi qui craque aujourd'hui. Je vais te donner à boire un coup de gniole.

Lucienne va chercher dans un coin une bouteille, en verse un fond de verre, l'incline vers les lèvres de Marthe.

- Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu dis toi-même qu'ils ne manqueront de rien.
- Il sera malheureux, hoquète Marthe.
- Lui, le vieux Félix ?
- Ici, Alice était occupée par la maison, par les affaires. Mais, là-bas, il sera son

occupation.
- Il courra les bordels de Madrid comme il coure ceux de Bellance. Lui, du moment qu'il a des filles...Tu l'aimes donc tant ?
- C'est mon petit. Je l'ai toujours commandé. Il s'est acoquiné avec cette sale vache. Elle l'a perdu.
- Laisse donc les riches s'entendre avec les riches. Les Alice, les Félix s'en sortent toujours. Pense un peu à toi, ma Marthe. Et à Louise qui t'aime mieux en tout cas que ne t'aimait sa mère.
- Avec elle, ce sera sans histoires.
- Finissons leur déjeuner.
Monté sur une chaise, Félix décroche des gousses d'ail et des bouquets de thym.
- Là-bas, ils doivent en avoir, dit Marthe.
- Pas comme ceux-là. Leurs herbes sont trop fortes.
- Ca commence, dit Marthe à voix basse.
- Ils est onze heures trente, dit Alice. Il faut qu'à midi nous soyons partis. Ces imbéciles peuvent venir nous chercher de bonne heure.
- Quels imbéciles ?, dit Félix.
- Les résistants, voyons. Tu crois que c'est malin d'arrêter de vieilles gens ? Même si nous avons des torts, n'avons-nous pas enrichi le pays, fait vivre ses habitants ?
Lucienne retire le canard du four, elle le pose sur une planche et travaille à le découper. La hachette cogne sur les os. Marthe a apporté les hors d'oeuvre. Comme Félix semble distrait, d'autorité elle le sert .
- Laisse-le se servir lui-même, crie Alice. Tu l'as toujours pris pour un enfant.
Marthe se détourne. De nouveau, elle pleure.
- Ne nous disputons pas, dit Alice d'une voix changée. Pour le dernier jour, essayons de nous comprendre.
Elle remplit son assiette : du pâté, plusieurs rondelles de saucisson, un rillon.
- Le voyage sera long. Dans ces hôtels de campagne, dieu sait ce qu'on doit manger. Surtout avec les restrictions;
Elle demande du café.
- Exceptionnellement, je boirai une petite eau-de-vie. Va m'en chercher, Félix.
Il verse une rasade à sa femme, une plus grande pour lui-même.
- On est paré, dit-il. Au moins, on aura bouffé.
- Vous me nettoierez la grande armoire, celle aux confitures, dit Alice. Elle est pleine
de poussière.
Elle ouvre la porte d'un réduit où se trouve le garde-manger.
- Ménagez le beurre. Il n'en reste presque plus à la cave.
- Dix livres, madame, répond Marthe.
- Il est vrai que nous ne serons plus là.
Marthe et Lucienne se sont essuyés les mains à leur tablier. La pendule sonne midi. Alice monte l'escalier en tenant sa robe. Le soleil est à l'aplomb du parc ; la terrasse est illuminée. Les fleurs du grand parterre embaument ; les glycines lancent leur parfum ; les oiseaux strient l'air. Alice respire, baisse les yeux. Elle se retourne;
- Tout quitter, Marthe, c'est dur.

- Oui, madame, dit Marthe qui renifle.

Les yeux secs, elle ajoute :

- C’est dur, madame Alice, mais vous l’avez cherché.

D’une voix cassante, Alice répond :

- J’ai échoué, voilà tout.

Marthe et Félix s’étreignent. Il dit à son oreille :

- Si je t’avais écoutée...
- Prenez vos gouttes, monsieur Félix, c’est important pour votre tension.
- Soigne bien ma Louise.

Lucienne se penche.

- Essayez de racheter la scierie, dit Alice, elle est d’un bon profit. Adieu, ma fille.

Corrige Annette, elle se dévergonde.

Félix a embrassé Lucienne.

- Un gros baiser à ton Annette. Une bonne petite. Serre la main à Roger.

Marthe se tient debout devant la voiture.

- Tu ne m’aimais pas, crie Alice.
- Vous, est-ce que vous m’aimiez ?

Le bruit du moteur qui démarre couvre le dernier mot. Au moment du départ, Alice dit :

- Tu pourras conseiller Louise; Elle est encore plus bête que toi.

Puis, se tournant ver s Félix :

- Tu as tes clés ?

Tandis que le voiture roule, elle se reprend.

- J’oubliais, murmure-t-elle.

Vers deux heures de l’après-midi, un camion portant des résistants et les gendarmes se range devant la cuisine. Sur le pas de la porte, habillées d’une belle robe, avec un châle sur la tête, Marthe et Lucienne attendent.

- Vous allez nous emmener à Brévigneux, dit Lucienne aux hommes.
- On vient prendre vos patrons, répond un gendarme.
- Ils sont partis, dit Marthe.
- Depuis quand ?
- Oh, depuis longtemps.
- Alors ils sont à Bellance. S’ils avaient été arrêtés, on serait déjà prévenu. Tant mieux pour eux.

Elles ont suivi les résistants et les gendarmes. Elles ont laissé la porte ouverte.

-
-
-
-
-
-
-
-
-
-

-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
-

-
-
-
-

Louise a porté un baquet d’eau sur une table ; elle est au bas d’un espace de la hauteur de la maison ; une verrière le surmonte. Germain et Laurent prennent un torchon. Au fur et à mesure que Louise dépose une assiette, l’un ou l’autre, à tour de rôle, l’essuie. Le marteau résonne sur la porte de la rue.

- Madame Louise, madame Louise, crie Lucienne.
- Tais-toi, dit Marthe. C’est moi qui parle.

- Moi aussi, dit Lucienne.

Elles se mettent à parler ensemble.

- Madame Louise, dit Marthe en posant sa main sur la bouche de Lucienne, vos parents sont partis.
- ?
- Oui, continue Marthe. En Espagne. Les gendarmes et le résistants sont venus, mais ils n'étaient plus là.
- Ils peuvent être arrêtés en route ?
- Non. Le brigadier a dit qu'ils étaient arrivés à Bellance. Ils ne risquent plus rien.

Louise sèche ses mains.

- Faut croire qu'ils étaient menacés. Ils auraient pu me prévenir.
- Ca s'est passé si vite, dit Lucienne. C'est le petit Maurice qui leur a annoncé le danger
- Un grand danger, sans doute. Ici, les arrestations ne durent pas.

Elle ajoute :

- J'aurais aimé embrasser mon père.

Elle achève la vaisselle. Germain et Laurent rangent les assiettes et les verres dans les placards de la salle à manger.

- Donnez un coup de balai. Je monte voir Josépha.

La chambre est semblable à celles de l'autre étage ; toute en longueur, elle est éclairée par le bout de ciel qui surplombe la rue des Jardins. Ses murs sont tapissés d'une cretonne à fleurs bleues ; elles se détachent sur un fond crème. Le lit a baldaquin barre l'un des murs. Josépha est allongée, la tête relevée de deux oreillers. Son visage est devenu lisse, la peau a effacé ses rides. La face entière ressemble à une figurine dont la pierre s'animerait de tressaillements minuscules. Mais les yeux gris-verts fixent Louise sans ciller. Elle a posé ses mains sur le drap, elle écarte ses doigts dont elle fait jouer les jointures. Du corps émerge le cou décharné ; la pointe des pieds bouge au bas du lit. Louise s'est assise, a pris ses mains dans les siennes.

- Tu n'as guère mangé aujourd'hui.
- Je n'ai pas faim, dit Josépha; Où sont les enfants ?
- Dans la cuisine. Ils m'ont aidée à faire la vaisselle.
- As-tu des nouvelles de l'Ormée ?

Josépha a repris peu à peu le tutoiement qu'elle employait lorsque Louise était enfant. Louise s'est levée, elle marche vers la fenêtre.

- Ecoute, Josépha, ils sont partis en Espagne.

Elle regarde le mur d'en face. Elle se retourne. Josépha s'est redressée ; elle se tient la gorge, peine à respirer.

Germain et Laurent ont terminé leurs rangements. Pour lui annoncer qu'ils s'en vont, ils attendent que leur mère redescende ; ils ne reviendront qu'au soir. Sur la paroi rectiligne qui monte jusqu'à la verrière, une fenêtre s'ouvre. Au claquement du battant, Germain lève la tête. Le visage de sa mère s'encadre dans l'imposte. De la hauteur de la maison tombent lentement ces mots :

- Allez chercher le remplaçant du docteur Schmidt et l'abbé Meunier. Je crois que Josépha va mourir.

Le médecin est venu. Elle suffoque encore. Elle a perçu une présence. Elle laisse filtrer son regard, reconnaît ce nouveau médecin qui la soigne. Elle tente de lui sourire, mais ses lèvres n'esquissent qu'un faible mouvement. Il a appuyé le sthétoscope sur son coeur. Puis il tâte le pouls, examine le blanc des yeux.

- Je vais vous faire une piqûre. Ca vous remontera.

Il retire de sa trousse une seringue et une ampoule. Louise s'est reculée. Il rabat le drap, soulève la chemise de nuit. Le corps apparaît, maigre, sillonné d'escarres. L'aiguille s'enfonce dans la cuisse droite, le liquide s'écoule. La respiration de Joséepha devient rauque comme si elle souffrait. Recouverte du drap, elle est de nouveau allongée sur le dos. Elle ouvre les yeux et sourit vraiment. Il caresse le front et les tempes, essuie avec un coton les commissures de la bouche. Il serre doucement le dessus de l'une des mains. Il est sur le palier, avec Louise. Ils descendent, lui ralenti par son poids, elle plongée dans ses pensées. Devant la porte, il dit :

- Le coeur est bas. A mon avis, elle sera morte ce soir.

Dans la chambre, Louise et ses fils se placent près de la fenêtre. Calmée par la piqûre, Joséepha repose, à demi endormie.

- Ne t'effraie pas, Joséepha, dit l'abbé Meunier qui entre, accompagné d'un enfant de choeur.. Quand on est malade, il vaut mieux être prête pour le bon Dieu.
- Faites, monsieur l'abbé. Je m'en vais. Autant que je sois en règle.

L'abbé récite les prières. Dehors le soleil brille ; il n'en vient à Joséepha que des reflets. Encaissée, la rue des Jardins demeure à l'ombre. Sur la place, le bruit renaît. Après les heures de la sieste, la foule afflue sur le terre-plein. Les cris des enfants ont repris ; de nouveau, ils jouent autour des ormes. Le murmure des prières emplît le silence de la chambre. Parfois, guidés par l'habitude, Louise, Germain et Laurent font un répons : amen, Déo gratias. Le prêtre trace des onctions sur le front ; avec l'huile, il marque d'une croix les deux pieds. Immobile, Joséepha suit des yeux le déroulement de la cérémonie. L'enfant de choeur pleure. Elle tend vers lui sa main. L'abbé s'est retourné :

- Je dois la confesser.

Seul avec elle, il dit :

- Tes pauvres péchés ne risquent guère de mécontenter le Seigneur.

Un silence.

- Sauf un que tu ne m'as pas avoué.

Joséepha le fixe.

- Oui, il y en a un que tu ne dis pas. Celui qui t'a écrasée, au point que depuis tu n'as pas pu te relever.
- Monsieur l'abbé, de quel péché voulez-vous parler ?
- Si c'est ce péché-là qui pèse sur ta conscience, il faut le dire.
- Comment savez-vous qu'il existe ?
- Tu m'as dit un jour : Germain pouvait mourir.
- Je l'ai envoyé; tard le soir, chercher des oeufs à l'Ormée. J'étais en colère contre lui, il avait oublié d'y aller la veille. J'ai eu tort. Il aurait pu passer sous une voiture.
- Tu mens. De quel danger était-il menacé ? Et pourquoi ?
- Je vous ai tout dit, monsieur l'abbé, enfin tout ce que je pouvais vous dire. Cette guerre était terrible ; les meilleurs et les moins bons sont devenus fous.

- Tu penses aux Garantier ?
- Je ne pense à personne. Il a fallu se battre, se battre comme si cela ne devait jamais finir.

Dans l'après-midi qui s'achève, les ombres remplacent l'éclat de la lumière. Le terre-plein est environné de longues flammes noires, reflets des ormes sur les murs. Au sol, les cercles sombres que tracent les troncs des arbres bougent au gré du vent. Une brise glisse en rase-motte au dessus du Bocage ; elle porte en elle l'odeur de l'herbe et des blés. Les cloches de Savoignes sonnent dans le lointain ; celles de Saint Sauveur ont cessé ; comme hier, reprendront-elles à l'angélus ? Les paysans se sont plaints ; les vibrations font crever les poussins dans l'oeuf. Près du monument aux morts, dans les branches d'un orme, un haut-parleur tonitrue. Bientôt tous connaîtront les nouveaux airs : le Chant des Partisans, Its'long way. Les enfants apprendront les airs anciens : la Marseillaise, la Marche lorraine. Le poseur de disque a du se tromper ; on entend le début d'une Fleur au chapeau. On désapprouve. Aussitôt une Sambre et Meuse vibrante fait tinter les carreaux de l'hôtel des Voyageurs. La brume monte du fleuve ; sous la chaleur, l'eau s'évapore ; l'ondoiement des nuées blanches cache la ligne des peupliers. Mais qui regarde désormais le pont, l'autre rive ? Sur les barques, il n'y a plus de pêcheurs. seule la péniche creuse son sillage, elle rentre à vide de Brévigneux. A l'autre embarcadère, des groupes, avec leurs vélos, leurs autos, la guettent. Sur l'esplanade, à regarder Sylvain, Paulette, Annette, Pascale, les deux Gromier, Philippe, qui devinerait qu'ils luttèrent contre l'occupant ? Ils s'affrontent pour une boule mal lancée ou un coup trop bref. La poussière soulevée par les heurts tournoie autour d'eux. Laurent critique les talents de bouliste de Germain qui répond en cherchant le défaut dans la tactique de l'aîné. Paulette et Laurent se battent, eux, à égalité. Germain et Annette s'arrachent les boules; Pascale soutient Sylvain. Georges de la Motte regarde sans jouer. Près d'eux des couples passent : Baillette, Béju et leurs femmes. Le père Degendre avance dans leur ombre. L'abbé Meunier se promène en lisant son bréviaire. C'est une fin d'après-midi de l'été comme si la guerre n'avait pas eu lieu. Maurice, Biquet, les enfants des écoles se chamaillent pour leurs gains de billes. Monique et Pierre sont venus, devisant, presque gais. La mère Guillaume a été entourée, plainte, réconfortée. Ce soir, la fanfare municipale donnera un concert. Etienne et les résistants raconteront leur vie au maquis. Dans la grange et dans les bois, on fera l'amour sans risque, mais pas toujours avec les mêmes. Le départ des Garantier n'a ému personne. On s'attend à la mort de Josépha.

Sur la table de nuit, Louise aligne les remèdes. Elle regarde Josépha dont les yeux sont fermés. Elle tire le drap, en replie le haut. Elle s'assied au chevet du lit. Puis elle se lève, va jusqu'à la fenêtre. Elle se tient de côté ; elle fixe la rue ; sa joue est éclairée et ses longs cils abaissés. Un pli d'amertume barre la bouche. Le rayon de soleil s'est reposé sur le mur, il ne vient plus sur le visage de Louise. Elle s'est avancée vers le lit.

- Au début, l'Ormée sera difficile. Je n'ai pas les capitaux de mes parents. Il va falloir payer les impôts, assurer les charges. L'année prochaine, avec seulement les fermages, je ne tiendrai pas.
- La terre est belle, tu pourras facilement la gager. André t'aidera. Un jour, l'Ormée

sera aux enfants.

- L'Ormée est à moi.

Dans la pièces, la chaleur est lourde. Louise somnole. Puis Josépha se met à parler. Louise est brutalement tirée de son demi-sommeil.

- C'est toi qui a dénoncé Darmeuil ?

Elle se tait face à Josépha qui sourit.

- On a cru d'abord que c'était ta mère.
- Laurent pensait comme toi ?
- Il te soupçonnait, sans plus. Il en voulait surtout à sa grand-mère. Mais quand on est comme elle, on ne tue pas la poule aux oeufs d'or. C'était donc toi ?
- Oui, c'est moi, dit Louise. Elle m'a dit : « L'argent d'André, on n'en veut plus». Elle s's'est moquée de moi. « Tu crois que, grâce à l'argent de ton mari, tu auras l'Ormée. Tu te trompes. La scierie rapporte. Darmeuil vend les planches à de bons clients, des clients sûrs». « Les Allemands ?», lui ai-je demandé. « Oui, les Allemands. Ils sont plus réguliers que les Français ». Elle avait tout largué, la morale, le patriotisme. Elle voulait m'avoir.
- Non, elle voulait garder l'Ormée.
- Odette nous a invités. A table, il y avait un homme, Robert Durand. J'ai su qu'il appartenait à la résistance. Une imprudence de Philippe ; il a dessiné avec un doigt sur la table une croix gammée. En bavardant avec Durand, je lui ai tout raconté, Darmeuil, la scierie, les ventes aux Allemands. Mais je n'ai pas nommé mes parents. Ma mère a du m'entendre. Sans doute a-t-elle deviné aussi que Durand était du maquis.
- Personne d'autre ne t'a écouté.
- Non. Sauf Biquet. Il avait cinq ans.

Louise s'est penchée. Cramponnée au drap, elle pèse de tout son poids.

- Elle ne m'aimait pas, rappelle-toi.

Dehors la fanfare éclate ; le concert commence. A travers les vitres, Louise jette un coup d'oeil sur la place. Elle ne perçoit pas le sifflement qui monte ; Josépha entre en agonie. Bras dessus, bras dessous, Marthe et Lucienne vont du trottoir de la quincaillerie jusqu'à celui de l'épicerie Roche.

- L'Ormée est vide. Ce soir, il faut que j'aille soigner les bêtes.

UN PETIT MONDE
DE L'APRES-GUERRE

Les personnages

Louise Gromier : fille des Garantier qui se sont exilés en Espagne. Gère l'Ormée. A perdu la scierie. qui appartenait à ses parents.
Roger Gordes : ancien jardinier des Garantier. Gère la scierie confisquée par L'Etat.
Lucienne Gordes : épouse de Roger Gordes. Mère d'Annette Gordes. Cuisinière à l'Ormée.
André Gromier : ancien résistant. Ingénieur à la SNCF. Epoux de Louise, née Garantier. Père de Laurent et de Germain
Marthe : domestique des Garantier
Mariette Gordes : veuve, mère de Roger Gordes.
Les paysans : La Rougerie, La Vivandière et les Chanteaux.

Sous le soleil de l'automne, le parc de l'Ormée prend une teinte indécise, entre le jaune et le pourpre. Les feuilles des arbres ne sont pas encore tombées et, le long des branches, elles commencent seulement à se dessécher. Le bassin élève haut son jet d'eau. La prairie est vide de vaches. Dans le bois traversé de rayons qui éclairent les troncs, une demi-obscurité couvre les allées. L'oratoire - celui de Désirée qui fut, un

temps bref autrefois, l'une des maîtresses de l'Ormée - est garni de fleurs. La statue de la Vierge, longtemps défraîchie, aujourd'hui repeinte, brille dans l'ombre.
La petite maison des Gordes, à l'abri de son bosquet, est, à cette heure, déserte. C'est l'après-midi et Lucienne, la cuisinière, est occupée au château avec Marthe ; Roger, son mari, est là-bas, au delà de Savoignes, à la scierie qu'il continue d'exploiter. Annette, leur fille est à l'école. Les portes de la maison sont ouvertes, pour laisser entrer l'air tiède. La journée est ensoleillée.
En sortant du bosquet où a été construite la maison de Roger et Lucienne Gordes, c'est le bâtiment central qui se présente à la vue avec son unique étage, sa grande baie vitrée sur le côté, son escalier extérieur sur l'autre versant. Refait à neuf, ses murs reflètent le soleil. Les toits d'ardoise reluisent sous le ciel bleu. Les fenêtres du rez-de-chaussée laissent apercevoir le petit et le grand salon. La salle à manger est à l'arrière du bâtiment et ses fenêtres donnent sur les communs.
Comme, depuis plusieurs mois, Roger, occupé à la scierie, ne peut assurer l'entretien du parc, c'est un jeune du pays qui, à temps perdu, racle les allées, enlève l'herbe et va l'ajouter au fumier des fermes. Marthe et Lucienne, l'une veillant au ménage et au bon ordre de la maison, l'autre à la cuisine, sont les servantes fidèles de l'Ormée. La nouvelle patronne, c'est Louise Gromier, fille des Garantier les propriétaires.
Le grand événement de l'année a été, en Août, le brusque départ des Garantier pour l'Espagne. Ils étaient accusés d'avoir dénoncés aux Allemands leurs deux journaliers Mastin et Tête de pipe. L'Ormée s'est ainsi retrouvée livrée à Louise qui en a pris la charge. Mais elle n'a pu avoir celle de la scierie, que ses parents avaient créée au début de la guerre à Savoignes et qui alimentait en argent l'Ormée. La scierie a été confisquée, dès Septembre, par l'Etat et les autorités judiciaires, au motif que ses profits, pendant la guerre, venaient entièrement de l'ennemi.
Privée des capitaux dont disposaient ses parents - capitaux qu'ils ont transférés en Espagne - et des rentrées venues de la scierie, Louise s'efforce, depuis deux mois, à l'aide de revenus de deux fermes, d'entretenir la maison. Elle y parvient tout juste et sait qu'elle ne peut compter sur son mari André ; ayant fait la résistance, il condamne l'attitude de ses beaux-parents et ne veut rien connaître de leurs affaires.
Les deux fils de Louise et André vont rejoindre leur père à Rasmes. Ils y entreront, l'un Germain au collège, l'autre Laurent au lycée. Ils sont heureux de quitter Brévigneux.
En ce jour de la fin de Septembre, un mois après la libération de la ville, dans le pays tout est calme. Le maire a été changé ; il était accusé de pétainisme. Le curé, l'abbé Meunier, lui aussi soupçonné d'admiration pour le Maréchal, a été mis à la retraite. Il continue d'habiter la ville. Malgré sa compromission avec l'occupant, la boulangère attend son mari qui va revenir bientôt de captivité. Les quelques femmes, dont la bouchère et la patronne de l'Hôtel des Voyageurs, qui, le jour de la Libération, avaient été tondues, ont quitté la région. La bouchère a emmené son mari, remplacé par un autre boucher. L'hôtelière était veuve ; elle est partie seule. Compromises, des fermières ont préféré soit rester, soit se séparer de leur mari et commencer une autre vie.

La cueillette des fruits s'est faite, comme chaque année, dans les fermes et dans le verger de l'Ormée. Les poires sont belles et plus encore les raisins. Les vendanges ont rassemblé, dans chaque ferme, les voisins et les amis.
Le soir sur l'Ormée n'en finit pas, en cette fin de Septembre, de s'acheminer vers la nuit. Les jours sont encore longs. On entend, dans les lointains, le meuglement des vaches, tandis que, plus proches, les poules caquètent dans le nouveau poulailler que Louise a fait installer par Roger derrière les communs. Roger dirige la scierie et touche son salaire qui lui est payé par l'Etat ; mais il accepte néanmoins de se charger de travaux urgents sur l'Ormée. Le rationnement n'ayant pas cessé, il devenait nécessaire de disposer de légumes et de volailles à défaut de viande de boeuf, de mouton, de vache ou de veau.
La silhouette de Marthe se profile derrière la maison. Elle va sans doute chercher des légumes aux communs, dans la réserve. Mais on ne voit ni Louise, ni ses enfants, ni Lucienne, la femme de Roger, qui s'affaire à la cuisine.
Avant le dîner, après la tombée de la nuit, Louise, Laurent et Germain se sont réunis dans le petit salon qui est dans l'aile droite de la maison. La baie vitrée donne sur le parc, mais, à cette heure, il est plongé dans l'obscurité. Les étoiles le surplombent sans l'éclairer. Louise a rassemblé ses enfants pour leur annoncer ses décisions. Laurent et Germain savent qu'ils vont aller à Rasmes, mais elle ne leur a pas dit quel jour. Ils sont dans l'attente, impatients de commencer, près de leur père, une nouvelle vie. Louise s'est assise dans un fauteuil, tandis que les garçons sont sur des chaises. Elle les regarde l'un après l'autre sans aménité.
- Vous partez demain soir. Vous faites, dès ce soir, vos bagages. Je les vérifierai pour voir si vous n'avez rien oublié.
Laurent sursaute.
- A mon âge, dit-il - il a dix-sept ans - , je suis capable de me souvenir de ce que j'ai à emporter.
- Je ne te demande pas ton avis, lui répond-elle.
Elle craint que je ne prenne des bibelots, pour les vendre, se dit-il. Elle a toujours cru que je la volais.
- Vous partirez par le train du soir. Roger vous conduira à la gare. Votre père est prévenu. Il sait que vous arrivez tard. Il y aura de quoi dîner.
- Bon, dit Germain. C'est toujours ça.
Il a toujours faim et eut préféré manger avant de partir.
- Votre père n'aura guère le temps de vous voir et de gérer la maison pendant la semaine. Il est débordé. Il a trouvé une femme de charge qui viendra tous les jours assurer le nettoyage et la nourriture, ainsi que le soin de vos vêtements. Je passerai à Rasmes une fois par mois. J'espère ne pas y trouver la pagaïe
- Comment on fera pour l'argent ?, dit Laurent.
- Vous vous débrouillez avec votre père. Il vous en donnera. Je viendrai vivre à Rasmes dès que la confiscation de la scierie aura été levée. Pour être au courant de ce qui se passe, je ne veux pas quitter l'Ormée.
- La confiscation de la scierie par les autorités judiciaires ne sera pas levée, dit Laurent. Le cas est trop grave. Les grand-parents seront jugés par contumace et condamnés.

- Mêle-toi de ce qui te regarde, lui lance Louise. J'ai demandé qu'on supprime cette confiscation qui est injuste. La scierie a aussi fourni du bois aux gens du pays.
- Surtout aux Allemands, dit Laurent.
- Ne sois pas insolent. Je ne serai certainement pas à Rasmes avant le printemps. D'ici là, je préfère ne pas entendre parler de vous.

Avant même le dîner, les garçons montent dans leur chambre, pour préparer leurs bagages. C'est la première fois de leur vie qu'ils ont à faire des valises. Lorsqu'au début de la guerre, ils ont quitté Bellance, ils étaient trop petits pour les faire eux-mêmes. Quand ils ont déménagé de Brévigneux à l'Ormée, juste au lendemain de la Libération, il y a un mois, il n'y eut pas à proprement parler de bagages, mais un entassement successif de vêtements, de meubles, d'ustensiles de cuisine dans la camionnette qui servait, à l'Ormée, au transport des objets lourds. La camionnette fit plusieurs voyages entre Brévigneux et l'Ormée. Aujourd'hui, Laurent et Germain vont assurer le rangement de leurs affaires dans deux valises chacun, qu'ils doivent aller chercher au grenier.

Ce n'est pas un endroit qu'ils fréquentent souvent. Lorsqu'ils y entrent, après avoir allumé les deux ampoules à vingt-cinq watts qui l'éclairent, ils se trouvent devant un amas de meubles vieux style que les Garantier ont relégué là, ne voulant pas les voir figurer dans les pièces. Si Laurent et Germain avaient connu les Landes, la maison où avait habité, enfant et jeune fille, leur grand-mère, ils reconnaîtraient les meubles qui, à l'époque l'entouraient, elle, son père et ses frères. Mobilier datant du Second Empire et que les garçons déclarent d'une grande laideur.

A force de fouiner, ils finissent par découvrir le coin aux valises. Celles-ci n'ont sans doute pas servi depuis des années. Partant en Espagne, les Garantier en ont emporté quelques-unes. Celles qui restent, solides, en beau cuir, avec des armatures de bois, vont permettre aux garçons de transporter leurs minimes possessions : des vêtements, des livres, quelques jeux de leur enfance auxquels ils tiennent.

Ils redescendent dans leur chambre respective, avec chacun leurs deux valises. Commence le tri de ce qu'ils prennent et de ce qu'ils laissent. Les vêtements devenus trop courts sont abandonnés. Le linge par trop usé - Louise est plus qu'économe - restera dans les placards ; ils demanderont à leur père de leur en acheter à Rasmes. Enfin les livres sont soigneusement sélectionnés : les livres d'enfant sont rejetés, tandis que les Jules Verne, Fenimore Cooper, et d'autres - Robinson Crusoë par exemple - sont choisis. Lorsque la cloche du dîner sonne, dans les deux chambres les valises sont déjà pleines et les placards presque vides. Les garçons gardent dans leur poche la photo, l'un d'Annette, l'autre de Paulette que leur mère ne doit pas voir.

Le lendemain matin, Germain et Laurent partent tôt à Brévigneux.

On est jeudi, jour de congé. L'école est commencée depuis quelques jours. Le projet des deux garçons est de rencontrer chacun leurs copains et copines. Laurent veut voir Philippe qui est encore là, Maurice le fils du maire, quelques autres, et surtout Paulette. Germain rencontrera Pascale, Sylvain, Georges et, le soir à l'Ormée, Annette.

Philippe a été, avec Laurent, le chef de la bande qui a aidé les résistants à s'emparer de Brévigneux. Laurent fit partie de ceux qui incendièrent un dépôt d'armes dans la ville. Maurice le fils du maire Baillette, par sa connaissance du terrain, fut, pour

Laurent et Philippe, un auxiliaire indispensable et évita bien des erreurs. Les autres sont les élèves les plus âgés de l'école, qui les suivent depuis deux ans.

Laurent veut dire au revoir à Paulette qu'il aime. C'est la fille des Guillaume, des fermiers d'un résistant Pierre Calendreau dont le père a été tué lors de la libération de Brévigneux. Laurent espère revenir souvent à Brévigneux, pour retrouver Paulette.

Germain veut rencontrer Pascale, Sylvain et Georges. Pascale est amoureuse de Sylvain. Elle l'a décidé péniblement - il est très timide - à pratiquer avec elle l'amour sans risque. Germain est ami avec les deux. Sylvain est le fils des quincaillers de Brévigneux plus ou moins compromis avec l'occupant. Pascale a su peu à peu le séduire. Il a besoin d'elle, de son amour qu'elle ne lui ménage pas. Elle sait le consoler au moment où il déprime - à cause de ses parents -, l'apaiser. Elle s'occupe de lui. Elle est heureuse.

Monique est la soeur de Sylvain. Elle flirte avec Pierre Calendreau. Elle espère l'épouser.

Georges est le fils de madame de la Motte. Elle était la maîtresse de Kranz, le général allemand qui commandait la place de Bellance. Elle s'est suicidée le jour de la Libération, en apprenant la mort de Kranz tué en Normandie. Georges a été recueilli par le curé, l'abbé Meunier, il est son tuteur et gère la petite fortune qu'il a héritée de sa mère.

Le soir, Germain reverra Annette à l'Ormée. Ses parents l'ont envoyée en courses dans un village des environs. Germain l'attendra ; elle rentrera tôt, le sachant sur le départ. Ils pourront se voir avant de se quitter, mais lui aussi espère revenir souvent à l'Ormée et la retrouver.

Chacun rencontre ses amis aux endroits habituels : sur la place, ou derrière l'église, ou, pour Sylvain et Pascale, au premier étage de la quincaillerie. Avec Philippe, Laurent discute politique.

- Tout va changer, dit Laurent. On commence une nouvelle époque.

- Elle ne sera peut-être pas aussi belle que tu le crois, répond Philippe. Pour le moment, la guerre n'est pas finie.

- Les Allemands sont battus. Nous avons gagné.

Paulette marche près de Laurent. Elle va lui dire que leurs amours sont achevés. Elle veut qu'il soit libre et elle aussi. Il va supplier, mais elle tiendra bon. Elle ne fera pas sa vie avec lui, mais, sans doute, avec un gars du pays. Elle préfère ne pas se faire d'illusion. A moins qu'elle ne vive avec Annette.

Au crépuscule, Germain revient à l'Ormée. Il a revu ses copains, Sylvain et Georges, sa copine Pascale. Il a été dire au revoir au curé. Il ne reverra Brévigneux que pendant quelques minutes, en traversant la ville en voiture, le lendemain. Sitôt à l'Ormée, il se précipite chez les Gordes dans la maison du bosquet. Annette est rentrée et l'attend. Viens dans ma chambre, lui dit-elle. J'ai à te parler. Il monte avec elle. Avant même de dire un mot, Annette et lui se déshabillent et font tranquillement l'amour sans risque. Ils prennent leur temps, Puis, une fois rhabillée, Annette déclare :

- Nos amours sont finis. La guerre aussi. On ne peut pas continuer à être enfants.

- Ah bon, dit Germain visiblement déçu. Moi qui comptais revenir pour te voir.

- Tu peux revenir, mais pas pour la bagatelle. De toute façon, j'irai un jour vivre à Rasmes pour mes études. Je ne sais pas quand. Je veux être libre et que tu le sois aussi.
- Bon, dit Germain. Moi je pensais qu'on pourrait continuer.
- Ecoute, Germain, ne sois pas ridicule. On a fat ça pour notre plaisir. Mais je ne suis pas amoureuse de toi, ni toi de moi. A quoi ça rime?
- A avoir du plaisir, dit Germain.
- Ce n'est pas suffisant, déclare Annette. Il faut se ménager pour l'avenir.
- Je regretterai, dit Germain. C'était si bon.
- Ben oui.
-A Rasmes, je ne sais pas trop qui je rencontrerai. J'aurai des copains, c'est sûr, mais des copines...comme toi ?
- Mais si, tu en auras. Tu n'embêtes pas les filles. Elles te rechercheront. Ce sera à toi de faire attention, comme avec moi.
- L'amour sans risque, dit Germain c'est une belle invention.
- Ici on apprend tous et toutes comme ça. On évite les drames.
- On pourrait se marier, un jour, dit Germain.
- Tu rêves...Tu imagines la tête de ta mère, et même celle de ton père. Non, c'est impossible.
- On verra, dit Germain. On a le temps d'y penser.
Laurent a passé le début de l'après-midi avec Philippe, puis il est resté jusqu'au soir avec Paulette. Les discussions avec Philippe ont continué.
- Que comptes-tu faire ?, lui a demandé Philippe.
- D'abord passer mon bac. Puis je m'inscrirai sans doute en droit.
- Tu veux devenir juriste ?
- Oui. Ca te choque ?
- Non. Tout dépend comment tu envisages tes études et ton futur métier.
- Je n'ai pas fait de la résistance pour rien. Je veux un peu plus de justice. Le droit est un bon chemin pour y arriver.
- Oui, dit Philippe. On se retrouvera à Rasmes. Mes parents y enseignent. Moi, après le bac que je dois aussi passer cette année, je compte faire de la philo.
- Un autre chemin, dit Laurent, mais le but est le même.
- Pas tout à fait, dit Philippe. Certes, comme toi, je cherche et je veux la justice. Mais plus encore je veux savoir ce qu'il y a derrière la justice.
- C'est compliqué, ton truc.
- Je te dis ça, mais, pour le moment, je ne sais pas moi-même ce que je cherche.
Ils sont entourés brusquement, sur la place où ils se sont assis sur un banc, par une bande de jeunes avec qui ils ont été liés ces dernières années dans la lutte contre l'occupant.
- Alors, tu t'en vas ?, demande-t-on à Laurent.
- Je retourne chez mon père à Rasmes, Germain aussi. Ma mère nous rejoindra.
- On ne t'aura plus ici, c'est triste, dit l'un d'eux.
- Je reviendrai vous voir. Ma mère s'occupe maintenant de l'Ormée.
Les jeunes se sont éclipsés. La discussion reprend.
- Quel métier feras-tu ?, demande Laurent à Philippe.

- Je n'en sais rien. Peut-être j'enseignerai, comme mon père et ma mère.
- Moi, je ne veux pas enseigner, dit Laurent. Je veux un métier actif qui m'engage, où je puisse aider des gens.
- Bel altruisme, dit Philippe.
- Ne te moque pas de moi, répond Laurent. J'en ai trop vu, pour ne pas espérer changer quelque chose. Mais je ne sais pas quoi.
C'est en se promenant que Paulette et Laurent en viennent lentement à envisager leur séparation. Laurent est amoureux d'elle, mais, tout comme Annette avec Germain, Paulette ne croit pas à une union de longue durée avec lui. Cela lui parait impossible. Ils ont fait l'amour sans risque par plaisir ; ils ne peuvent le prolonger, maintenant que Laurent s'éloigne, abandonne l'enfance et entre dans la vie. C'est elle qui prend l'offensive. Ils marchent sur un sentier qu'ils connaissent, près du village de Savoignes. Il fait beau et la campagne brille sous le soleil.
- Je ne pourrai pas oublier tout ça, dit Laurent, en faisant un geste large. Et toi, comment t'oublierai-je ?
- Je ne te demande pas de m'oublier, répond doucement Paulette. Seulement de ne plus avoir avec moi que des rapports d'amitié.
- Mais je t'aime.
- Moi aussi, dit Paulette. Mais notre grand amour est sans avenir, ajoute-t-elle en souriant.
- Tu considères que c'est un truc de gosses ?
- Un peu, dit Paulette. Après tout, on n'a que dix-sept ans. c'est pas beaucoup.
- Je ne me vois pas vivant toute l'année sans toi, te remplaçant facilement par une copine de lycée. Je ne te vois pas avec un autre type.
- Peut-être pas, dit Paulette. Mais j'ai une amitié. Avec Annette.
- Ce n'est pas la même chose, dit Laurent.
Paulette n'insiste pas. Elle change de conversation.
- Tu vas passer ton bac et faire du droit, poursuit-elle.
- Oui, c'est mon intention, si ça marche.
- Moi c'est pareil. Je vais sans doute quitter Brévigneux pour Bellance, y finir mon secondaire et faire du droit.
- Curieux qu'on ait les mêmes goûts, dit Laurent en riant.
- On s'est battu ensemble côte à côte contre l'injustice de la guerre, dit Paulette.
- Oui, c'est ça. Je le disais à Philippe. Lui, il veut faire plus tard de la philosophie.
- Pas bête, on se rejoindra, dit Paulette.
Le chemin aboutit au village de Savoignes qu'ils traversent. Mariette Gordes - la mère de Roger, la grand-mère d'Annette - est sur le pas de sa porte. Ils lui font un grand salut.
- Où allez-vous ?, leur crie-t-elle.
- On ne sait pas. On se promène.
- Il n'y a plus de risque, se murmure-t-elle
Le jour suivant, Germain et Laurent disent au revoir à l'Ormée. Ils aiment l'un et l'autre la propriété de leurs grand-parents. Petits, ils y sont venus en vacances. Depuis la guerre, ils y passaient, non pour voir le grand-père et la grand-mère - trop oc-

cupés -, mais pour aller chez les fermiers. Et c'est dans le parc qu'ils ont joué souvent avec Annette.
Laurent est réveillé le premier. Il s'en va au hasard dans les allées, voit au passage l'oratoire - dont il se souvient vaguement qu'il était celui de l'arrière grand-mère Désirée -, traverse les prés. Puis il part dans les fermes. Il est accueilli par les vieux fermiers de la Rougerie. Je m'en vais, leur dit-il, je viens vous saluer. Ils l'embrassent avec affection. J'espère qu'on va aussi voir ton frère, lui dit la fermière.
- Ta mère part avec vous ? , demande malicieusement le fermier - il sait que Louise ne veut pas partir -.
- Mais non, répond Laurent. Elle attend le procès. Les grand-parents seront certainement condamnés. Et la scierie vendue à l'encan.
- C'est probable, dit le fermier. Tes grand-parents étaient trop compromis.
- D'après un avocat que connaît notre amie Françoise Pons, s'ils reviennent ils risquent la réclusion à perpétuité et la confiscation de tous leurs biens.
- Sans doute ta mère sauvera-t-elle l'Ormée.
- J'espère pour elle. Elle ne vit que pour ça.
- Et ton père ?
- Il s'en fout. On va vivre avec lui à Rasmes, Germain et moi.
Laurent s'en va. Vers onze heures, Germain se présente chez l'autre fermier, un bourru qui n'aimait guère les Garantier.
- Te voilà, toi, lui dit-il. Tu n'es pas à l'école.
- Je rentre au collège à Rasmes en Octobre.
- Bravo. Et après, que penses-tu faire ?
- De la philosophie.
- Ben dis-donc, murmure la fermière. Ca va être dur.
- Eh oui, dit Germain. Mais c'est ce qui m'attire.
Après le déjeuner, Louise renouvelle ses recommandations. Elle y ajoute des conseils spéciaux en ce qui concerne les grand-parents.
- Ce n'est pas la peine de dire du mal de votre grand-père et de votre grand-mère à votre père. Déjà il refuse de m'aider pour l'Ormée, alors que ses beaux-parents ne lui ont rien fait.
- Ils ont fait à d'autres, dit Laurent.
- Quoi ?, dit Louise qui veut savoir ce qu'il sait.
- Ils ont dénoncé leurs deux journaliers.
Il a su par Joséphа - la vieille domestique morte fin Août - que c'était Louise qui avait dénoncé Darmeuil - le gérant de la scierie - aux résistants. Il n'y fait pas allusion.
- Il ne sait rien, se dit Louise.
A six heures du soir, la voiture conduite par Roger est devant le perron de l'Ormée. Germain et Laurent ont descendu leurs bagages. Ils les entassent dans le coffre. Roger est un bel homme d'environ quarante ans, au cheveu brun, à la musculature puissante. Il a connu enfants les deux garçons et les traite avec bonhomie.
- Alors, c'est le grand départ ? Vous avez dit au revoir à Lucienne ?
- Ben oui, dit Germain, et à Marthe. Mais on les reverra.

Louise s'avance sur le perron. Elle regarde ses fils d'un oeil un peu fixe. Ils viennent vers elle pour l'embrasser. Elle dépose sur chaque front un baiser sec.
- Essayez de vous tenir. Je vous le répète, je ne veux pas entendre parler de vous. J'ai trop à faire.
- Le train est à 18h 46, dit Roger. Il faut y aller.
- Salut, dit Germain en se tournant vers sa mère.
- On ne dit pas salut, mais au revoir.
La voiture démarre, s'engage dans la grande allée qui mène vers le portail Ouest. Germain et Laurent se retournent pour voir une dernière fois la maison. Elle est auréolée par le soleil déclinant qui colore les feuilles déjà fanées de la glycine. Franchi le portail, la voiture suit la petite route qui conduit vers la grand-route de Brévigneux. Sur la gauche, les garçons aperçoivent les ruines du château que Edgard - l' oncle sculpteur - avait voulu se construire.
- Pauvre oncle Edgard, dit Laurent.
- Eh oui, il était bien gentil votre oncle, dit Roger. Mais pas trop soigneux de son bien. Il a tout perdu.
- Sauf ses statues, dit Laurent.
- Où sont-elles ?
- Dans les musées. Il les donnait à droite et à gauche.
- Il aurait pu les vendre.
- Il ne voulait pas, dit Laurent.
Roger roule à petite vitesse, rejoint la grand-route, fait les derniers kilomètres jusqu'à Brévigneux. Il traverse la ville que la nuit commence à obscurcir. La petite gare est au bout d'une rue qui prend sur la place. Germain et Laurent voient la maison qu'ils ont habitée pendant la guerre, l'épicerie Roche où Louise faisait les courses, la boucherie, la rue par où ils allaient à l'école. Le passé s'en va derrière eux. A la gare, ils sortent leurs valises du coffre et, aidés de Roger, les portent sur le quai. Le train ne tarde guère à arriver, ils y montent et il les emporte vers leur nouvel avenir.

Louise est assise dans le salon de l'Ormée. Elle a pris son petit déjeuner à la cuisine. Puis elle a décidé qu'elle se réfugierait là, dans ce coin où elle sera tranquille, pendant que Marthe et Lucienne feront le ménage dans le grand salon et dans les chambres. Elle se réjouit d'abord de l'absence de ses deux fils, partis depuis quinze jours à Rasmes. Ils font, comme prévu, au lycée et au collège, leurs études secondaires. Dans ses lettres, André ne se plaint pas d'eux ; au contraire, il est heureux de leur présence. Tant mieux. Elle préfère qu'ils soient loin de l'Ormée. A la fin, elle se sentait surveillée, mal à l'aise lorsqu'elle les rencontrait. Il y a trop de cadavres entre elle et eux. Louise est lucide. Sa situation n'est pas facile. La guerre a tout compliquée. C'est la complicité entre ses parents, Suzanne de la Motte et le général Kranz qui a enclenché le pire. Cette complicité, ses parents l'ont voulu pour s'enrichir. Surtout sa mère. Mais son père suivait. Il a toujours suivi, sans rien dire. A partir de fin 41, après que l'ennemi ait quitté l'Ormée qu'il avait réquisitionné en 40, les revenus de la scierie ont augmenté dans des proportions fabuleuses. Un déluge d'argent. D'où venait-il ? Tout simplement - elle le sut très vite par Marthe - de la vente du bois aux Allemands, à des prix beaucoup plus élevés que ceux pratiqués sur le marché. Des

noms de grossistes français - qui touchaient une ristourne - servaient de paravents. Oui, elle a dénoncé ce trafic à un résistant, Robert Durand - fusillé depuis - et la résistance a été prévenue. Mais Louise ne prévoyait pas que les résistants s'en prendraient à Darmeuil, le gérant de la scierie. Pourquoi lui, puisque seuls ses parents étaient responsables ? Il n'était même pas au courant de l'affaire et se contentait de toucher un confortable salaire plus une petite somme sur chaque planche vendue. Il n'était pas méfiant et ne se doutait pas que l'argent venait de l'ennemi. La résistance l'abattit un peu par hasard, parce qu'il s'était risqué à la défier. Quant au reste, c'est-à-dire la mort de deux journaliers Mastin et Tête de pipe fusillés dans la cour de la prison de Bellance, Louise se dit qu'elle n'y peut rien. Bien sûr, si elle n'avait pas dénoncé ses parents, Darmeuil ne serait pas mort et ceux-ci n'auraient pas dénoncé aux Allemands les deux journaliers. Mais ce sont eux, les parents, qui ont tout manigancé. Normalement, ils en paient le prix. Hélas, elle aussi. Mais elle paie le prix en argent, alors qu'eux se retrouvent en Espagne avec les capitaux qu'ils y ont emportés. Pour elle, la situation est devenue difficile, dès le lendemain de la Libération,, lorsque les autorités judiciaires de Bellance, prévenues - par qui ? Dieu seul le sait - ont pris des mesures préventives et provisoires pour la scierie. Un juge d'instruction avait été désigné qui estima les présomptions pesant sur ses parents suffisamment lourdes pour leur retirer la scierie. Roger Gordes a été nommé gérant, il est payé par l'Etat, mais les profits vont, pour le moment, au Trésor public. Roger n'est pas compromis. Auparavant comme aujourd'hui, il touche, à la scierie, un salaire élevé et bénéficie, comme Darmeuil, d'un pourcentage sur les planches vendues, mais. les clients sont réellement français. L'instruction se poursuit à Bellance. Elle statuera d'abord sur les biens, puis sur les peines qu'encourent ses parents. Louise espère qu'en ce qui concerne les biens, la scierie lui sera rendue. Les profits venaient en grande partie des Allemands, mais aussi de gens du pays qui y achetaient du bois. L'Ormée n'est pas menacée, malgré l'argent que ses parents y ont investi. C'est le crime, la dénonciation qui ne peut demeurer impuni ; mais il est peu probable que la justice dépouille de leurs biens futurs une femme et des enfants. La mesure prise pour la scierie est provisoire et ne sera sans doute pas prolongée. Elle a repris courage.

Elle monte dans les étages, aide Marthe et Lucienne pour le ménage. Certains meubles sont pesants, il est difficile de les déplacer, il faut s'y mettre à plusieurs.

- Marthe, dit-elle, est-ce que tu crois qu'on gardera la scierie ?
- Je ne sais pas, madame.
- Er toi, Lucienne, qu'en penses-tu ?
- Rien, madame. J'espère seulement qu'ils garderont Roger.
- Tu ne penses qu'à toi, répond brusquement Louise. C'est l'Ormée qu'il faut sauver.

Elle continue son travail, tandis que Lucienne retourne à la cuisine pour préparer le repas de midi.

- Elle m'énerve, Lucienne, dit Louise à Marthe. Elle se fout pas mal de l'Ormée. Elle ne pense qu'à elle et à sa famille.
- C'est normal, madame. Elle ne veut pas payer les conséquences des bêtises de vos parents.

Depuis la guerre, Marthe a renoncé à tutoyer Louise, comme elle le faisait auparavant. Elle a imité en cela Joséphа - la vieille bonne des Gromier morte il y a peu -,

mais sans avoir rien à reprocher à Louise, alors que Joséphа lui en voulait de ses méchancetés à son égard. Par solidarité avec Joséphа, Marthe a cessé toute familiarité avec elle..
Lorsque Louise descend des étages, elle se trouve, dans l'entrée, face à face avec Roger. Il arrive de la scierie et vient voir Lucienne, sa femme, pour un problème de vêtement ; il a déchiré sa veste et en veut une autre.
- Bonjour, madame Louise, dit-il aussitôt en voyant Louise.
- Bonjour, Roger, répond Louise en lui souriant.
Il travaille depuis quinze ans pour la famille : Garantier, puis, maintenant, Gromier. C'est à l'Ormée qu'il a rencontré Lucienne, dans les années trente : elle avait dix-sept ans, elle est devenue sa femme. Leur fille Annette est l'amie de Germain.
- Rien de neuf à la scierie ?, dit Louise.
- Non, tout va bien, répond Roger. Le bois se vend, beaucoup de gens de Bellance en achètent, pour refaire les charpentes des maisons qui ont été bombardées.
- On n'a plus les bénéfices, dit tristement Louise.
- Oh, ça reviendra, répond Roger. Les juges ne sont pas des brutes.
- Espérons-le, murmure Louise.
- Où est Lucienne ?, demande Roger.
- Ben, à la cuisine, répond Louise. Où veux-tu qu'elle soit ? Elle prépare le repas de midi.
- C'est que je vais avoir besoin d'elle.
Ìl écarte son manteau, montre sa veste déchirée.
- Qu'est-ce qui s'est passé ?, dit Louise.
- Je me suis accroché dans l'engrenage de la scieuse, j'ai eu de la chance, l'étoffe a aussitôt cédé.
- Viens, dit Louise. On va voir Lucienne.
Ils prennent l'escalier qui mène à la cuisine en contrebas. Lucienne s'active autour de ses fourneaux. Elle a fait un boeuf carottes qui mijote sur l'un des "ronds". Elle le surveille, tout en épluchant une salade. Quand elle voit Roger, elle pousse un cri. A travers le manteau, un lambeau de la veste pend.
- Mais qu'est-ce que t'as fait ? Cette veste, elle est presque neuve.
- J'y peux rien. Elle s'est prise dans les dents de la scieuse. J'aurais pu être blessé.
Louise s'interpose.
-Va lui chercher une autre veste. Pendant ce temps, je finis la salade et je surveille le ragoût.
Lucienne va chercher la veste. Roger s'est assis.
- Bois donc un coup, lui dit Louise. Ca te remettra.
Lucienne revenue, Roger est reparti avec sa nouvelle veste. Louise est remontée dans les étages. Un grincement de pneu sur les cailloux de l'allée annonce une arrivée. Le bruit n'est guère insistant. Ce ne peut être que celui d'un vélo.
- Voilà le facteur, se dit Lucienne.
Il est bientôt midi. C'est en général l'heure à laquelle il passe. Avant de venir à l'Ormée, il a fait toutes les fermes depuis Brévigneux. Et il continuera dans l'après-midi vers Savoignes et Puisans. Le vélo s'est arrêté. Lucienne entend un bruit de métal,

sans doute le facteur l'appuie-t-il contre le mur. L'homme apparaît avec sa caisse en travers de la poitrine.
- Salut, crie-t-il.
- Te voilà, dit Lucienne qui le connaît depuis l'enfance.
C'est un vieil homme proche de la retraite. Il fait néanmoins chaque jour ses trente kilomètres.
- Y'a du courrier ?, demande Lucienne
- Ben oui.
- Pour qui ?
- Ben pour madame Louise.
- Ah bon, fait Lucienne peu intéressée.
Elle espérait une lettre de sa cousine qui vit à Bellance. Avec des nouvelles de la ville.
- Faut que madame Louise vienne. Y'a une signature, dit le facteur.
- Je vais la chercher. Assied-toi et bois un coup.
Elle lui apporte un verre et la bouteille de vin rouge. Puis elle monte au rez-de-chaussée. Louise n'y est pas. Elle la cherche dans les salons, puis grimpe à l'étage. Elle y rencontre Marthe qui achève le ménage.
- T'as pas vu madame Louise ?
- Non, dit Marthe. Elle n'est pas dans la maison ?
- Je l'ai pas vue, dit Lucienne. Le facteur l'attend pour une signature.
- Elle est peut-être au potager. Elle y va parfois à cette heure.
Dans la cuisine le facteur attend en maugréant.
- Je perds mon temps, moi. J'ai autre chose à faire.
Il a bu un verre, s'en sert un second.
- Faut que je passe à la maison pour manger. Ce bon vin, ça va me mettre en appétit.
Lucienne découvre Louise au potager, en train de désherber.
- Madame, madame, venez, y'a une signature pour le facteur.
Louise se hâte vers la cuisine.Le facteur lui tend un papier qu'elle signe, puis une lettre à l'en-tête du Ministère de la Justice et deux autres lettres sans en-tête. Louise quitte aussitôt la cuisine, va dans sa chambre. Elle aime être seule et tranquille pour dépouiller son courrier. Assise à son bureau, elle a pris un coupe-papier et ouvre d'abord les deux lettres sans en-tête. La première est d'André et lui donne de bonnes nouvelles de ses fils : ils ont eu l'un et l'autre d'excellentes notes, tout particulièrement en littérature.. André les a félicités, a offert à Germain une montre et à Laurent un réveil. C'est ce qu'ils avaient demandé.
- Il les gâte trop, murmure Louise. Il faut les tenir. C'est normal qu'ils travaillent bien.
Elle ouvre la seconde lettre. C'est une annonce de mariage de la fille d'une de ses amies d'enfance, Aliette de Tournus. Elle épouse quelqu'un de son bord, travaillant dans l'industrie.
- Je n'irai certainement pas à ce mariage, se dit Louise. Je n'ai pas le temps. J'enverrai un petit cadeau.
Ses revenus diminués ne lui permettent pas les largesses. Mais, tout comme sa mère, elle a tendance à une certaine pingrerie. Elle regarde la lettre à en-tête, la soupèse, la

retourne. Cette lettre doit lui annoncer que les mesures préventives et conservatoires prises par les autorités judiciaires à propos de la scierie ont été abrogées. Louise a fait agir un avocat réputé de Bellance et elle a mis en branle toutes ses connaissances dans la ville : député, sénateur, maire, etc. Elle est persuadée que leur insistance, voire leurs protestations ont produit de bons résultats. Enfin, elle va pouvoir profiter des revenus de la scierie et assurer au mieux l'entretien de l'Ormée, payer sans problème les impôts et les taxes. Depuis Septembre, elle parvient à s'en tirer de justesse. On est maintenant en Novembre. Les fermages sont rentrés. Germain et Laurent sont pris en charge par leur père. Mais il faut payer Lucienne et Marthe - pas très cher - et faire quelques travaux sur les toits : des ardoises déplacées. Elle est tout à son rêve. Elle sait ce qu'elle fera de l'argent de la scierie, dès qu'elle l'aura récupérée. Roger lui a dit que les sommes étaient importantes, presqu'autant que pendant la guerre. Comme le banquier de Bellance, celui du Crédit central, l'avait prédit en 40 à sa mère, le bois se vend bien. Il en faut non seulement pour le commencement de la reconstruction des villes, mais aussi pour les meubles nouveaux qui attirent le chaland. Louise se réjouit d'avance des crédits dont elle disposera. Elle pourra mieux organiser la gestion de l'Ormée, continuer à acheter des terres comme l'avaient entrepris ses parents, améliorer le confort de la maison, faire des travaux dans les deux fermes. Certes, elle ne récupérera pas le patrimoine perdu lors de la longue maladie de son arrière grand-mère Désirée, la trop fameuse maîtresse d'Octave - père de son propre père Félix Garantier -. Le pauvre Stéphane Garantier, son arrière grand-père, fut trompé la première année de ses noces. La belle Désirée ne se consola pas de sa faute. Mais elle mit longtemps à mourir et coûta cher en soins et en médecins à la famille. Louise souhaite que l'Ormée vive. Désormais ses parents sont pour un temps hors jeu. Quand reviendront-ils d'Espagne ? La justice les laissera-t-elle revenir ? Elle voudrait que son père revienne, mais pas sa mère. Quitte à aller la voir de temps en temps à Madrid. Mais elle lui en veut de l'avoir mise à l'écart, d'avoir considéré l'Ormée comme sa seule propriété et non comme celle aussi de sa fille. Si elle revient, elle sera de toute façon trop âgée et suffisamment discréditée pour que lui soit laissée la gestion du domaine. Son père continuera à aider les fermiers qui se plaignent l'un et l'autre de son absence. La lettre est là. Les mauvais jours s'achèvent. Elle va l'ouvrir et avoir enfin la confirmation qu'elle est en possession totale de ses biens - même si ses parents en demeurent les légitimes propriétaires -. Elle s'apprête, avec le coupe-papier, à découper l'enveloppe, pour connaître à coup sûr son avenir. Le papier craque, l'enveloppe s'ouvre et elle en tire deux feuilles : l'une est une lettre de son avocat dont elle lit la signature, l'autre un texte relativement court du greffe des Assises de Bellance (avec un en-tête du Palais de Justice). Elle lit d'abord le texte venant du greffe. Au fur et à mesure que se poursuit sa lecture, son visage pâlit, ses mains se mettent à trembler. Elle parvient à peine à tenir la lettre. Ses yeux se remplissent de larmes qui coulent lentement sur son visage. Elle lit et relit chaque ligne, il y a un recto-verso, comme si elle déchiffrait mot à mot son destin. Elle pose la lettre, réfléchit ou croit réfléchir, puis reprend la lecture, s'épuisant à comprendre la signification de ce qu'elle apprend, l'horreur de l'événement que rien, selon elle, malgré les avertissements de Marthe, ne lui laissait prévoir. Elle se trouve non seulement devant l'effondrement de ses espoirs, mais devant le déshonneur absolu, la honte, le

carnage de sa propre vie et de celle de sa famille. La lettre de l'avocat ne fait que confirmer la première et Louise est reprise de tremblements et de crises de larmes. Elle a envie de hurler. L'avocat n'est rien moins que donneur d'espoir. Il enfonce au plus profond la pointe en plein coeur, ne cache pas l'avenir, sombre, sans issue. Que faire ?, se dit-elle. Que vais-je devenir si je perds l'Ormée ? Je ne vis que pour cette maison. C'est là seulement que je me sens heureuse. Et puis qui oubliera la boue dont nous sommes désormais recouverts ? Brutalement, elle souhaite la mort de ses parents, leur disparition, pour qu'une autre vie pour elle puisse commencer. Elle a posé les deux lettres sur ses genoux. Elle demeure là, immobile, accablée, ne sachant à qui s'adresser pour se consoler de son malheur. Le Dieu de son enfance lui paraît une farce. Comment croire qu'il puisse l'aider? Elle est seule. La feuille venant du greffe de la Cour d'Assises confirme aux Garantier à qui elle est adressée que la scierie est confisquée par l'Etat, mais cette fois définitivement - il ne s'agit plus de mesures provisoires, préventives et conservatoires -. Les revenus continueront à être versés au Trésorier-Payeur Général du département. Roger demeure le gérant, salarié provisoirement par l'Etat. C'est cette nouvelle qui l'épouvante d'abord. Sans la scierie, elle ne pourra garder longtemps l'Ormée. Les revenus des fermes sont insuffisants pour l'entretenir. Les travaux d'entretien et d'amélioration ne pourront être faits. La confiscation définitive de la scierie est une catastrophe dont l'Ormée risque de ne pas se relever. Il faudra vendre, alors que, depuis la mort de Désirée en 1912, les Garantier se sont acharnés à la conserver. Mais les temps ont changé. Les terres rapportent moins. La vie est plus chère. Comment tenir ? Par des emprunts? Mais comment les rembourser ? La feuille du greffe tue les espoirs de Louise. Plus grave encore est la lettre de l'avocat. Il lui annonce qu'une instruction est ouverte contre ses parents. Sa mère est inculpée d'assassinat et son père de complicité d'assassinat. En effet, la dénonciation par Alice Garantier de Mastin et de Tête de pipe ses journaliers, fusillés l'un et l'autre à Bellance par les Allemands, est considérée comme crime. Supposé au courant, Félix n'a rien fait pour s'y opposer et est donc accusé de complicité dans ce crime. L'instruction risque d'être longue ; mais les Garantier seront un jour jugés par contumace. Leur âge leur évitera la peine de mort, mais sans doute pas la prison à perpétuité. L'avocat écrit qu'il fera tous ses efforts pour disculper Félix de l'accusation qui pèse sur lui. Il ne semble pas qu'il y ait de preuves avérées qu'il ait été averti de ce que tramait et a exécuté Alice. Mais, pour cette dernière, il semble qu'il y ait plusieurs témoignages, notamment celui d'une personne décédée - madame de la Motte qui s'est suicidée à la Libération -. Témoignage transmis par l'ancienne patronne de l'Hôtel des Voyageurs madame Briquet. Le scandale à prévoir lors du jugement, surtout à Bellance où les Garantier étaient honorablement connus, éclaboussera leur fille et ses enfants. L'accablement de Louise se transforme en colère. Elle quitte sa chambre, descend les escaliers en courant, entre en trombe dans la cuisine. Marthe la regarde affolée, tandis que Lucienne s'éclipse dans l'arrière-cuisine.

- Des ordures, voilà ce que c'est, dit Louise en posant les lettres sur la table.

Marthe s'approche, se penche vers les papiers.

- Tu peux lire, dit Louise. Tu verras jusqu'où peut aller l'ignominie de ces gens-là.

Marthe parcourt le texte venu du greffe. Elle finit par comprendre, malgré le style alambiqué, que la scierie est définitivement confisquée.

- Une triste histoire, murmure-t-elle.
- Comme tu dis, répond Louise. L'Ormée sera vendue. Tout est perdu.
- Ca reste à voir, dit Marthe. Pour le moment, on confisque seulement la scierie.
- On me laisse sans ressources.
- Pas complètement, dit Marthe. Vous avez les fermages.
- Des nèfles, dit Louise. Ca ne suffit pas à entretenir la propriété.
- Vous hypothéquerez.
- Pendant combien de temps ?
- Les hypothèques, ça peut durer un certain temps. Madame Alice en avait fait une, dans les années trente.
- Lis l'autre lettre. Elle est atroce.

Marthe lit la lettre de l'avocat.

- Je vous l'avais dit, madame Louise, dit-elle en reposant la lettre sur la table. C'était trop grave, ce qu'ils avaient fait.
- Mais mon père n'a rien fait du tout, dit Louise. Et, pour ma mère, quelles preuves ont-ils qu'elle a dénoncé ?
- Le témoignage de madame de la Motte, dit Marthe. Ca va peser lourd.
- Celle-là..., dit Louise avec mépris.
- Elle était l'amie de votre mère, dit Marthe.
- Pas la mienne en tout cas. Elle tournait autour d'André.
- Penser-vous...Ils se connaissaient depuis longtemps. André était ami avec monsieur de la Motte.
- Que faire ? Mais que faire ?, dit Louise en mettant la tête dans ses mains.
- D'abord vous calmer, madame. Er puis on verra.
- C'est tout vu. Lucienne, crie-t-elle, téléphone à ton mari. Je veux le voir.

Lucienne monte à l'étage, décroche le combiné qui est posé contre le mur dans l'entrée. Passant par la poste de Brévigneux, elle finit par obtenir son mari à Savoignes.

- C'est toi, hurle-t-elle dans l'écouteur. Faut que ru viennes. Madame t'attend.
- Mais je suis en plein travail. Et ici on n'a pas mangé.
- Tant pis. Tu mangeras un morceau à la maison. Viens. Dépêche-toi. Elle est comme folle.

Roger est venu en vélo. Il a mis vingt minutes par la route. Louise est resté assise dans la cuisine, silencieuse, pendant que les deux femmes préparaient la table.

- Je mangerai avec vous, dit-elle. Je ne veux pas être seule.

Roger entre. Quand elle le voit, Louise se précipite vers lui, tend les deux papiers. Il les lit posément, il a du mal, comme Marthe, à comprendre le style du greffier.

- Bon, dit-il, c'était à prévoir.

A part lui, il pense : Nous, on n'est pas menacés. Je reste gérant et bien payé.

- Mais non, dit Louise. J'avais tout fait pour qu'il en soit autrement. On est en pleine injustice.
- D'abord, dit Roger, on ne sait pas exactement ce qu'a fait madame Garantier. Cela, le tribunal le dira plus tard. C'est ce qu'écrit l'avocat. Vous avez perdu la scierie. Les charges contre vos parents doivent être lourdes, mais c'est surtout la vente du bois aux Allemands qui, pour l'instant, pèse le plus.

- Qu'est-ce que je dois faire ?, dit Louise.
- Rien. Attendre. On va voir ce qui sera décidé pour la scierie. L'Etat ne va pas la garder éternellement. Vous déciderez à ce moment là, selon l'occasion.
- Je n'aurai rien à choisir, puisque je n'ai plus rien.
- Vous avez l'Ormée, madame, et ce n'est pas rien. Une belle propriété et en bon état.
- Les fermages ne suffiront pas pour l'entretenir.
- Ils vont augmenter, avec la vie qui augmente. Et puis vous trouverez bien un moyen de garder l'Ormée.
- Il le faut, dit Louise.

A Savoignes, la scierie est le plus grand bâtiment du village. En 40, quand les Garantier l'ont créée et que Darmeuil - le fils de l'ancien jardinier - en a pris la direction, elle n'était qu'un petit hangar à la sortie du village. Mais, pendant la guerre, la demande s'est considérablement développée. La scierie alimentait en bois les troupes d'occupation, non pour le chauffage, mais pour le transport vers les zones du front : Russie, Italie, Mur de l'Atlantique. Des peupliers étaient régulièrement replantés par les forestiers de toute la région jusqu'à Bellance, pour être vendus aux Garantier et alimenter l'entreprise. Ce fut l'époque la plus prospère pour Jean Darmeuil. Elle cessa brusquement pour lui, lorsqu'il fut menacé par les résistants, puis exécuté. Le bâtiment, d'abord en tôle, est devenu un ensemble d'ateliers et d'entrepôts construits en dur : des parpaings recouverts d'une toiture Dans les entrepôts est accumulé le bois livré chaque semaine ; dans les ateliers, les ouvriers le débitent en planches de différentes longueurs selon les commandes. On est en Décembre, mais, malgré le froid, Roger Gordes - qui depuis, fin 1943, a remplacé Darmeuil - est arrivé, au matin, tôt sur le chantier. A sept heures et demi, il est tous les jours sur place. Il attend l'arrivée de son personnel pour huit heures et demi. Les ouvriers travaillent jusqu'au soir, sauf au moment du déjeuner à midi et pendant la pause de l'après-midi. Il contrôle chaque machine. Il faut réparer aussitôt lorsque l'une d'entre elles s'arrête. Depuis

Août et le départ des Allemands, les commandes n'ont pas diminué. Il livre pour l'armée française qui se bat en Alsace, mais aussi pour des particuliers bombardés qui se construisent des baraques en bois - en attendant la reconstruction assurée par l'Etat - et pour tous ceux qui veulent changer de mobilier. Les usines fabriquant des meubles sont de gros clients.

A huit heures vingt-cinq, la file des vélos se dessine sur le petit chemin qui descend de Savoignes. Bientôt l'espace devant le bâtiment est envahi par les ouvriers qui, de plus en plus nombreux à mesure que le temps passe, déposent leur vélo le long de longues barrières qui bordent l'enclos. A huit heures et demi, tous les ouvriers sont là et le travail va commencer. Des équipes se rendent directement aux ateliers et mettent en route les machines. D'autres groupes vont dans les entrepôts, chargent les planches sur des chariots et les acheminent vers les ateliers. Toute la matinée, le va et vient va se faire, dans le bruit assourdissant des moteurs. Roger occupe lui-même une machine et débite des planches. Bientôt des camions apparaissent sur le chemin. Ils vont se succéder durant la journée. Ils viennent chercher les planches déjà taillées qui attendent dans l'un des entrepôts. Pour chaque client, Roger quitte sa machine, se rend dans un petit bureau vitré qui surmonte les ateliers - le même que celui occupé par Jean Darmeuil en 1939 - . Il signe les factures, se fait régler la commande et enferme l'argent dans un coffre. Chaque jour, il encaisse ainsi de grosses sommes qu'il va porter chaque mois à Bellance au Trésorier-Payeur Général. Son salaire mensuel en est aussitôt déduit, pour lui être versé.

Ce matin, les camions se pressent sur le chemin et Roger ne peut guère rester derrière sa machine. Une équipe d'ouvriers a effectué le chargement des camions. Ce sont des piles de planches qui sont ainsi transportées de l'entrepôt jusqu'à l'arrière des véhicules où elles viennent s'entasser. Dans le petit bureau, après la transaction, Roger sort d'un placard une bouteille de vin blanc et deux verres. On boit à la santé des deux entreprises ou à l'armée française lorsqu'il s'agit de livraisons pour les militaires. Puis les camions repartent pour Bellance. A midi et demi, Roger crie : Arrêtez. Le silence se fait. Les ouvriers, un à un, se rassemblent. Il vient parmi eux. Chacun, comme lui, a apporté sa gamelle. Dans l'un des entrepôts, une grande table faite de plusieurs tréteaux et de planches mises bout à bout occupe tout un côté le long du mur. Des tabourets fabriqués par les ouvriers entourent la table. Chacun s'assied au hasard et ouvre sa gamelle. Roger fournit les bouteilles de vin que deux ouvriers, se relayant, vont remplir à un tonneau dans un coin de l'entrepôt. Il n'y a pas beaucoup de vignes dans le Bocage, mais, autour de Brévigneux, on cultive des ceps qui donnent un clairet apprécié dans le pays. C'est celui que boivent les ouvriers. Les conversations se sont multipliées. On ne parle guère du travail. C'est le temps du repos où l'on échange des nouvelles des familles, où l'on se dit ce qui a été entendu par certains le matin même à la radio : les avancées de la guerre, la politique de de Gaulle. Tous sont joyeux d'être débarrassés de l'occupant. Ils ont su par Roger les avatars qu'a connus le scierie, par la faute des Garantier : de bonne exploitation réservée au pays, elle était devenue la fabrique de planches pour les armées d'Hitler. La plupart des ouvriers - dont beaucoup ont été embauchés au moment où, précisément, les ventes ont augmenté - condamnent, malgré le bénéfice qu'ils ont pu y trouver, la manoeuvre des Garantier. Mais, maintenant, ils sont inquiets pour l'avenir.

Que va devenir l'entreprise ? Devra-t-elle fermer ? Sera-r-elle récupérée par la famille Gromier ? Ou vendue? Chaque midi, et aujourd'hui comme hier, on débat avec Roger de ce problème.
- Qu'en pensez-vous, monsieur Roger ? On va-t'y rester ?
- Ecoutez, hier madame Louise a reçu une lettre de son avocat, avec une autre du tribunal, pour ses parents. La scierie est définitivement confisquée par l'Etat. Donc, pour le moment, personne ne peut la récupérer. Mais on ne sait pas l'avenir. Je reste le gérant et vous restez les ouvriers. Elle continue à fonctionner pour l'Etat. Mais je ne sais pas pour combien de temps.
Ils se sont remis au travail. Les machines ronflent de nouveau, tandis que le va et vient des porteurs de planches s'accentue. Le nombre de camions qui descendent le chemin a un peu diminué, mais, toutes les deux heure, on en voit un qui apparaît en haut de la pente et qui la descend doucement. Roger doit quitter sa machine. Le chargement fait et payé, le camion repart.
Vers trois heures, une silhouette se dessine, venant de Puisans. C'est quelqu'un qui connaît bien le pays, car, de ce côté, pour venir jusqu'à la scierie, il faut prendre à travers champs. Tout en continuant à travailler les ouvriers regardent s'avancer la promeneuse. C'est une femme à n'en pas douter, puisqu'elle est en robe. Mais on ne distingue pas son visage.
- Qui ça peut bien être ?, dit un ouvrier.
- C'est nous qu'elle veut voir, en tout cas, dit un autre.
Bientôt l'arrivante est suffisamment proche pour qu'on la reconnaisse. C'est Lucienne qui vient voir son mari. Il est rare qu'elle lui fasse visite, mais elle est sans doute allée chez Mariette et a prolongé jusqu'à Savoignes. Roger est aussitôt prévenu. Lorsqu'elle est devant la machine, il arrête le moteur.
- C'est toi, donc...T'as vu la maman.
Mariette est la mère de Roger. Lucienne s'entend bien avec sa belle-mère.
- Oui, elle va bien. Malgré ses douleurs aux jambes.
- Tu lui as dit pour les Garantier. Qu'est-ce qu'elle en pense ?
- Elle pense que Louise fera tout pour récupérer la scierie. Il est peu probable que l'Etat garde l'entreprise comme bien public, c'est trop petit. Elle sera vendue. Et Louise rachètera.
- Avec quoi ?, dit Roger. Elle n'a pas quatre sous.
- Ses parents peuvent aider ou son mari.
- Les parents, y sont pas revenus. Et le mari, il est contre. Enfin, ma pauvre Lucienne, on verra bien.
Lucienne est repartie à petits pas vers l'Ormée. Roger a remis en marche sa machine. L'après-midi s'écoule lentement dans le va et vient des camions, le bruit des moteurs, le choc des planches. A quatre heures et demi, une nouvelle visite s'annonce, mais celle-là est habituelle. En effet, presque chaque jour, Annette en sortant de l'école à Brévigneux, revient à l'Ormée en passant par Savoignes. Elle aussi ne se presse pas. Parfois elle accompagne jusque chez elle sa copine Paulette, mais, les jours où elle ne vient pas avec elle, celle-ci la quitte très vite, car la ferme de ses parents est sur les terres du fils Calendreau, beaucoup plus à l'Est. Annette aime venir bavarder avec son père, un petit quart d'heure, avant de rentrer à la maison. Les ouvriers sourient en

la voyant s'approcher. C'est une jolie fille de dix-sept ans, très brune, pleine d'allant. Ses amours avec Germain étaient connus et amusaient le pays. Mais il semble qu'ils aient cessé. Germain ne vient pas la voir au week-end ou aux petites vacances - celles de la Toussaint -. Elle rejoint son père près de la machine. Il arrête le moteur, embrasse sa fille qu'il n'a pas vue le matin.
- Ca a bien marché à l'école ?, demande-t-il comme à l'accoutumer.
- Très bien. J'ai eu 14 à ma dissert, 12 en maths - c'est ma note la plus faible -, 13 en histoire.
- Bravo, dit Roger. tu vas avoir ta moyenne.
- Certainement, dit Annette.
- As-tu des nouvelles de Germain ?
- Oui, il m'a écrit hier. Lui aussi ça marche bien à son collège de Rasmes. Il a de bonnes notes.
- Il ne vient pas, dit Roger.
- Non, je lui ai dit que, pour le moment, il ne devait pas venir.
- Ah bon, dit Roger.
Il pense à part lui : Finis les amours.
- Tu n'es pas trop triste ?, murmure-t-il.
- Un peu. Mais je le reverrai quand j'irai à Rasmes, pour mes études.
- Ca peut être aussi à Bellance.
- Je préférerais Rasmes, dit Annette.
- On a le temps, dit Roger. On en parlera avec ta mère.
A la scierie, la pause de l'après-midi ne coupe pas le temps en deux moitiés. Elle annonce plutôt que, dans une heure, voire un peu plus, ce sera la fin du travail. Pendant un quart d'heure, chacun abandonne sa machine. Certains demandent à Roger s'ils peuvent boire un verre de vin et vont se servir au tonneau. La plupart s'assied sur les ridelles qui entourent l'enclos ou sur les tas de planches pas trop élevés. La kyrielle des camions ne s'interrompt pas et les ouvriers qui chargent continuent leur travail. Pendant la pause, les discussions reprennent. On s'interroge sur le ravitaillement qui demeure très limité. Il manque l'huile, le sucre, le café et bien d'autres aliments que personne ne peut fabriquer.
- Heureusement qu'on a les légumes de nos potagers et les poules, les lapins. Sinon on ne mangerait pas beaucoup.
- Surtout depuis que la bouchère est partie. Le ménage s'arrangeait avec les Allemands pour avoir toujours de la viande à vendre. Depuis que les deux sont partis, et les Allemands aussi, on n'a plus grand chose à acheter aux nouveaux.
- Ca reviendra peu à peu, dit Roger. Il faut le temps.
- En attendant, dit un ouvrier, faut se débrouiller.
On remet la conversation sur l'avenir.
- Qui sait ce qu'on va devenir ?, dit un autre ouvrier.
- Ah ça, dit un troisième, c'est le mystère. L'Etat, c'est pas des patrons qu'on connaît.
- De toute façon, dit Roger, la scierie continuera de tourner. Ce qui est probable c'est que l'Etat la mettra en vente. On aura de nouveaux patrons.
- Vous resterez gérant ?
- Possible, dit Roger, si je plais aux nouveaux propriétaires.

- Ah, la vie est dure, dit un ouvrier.
- Ca va encore pour le moment, répond Roger.
A cinq heures, peu avant la fin du travail, au bout du chemin une nouvelle silhouette se profile. Elle est inattendue, sinon peu prévisible. C'est Louise qui a décidé de venir, une dernière fois, visiter la scierie. Elle y était venue autrefois, du temps de Darmeuil, mais craignait, depuis les événements, d'y mettre les pieds. Pourtant elle avait envie de voir ce qu'elle avait perdu et surtout de discuter avec Roger. Elle se dirige d'un bon pas vers le petit bureau au dessus des ateliers. Des ouvriers la saluent : Bonjour, madame Louise. Elle a bonne réputation dans le pays, grâce à ses fils. C'est sa mère et son père qui sont mal vus, à cause de leur compromission avec les Allemands. Roger l'accueille, la fait asseoir, lui offre l'orangeade qu'il réserve aux dames. Puis il lui propose de visiter l'entreprise. Ils se déplacent tous les deux entre les tas de planches, vont dans les ateliers où les machines fonctionnent encore. Louise marche dans les copeaux. Elle regarde les planches qui retombent, taillées à l'équerre, dans la sciure. Elle peut constater l'agrandissement des bâtiments. C'est une petite fortune qu'elle perd, elle s'en rend compte. Elle s'en plaint amèrement à Roger.
- Mais pourquoi nous privent-ils de tout ça ? C'est ma mère et mon père qui ont eu l'idée ; avec Darmeuil, ils ont avancé les fonds. Pourquoi nous dépouiller ?
- Allons, madame Louise, dit Roger, ne perdez pas courage. Rien n'est encore joué. L'Etat ne gardera pas la scierie. Vous verrez, à ce moment là, ce que vous pourrez faire.
- Je n'ai pas d'argent.
- Vos parents en ont et votre mari.
- Ils ne lâcheront rien.
- En attendant, il faut maintenir tout cela en état. On ne connaît pas l'avenir.
- Il ne s'annonce pas très beau, dit Louise.
Dans la dernière demi-heure, avant la fin du travail, ce sont des paysans qui viennent acheter quelques planches. Ils viennent aussi voir Roger, pour se renseigner sur l'Ormée. Le père Degendre - séparé de sa femme - travaille encore dans les fermes des Garantier. Il s'inquiète de son sort. Il arrive vers cinq heures et quart, achète trois planches. Il les pose dans un coin, va voir Roger dans son bureau.
- Alors, qu'est-ce que t'en penses de tout ça ?
- De quoi ?, dit Roger.
- Ben, à ce qu'on dit, Louise a perdu la scierie. Elle ne pourra pas garder l'Ormée. C'est trop grand. Elle a pas de quoi, avec deux fermes.
- La scierie sera mise en vente. Qui la rachètera ?, dit Roger.
- Pas elle en tout cas.
- Et son mari ? Et sa mère ? Tout ça n'est pas fini. Ca commence.
- Ah bon, dit le père Degendre.
Il va chercher ses planches et s'en va.
Le père Baillette vient aussi acheter deux planches. Roger qui est allé au devant de lui refuse qu'il les paie.
- Eh, Roger, je te les dois, dit-il.
- Pas toi. On est quasiment parents.
Une cousine de Roger a épousé un fils de Baillette.

- Dis donc, dit Baillette, il paraît que c'est fini pour la scierie. C'est l'Etat qui reprend.
- Mais non, répond Roger. Pour le moment, la scierie c'est fini pour les Garantier si tu veux. Elle est confisquée. Mais l'Etat ne reprend rien. Il me garde comme gérant et fait fonctionner l'entreprise. Il la mettra certainement en vente.
- Cristi, ça doit valoir cher, cette affaire, dit Baillette.
- Peut-être pas, répond Roger. Les biens confisqués, c'est vendu aux enchères. Ca peut ne pas monter haut.

Au crépuscule, les ouvriers s'en vont un à un. Ils ne se hâtent pas pour finir leur travail. L'achèvement des travaux est fixé à six heures. Mais, pendant la demie heure qui suit, les machines ne s'arrêtent que lorsque la planche commencée, quelquefois même le lot de planches jugé urgent, sont finis. Puis chaque ouvrier se couvre soigneusement, il fait froid dehors, et va chercher son vélo.

Les vélos sont appuyés aux ridelles de l'enclos et, au dessous de l'entassement, il faut retrouver le sien. Cela peut prendre du temps. Mais les ouvriers gardent leur bonne humeur, s'interpellent, s'envoient des plaisanteries. Déjà on en voit certains qui sont sur le chemin de Savoignes et de Puisans. La plupart habitent les villages alentour, quelques-uns Brévigneux. Une équipe s'est formée pour faire le nettoyage. Elle se renouvelle chaque soir. Il s'agit de balayer la scierie et de donner un coup de chiffon sur les machines. La sciure est mise dans des caisses et servira aux ouvriers et à Roger pour le chauffage. Lorsque les départs se terminent, il fait nuit. Tout est en place pour le jour suivant. La noria des camions s'est interrompue à six heures. Elle reprendra avant neuf heures le lendemain. On entend, venant de l'entrée les A demain, monsieur Roger ou Salut, Roger selon le degré d'intimité avec le patron. Les vélos se sont tous engagés sur le chemin. Ils forment, comme au matin, une longue ligne noire, mais moins visible avec la nuit. Ils grimpent la pente vers Puisans et Savoignes et disparaissent l'un derrière l'autre après la crête. L'équipe de nettoyage boit un coup avec Roger. C'est l'habitude.

- Une bonne journée, dit l'un d'eux.
- On a bien vendu, dit Roger.
- Tant qu'on a du boulot..., murmurent quelques-uns.

Roger est seul. C'est toujours lui qui assure la fermeture. Il s'est assis à la table de son bureau et fait ses comptes de la journée. Effectivement les rentrées ont été importantes et il s'en réjouit. La maison marche, on ne pourra lui reprocher de mal la gérer. Il fait des économies sur son salaire. Ils vivent, Lucienne, Annette et lui, sur le salaire de Lucienne.. Louise les loge gratuitement dans la petite maison du parc. Que deviendra l'entreprise ? Louise parviendra-t-elle, s'il y a mise en vente - ce qui est probable -, à racheter ? Tout est là. Il préfère l'avoir comme patronne que de se retrouver avec un inconnu qui peut le mettre, s'il le veut, à la porte. La situation actuelle est transitoire, elle ne peut durer. Chaque soir, il réfléchit ainsi sur l'avenir, tout en achevant ses comptes journaliers. Le travail est fini. Il peut boucler la baraque. Il ferme à clé ses tiroirs. Puis il quitte le bureau qu'il ferme aussi et fait le tour de l'entrepôt. Il éteint une à une toutes les lumières. Quelques outils traînent sur un établi. Roger les pend au mur à leur place. Puis il traverse la cour, ouvre le portail. Son vélo est maintenant l'unique vélo accroché aux ridelles. Il le saisit, l'enfourche,

part du côté de Savoignes. En passant devant chez Mariette, sa mère, à Puisans, il s'arrête. Elle est sur le pas de sa porte, l'attendant.
- Tu as tardé, ce soir, lui dit-elle.
- Les comptes, murmure Roger.
Elle l'embrasse.
- Bonsoir, mon petit.

Brévigneux s'enfonce lentement dans l'hiver. Les jours ensoleillés de la Libération, en Août, sont passés. La ville se remet de ses quatre ans d'Occupation. Des bâtiments réquisitionnés ont été récupérés. Des chambres occupées dans les maisons sont redevenues libres. Les Allemands ne sont plus là ; on se retrouve entre soi. Les collabos - surtout les femmes - ont du partir. Des hommes, il y en eut un ou deux trop compromis pour rester. La plupart se sont arrangés entre eux. Le grand sujet de conversation, à la boulangerie, à la boucherie, à l'épicerie, à la mercerie, chez la buraliste, c'est la disparition des Garantier fin Août. Personne n'a su très exactement où ils étaient allés. Marthe et Lucienne se refusent à donner le moindre renseignement. Où sont-ils ? Ce sont eux les vrais coupables ; ils ont gagné de l'argent. On ne s'interroge pas sur l'absence de Mastin et de Tête de pipe, leurs deux journaliers, dont personne ne se soucie. Ils étaient, paraît-il, de la résistance, mais on ne les a pas revus. Eux aussi ont disparu comme les Garantier. Mais ce sont les Garantier qui intéressent, pas eux.
Ce jour de Novembre est froid, sans soleil, les rues sont grises. Les magasins ont ouvert dès le matin à neuf heures et les ménagères sont venues faire leurs courses. La ville n'a pas changé. Les halles - où avait eu lieu le bal de la Libération -, l'espla-

nade, le monument aux morts devant le fleuve, l'entrée de la Grand-rue qui remonte vers la route de Rasmes, la rue de la Gare, la rue qui mène vers la forêt, rien ne bouge. On ne construit pas faute de matériaux. On ne repeint pas faute de peinture.. On laisse en l'état, en attendant des jours meilleurs. Les Leboux, les quincaillers, accusés de collaboration, se terrent chez eux. Ils ont embauché une jeune femme qui s'occupe du magasin et assure les ventes. La guerre n'a pas bouleversé la ville. On a su qu'il y avait eu quelques exécutions sommaires de la part des résistants, dans des champs alentour. Mais les fusillés n'étaient pas des gens d'ici ou des environs proches. Certes le maire a du partir, et le curé l'abbé Meunier a quitté son poste. Mais ce dernier habite toujours Brévigneux où il est respecté. Ce sont les femmes, quelques femmes, qui paient le prix le plus cher de l'Occupation, souvent à cause de leurs amours avec des soldats allemands. On ne leur a pas pardonné. Elles ont du quitter la ville ou leur ferme. Les compromissions d'argent ont été mieux tolérées - sauf pour les Garantier -. Madame Leboux a été tondue, mais peut rester dans sa quincaillerie. La vie a repris comme avant-guerre. Mais les magasins sont encore vides. On s'approvisionne à la campagne. La mère Degendre gère seule sa ferme, tandis que le père Degendre, séparé d'elle, se loue comme ouvrier agricole. Malgré ses quelques incartades avec de jeunes feldgraus, la mère Baillette s'est rabibochée avec son mari. Madame Belnoire la boulangère, attend que son homme revienne de quatre ans de prison. Elle a oublié sa brève aventure avec un jeune soldats allemand, vite achevée lors de l'incendie du dépôt par les résistants au milieu de la ville.
L'école communale fonctionne comme auparavant et l'on y retrouve en quatrième Annette et Paulette, les deux inséparables. Elles iront au lycée à Bellance l'année prochaine, puis feront des études supérieures, l'une en vivant à Bellance, l'autre en allant sans doute à Rasmes.
On plaint en général Louise Gromier; On a appris avec stupéfaction la confiscation de la scierie par l'Etat. D'abord, dès la Libération, puis, il y a quinze jours, définitivement. Que penser d'un tel événement ? Qu'ont fait les Garantier pour mériter un tel traitement ? Le silence de Marthe et de Lucienne, le demi-silence de Roger étonnent. On attend de Louise qu'elle en dise plus long.
Ce matin d'automne, Louise a décidé d'aller à Brévigneux. Elle ne sait pas conduire la vieille voiture des Garantier, mais elle envoie Lucienne demander au fils du fermier de la Vivardière de l'emmener. Lucienne revient accompagné du jeune homme, Pierrot. Il n'a pas osé refuser à Louise le service qu'elle réclamait ; pourtant il a dit à Lucienne qu'il avait autre chose à faire dans les champs, avec son père et les aides. La plupart du temps, ce sont Lucienne et Marthe qui font en vélo les courses à Brévigneux. Louise, depuis le déménagement à l'Ormée, y va rarement. Parfois elle profite de la petite charrette du fermier des Chanteaux. Mais, ce matin, elle veut solenniser sa présence en ville. La voiture lui paraît nécessaire. Pierrot la fait sortir de son garage, elle grince un peu, n'ayant guère été utilisée que depuis trois mois. Il vient se ranger devant le perron.
Louise quitte la maison, une liste à la main, celle des courses, qu'elle a confectionnée avec Marthe et Lucienne. Elle porte une grande capeline mauve qui lui ombre le visage, une longue robe d'hiver en tissu épais et des mocassins. Elle est fort belle, comme l'était sa mère au même âge : trente-cinq ans. La voiture s'engage dans

l'allée, passe le porche à auvent demeuré ouvert, prend la petite route qui descend, puis remonte vers la route de Bellance. Brévigneux n'est pas loin. Il n'y a guère de véhicules, quelques camionnettes, parfois un car. Pierrot roule lentement ; il craint que le moteur ne lâche. Il arrive au pont qui n'est encore qu'une passerelle franchissant le fleuve : quand sera-t-il reconstruit ?. Puis il tourne à droite, longe le quartier des Laudes et entre dans la ville par le bout de la place, celui qu'occupe le monument aux morts. La voiture stoppe au milieu de l'esplanade, devant l'Hôtel des Voyageurs.

- Pierrot, tu peux rentrer à l'Ormée. Mais n'oublie pas de venir me chercher ce soir à cinq heures.

- Bien, madame, répond Pierrot.

Il est dix heures du matin. Elle a toute la journée pour voir les uns et les autres, peut-être pour aller au cimetière sur la tombe de Joséphа. Elle se dirige de l'autre côté de l'esplanade, vers la boucherie. Malgré le froid, la boutique est largement ouverte, pour conserver la viande pendue aux crochets. Louise entre dans le magasin désert, mais son pas a du être entendu, car la bouchère se présente aussitôt.

- Je suis madame Gromier, dit timidement Louise. J'habite l'Ormée de l'autre côté du pont.

- Ah oui, dit la bouchère, on m'a parlé de vous.

Louise a connu l'ancienne bouchère, une grande femme maigre partie à la Libération, parce qu'elle était au mieux avec les Allemands ; ils lui faisaient livrer boeufs et veaux. La nouvelle est une petite femme jeune - l'autre avait la cinquantaine -

- Je voudrais six beefsteacks, un rôti de veau et un de boeuf.

- C'est beaucoup, dit la bouchère. Je ne sais pas si je peux. Il n'y a plus de tickets, mais on ne nous approvisionne pas régulièrement.

- Bon, dit Louise conciliante, quatre beefsteacks et un rôti de boeuf.

La jeune femme appelle son mari, pour couper la viande. C'est un homme large d'épaules, tout en muscles. Il tranche, tandis qu'elle prépare, enlève la graisse.

- C'est vous, dit le boucher, qui avez des ennuis avec votre scierie ?

- Eh oui, c'est moi, dit tristement Louise. Mes pauvres parents, partis en Espagne, sont accusés du pire, alors qu'ils n'ont rien fait. On veut me dépouiller ainsi que mes enfants.

Le boucher ne répond pas. Il se méfie. Il était dans la résistance. Louise paie et s'en va en laissant ses commissions qu'elle reprendra le soir. Elle se rend aussitôt à la charcuterie proche de la rue où les Gromier habitaient pendant la guerre. Elle achète du pâté, du jambon, des saucisses ; on n'en trouve pas toujours dans les fermes. Elle bavarde avec la commerçante qu'elle n'aime pas. Elle la connaît depuis son enfance et lui reproche de cancaner sur son compte, sans jamais la défendre. Elle quitte rapidement la boutique et se rend chez madame Belnoire la boulangère. Celle-ci tient son magasin dans une rue proche du dépôt, celui qui a sauté, en 44. Louise s'entend bien avec elle, elles son allées ensemble à l'école, mais néanmoins elles se vouvoient. Madame Belnoire a renoncé à déniaiser les jeunes de Brévigneux. Louise se sent à l'aise avec elle. La boulangère l'entraîne dans son logement derrière le comptoir, la fait asseoir.

- Alors, Louise, comment ça va ?

Elle est déjà au courant : confiscation de la scierie, procès aux parents Garantier.

- Vous n'êtes pour rien dans tout ça.
- Ah, ma pauvre, ça retombe quand même sur la famille. Sans les revenus de la scierie, comment faire tourner l'Ormée ?
- Mais vous avez les fermes.
- Je n'y arriverai pas, c'est trop peu.
- Er votre mari ?
- Il ne donnera rien. Il en veut à ses beaux-parents, je ne sais pas pourquoi.
Moi, je sais, songe madame Belnoire. Y'a de quoi.
- Mes parents lui ont remboursé tout ce qu'ils lui devaient. Il garde l'argent pour ses fils.
- Allons, courage, Louise. On ne connaît pas l'avenir. Il peut y avoir du mieux.
- Je n'y crois guère, dit Louise.
Il lui faut des timbres et elle ne peut en trouver que chez la buraliste. Cette dernière, Thérèse, est la veuve de Jean Darmeuil, tué par les résistants à cause de la vente du bois de la scierie aux Allemands. Thérèse sait qu'Alice Garantier, la mère de Louise, n'avait jamais prévenu Jean des tractations avec l'occupant. Il gagnait bien sa vie et attribuait l'augmentation de ses ventes à la guerre et aux bombardements. Thérèse ne peut en vouloir à Louise de la mort de son mari. Elle sait aussi que, pendant la guerre, elle fut anti-allemande et ne se rangea pas aux idées collabos de ses parents. Pourtant elle n'a aucune envie de la voir. Les Gromier comme les Garantier lui rappellent son deuil. Elle évitait Germain et Laurent. Elle fuit Louise, ne supporte que Marthe et Lucienne. Quand Louise entre dans le minuscule enclos où sont vendus tabac et timbres, la clochette sonne à la porte. Thérèse apparaît aussitôt, voit Louise, ne le salue pas, ne lui sourit pas.
- Thérèse, dit Louise qui la connaît depuis leur enfance, j'aurais voulu deux carnets de timbres.
Elle les sort de son tiroir et les lui tend.
- Ton fils va bien ?, demande Louise.
Jean et Thérèse ont eu, en 40, un enfant. Thérèse ne répond pas.
- Tu as su mon malheur, Thérèse. Je ne suis pour rien dans toutes ces histoires. On m'a confisqué la scierie. Je ne sais comment entretenir l'Ormée.
- La scierie c'est Jean qui l'a faite, dit Thérèse avec rage.
- C'est vrai, dit Louise. Maintenant c'est l'Etat qui en profite. Tu as bien fait de vendre tes parts.
- Avec vos parents, fallait pas avoir confiance.
- Ils ont eu tort de ne pas dire à Jean ce qu'il en était.
- Il est mort. A cause d'eux.
Louise se met à pleurer.
- Adieu, Thérèse, murmure-t-elle, et elle sort.
Quelle merde ils ont créée, se dit-elle en descendant la Grand-rue. A cause d'eux, personne ne cherche à me comprendre. Alors que je n'ai rien fait. Elle oublie qu'elle a dénoncé Darmeuil à la résistance. Elle oublie ses manoeuvres pour empêcher ses fils d'aider les résistants, son appui à la mère Degendre et à la mère Morel qui ne se cachaient pas d'être collabos. Mais, officiellement, on ne peut rien lui reprocher. Elle ira voir l'abbé Meunier; il a été chassé de sa cure parce qu'il avait accepté, lors de

l'enterrement de Jean Darmeuil, que les Allemands soient dans l'église. Elle le connaît depuis longtemps.. Peut-être pourra-t-il la conseiller, la soutenir. L'abbé Meunier habite une belle maison à la limite de Brévigneux vers le Nord, avec un jardin, une verrière sur la façade Fils de moyenne bourgeoisie, il a gardé une petite fortune qui lui permet, depuis sa retraite, de vivre agréablement. Lorsque Louise entre dans le jardin, elle aperçoit l'abbé assis sur un banc, lisant son bréviaire. En entendant ses pas, il lève la tête.

- Louise...Tu es venue me voir. Tu venais plus souvent autrefois. Mais maintenant que tu as l'Ormée...

Louise était enfant lorsqu'elle le voyait à la messe du dimanche et se confessait à lui ; elle le fit ensuite une fois l'an au temps de Pâques.

- Je suis heureuse de vous revoir. Je suis triste. Vous le savez, mes parents sont partis. Et j'ai perdu la scierie.

- Le départ de tes parents était inévitable. Ils sauvaient leur peau.

- Vous les croyez coupables ?

- Oui, dit l'abbé. Lui moins qu'elle. Mais ils sont complices. Madame de la Motte m'a dit avant sa mort - hors confession - que ta mère lui avait indiqué où étaient les deux journaliers, Mastin et Tête de pipe. Or elle savait que l'autre voudrait protéger le général Kranz, son amant. Ce qu'elle a fait.

- Bon, dieu..., dit Louise qui a pâli.

- Ne jure pas. Quant à la scierie, tu sauras bien arranger ça. Cherche une solution, tu la trouveras

Puis ils bavardent d'autre chose, comme de vieux amis. Louise ne lui garde pas rancune d'avoir, en d'autres temps, protégé Laurent. Elle se rend à l'Hôtel des Voyageurs pour y déjeuner. Le restaurant parvient à s'entretenir en communiquant avec la campagne, mais n'achète plus de produits aux fermes de l'Ormée. La nouvelle propriétaire, à qui madame Briquet, l'ancienne, a vendu son fond, a ses nouvelles pratiques et ses nouveaux fournisseurs. C'est une jeune femme qui s'entend fort bien à cuisiner avec le peu disponible, tandis que son mari veille à la bonne marche de la maison. Louise s'assied au fond de la salle et mange le menu du jour. Elle évoque le souvenir de madame de la Motte qu'elle n'aimait guère, la soupçonnant d'être attirée par André, son mari Elle lui en veut d'autant plus qu'elle sait désormais sa dénonciation des deux journaliers aux Allemands. Sa mère aurait mieux fait de se taire, mais ce n'est pas elle qui les a livrés, au moins directement. Elle boit un café qui n'a pas encore repris le goût du café. Le tube de saccharine est sur la table ; le sucre demeure rare. Puis elle va s'asseoir dans le petit salon et se repose.

A deux heures, elle se dirige vers l'épicerie et achève ses courses : du thé, du sucre, du riz, des pâtes. La patronne a toujours été aimable avec elle. La boutique se trouve juste en dessous de la maison que les Gromier habitaient. A Brévigneux, chacun vient s'approvisionner chez les Roche, madame Roche est originaire du pays. Toutes les femmes la connaissent et - sauf celles venues à Brévigneux avec leur mari - ont été à l'école avec elle.

- Salut,, Louise, lance-t-elle en la voyant.

- Ah que je regrette de ne plus te voir. Avec toutes mes tristesses...

- Ben oui, je sais, dit madame Roche prudente.

- Quelle misère !
- Ah oui, quelle misère !, répond l'autre.
Comme la plupart des habitants de Brévigneux, madame Roche est au courant de ses malheurs. Elle compatit, mais l'attitude des Garantier pendant la guerre l'empêche de trouver injuste la confiscation de la scierie. Le soupçon qui pèse sur eux d'avoir dénoncé les deux journaliers ajoute encore à sa réserve.
-Tu crois mes parents coupables ?, lui dit brutalement Louise.
- Ben c'est ce qui se raconte, murmure madame Roche.
- Mais moi ?
- Vois êtes leur fille.
- Et mes enfants leurs petits-fils. C'est à nous de payer.
Madame Roche garde le silence. Les deux journaliers ont disparu, on n'a plus entendu parler d'eux. Mais d'aucuns disent qu'ils ont bel et bien été arrêtés par les Allemands. Louise quitte l'épicerie. Elle a le temps, dans l'heure et demie qui lui reste, d'aller au cimetière sur la tombe de Joséphа. Elle prend la route qui mène à la forêt. Le cimetière est sur la gauche, à environ un kilomètre de Brévigneux. Elle fait rapidement le trajet, entre par le portail principal dans l'allée centrale. Elle se souvient que la tombe de Joséphа est au fond, elle la retrouve facilement. C'est un tertre de terre adossé à une croix de métal. L'inscription est sur la croix: Joséphа Minssion 1859-1944. Louise regrette aujourd'hui sa longue brouille avec Joséphа. Elles ne se sont réellement réconciliées qu'un peu avant sa mort. Louise lui en voulait de ne pas condamner les amours d'André avec des jeunettes. Elle lui avait enjoint de ne plus lui parler. Indignée, Joséphа s'y était refusée ; elle avait reproché à André d'humilier sa femme, mais ne voulait pas donner aux enfants, Laurent et Germain, une mauvaise image de leur père. C'est probablement ainsi qu'ils auraient interprété son silence vis à vis de lui. A sa mort, Louise lui avait révélé sa participation à celle de Darmeuil. Pour se venger de sa mère, elle l'avait dénoncé aux résistants. Elle se penche, arrache des herbes qui poussent sur le tertre. En repartant, elle passe devant le caveau des Darmeuil, sans le regarder. Elle refait à pas lents le trajet jusqu'à Brévigneux. Elle se souvient qu'en 39, lorsqu'elle était arrivée dans la petite ville, elle promenait ses enfants sur cette route. Les deux rangées de platanes sont toujours là. Un peu plus loin sur la droite une rivière se jette dans le fleuve. Le ciel est encore clair, malgré les nuages. La ligne de démarcation avait été placée à un croisement avec un chemin cantonal, elle dura jusqu'en Novembre 42. Arrivée à Brévigneux, elle recueille ses courses dans les différents magasins où elle les a laissées. Puis elle attend Pierrot au bord de l'esplanade, les sacs à ses pieds. Il n'est pas encore cinq heures. A cinq heures pile, la voiture apparaît à la sortie du pont et vient se ranger en face de l'Hôtel des Voyageurs, là où Louise la guettait. Pierrot descend et s'empare des sacs pour les déposer dans le coffre.
- Alors, madame Louise, la journée a été bonne?
- Très bonne, dit Louise; J'ai revu du monde.
Il achève son rangement, puis ouvre la porte arrière.
- Je vais me mettre près de toi, dit Louise. Comme à l'aller. Je serai mieux.
Elle s'assied à côté de Pierrot qui a repris le volant. Ils repassent le pont et s'engagent sur la route de la berge. A la sortie du pont - la passerelle -, Louise a reconnu la mai-

son des Pons. Ils sont repartis pour Rasmes. Les parents Pons sont morts, l'été précédent, à deux mois l'un de l'autre. Le vieux monsieur Pons n'avait plus sa tête. Sa femme n'a pas supporté sa disparition. Sur le coteau, Savoignes est éclairé par les derniers rayons du soleil. Puisans se devine au creux d'une pente, où Mariette, la mère de Roger, a sa maison. Presqu'à l'entrée du parc, la voiture passe devant l'ébauche du château d'Edgard. Puis Louise se retrouve à l'Ormée.

L'école communale est en haut de la Grand-rue. Elle accueille la majorité des enfants de Brévigneux ; un petit nombre va à l'école libre, près de la maison du curé. Laurent et Germain ont fréquenté l'une et l'autre. D'abord l'école libre dans les petites classes, puis, à partir de la sixième, l'école communale. Ils y rencontraient la plupart des élèves, faisaient partie du groupe qui passait, chaque année, de classe en classe. Ce sont parmi ces élèves qu'avaient été recrutés par Philippe Pons, Laurent Gromier et Paulette Guillaume ceux et celles qui aidaient les résistants. Soit en leur apportant, grâce à leurs parents, des vivres, soit en transportant des armes. Le départ de Laurent et de Philippe a jeté la consternation dans le groupe. Maurice, le fils de Baillette l'ancien maire, ses copains Pascale et Sylvain, sans compter Annette et Paulette - pour d'autres raisons -, les regrettent. L'école est une grande bâtisse en briques, avec une immense cour de récréation. et un préau également de grande dimension. Il y a un bureau pour le directeur, une pièce pour l'infirmière. Tout le reste du bâtiment est occupé par des classes. Les élèves sont nombreux, garçons er filles, et ont augmenté cette année.

En ce jour de fin Novembre, comme chaque matin, les élèves sont arrivés à huit heures trente. Ils sont restés un quart d'heure dans la cour, puis la cloche a sonné. Ils

se sont mis en files et et sont entrés dans les classes. Les anciens copains de Laurent, de Germain et de Philippe sont en quatrième. Les deux frères n'étaient pas dans la même classe, l'un en quatrième, l'autre en cinquième. Mais sont arrivés en début 44 des nouveaux qui ont été intégrés en cinquième. La sixième et la cinquième se retrouvaient aux récréations. C'est là que se faisaient discrètement les recrutements pour l'aide à la résistance. Derrière son pupitre, chaque élève écoute avec attention la leçon du maître. C'est un jeune, la trentaine, peu porté sur la répression. Il est aimé dans l'école, on le salue, on parle avec lui. Quelques instituteurs soupçonnés de collaboration - en fait ils étaient maréchalistes - sont supportés en silence. Comme toutes celles qui l'ont précédée depuis la rentrée, cette matinée s'écoule sans problèmes. La classe de quatrième est calme, réputée pour son assiduité. Les élèves attendent néanmoins avec impatience l'heure de la pause.
A dix heures un quart, la cloche sonne de nouveau et tous les élèves sortent de la classe. Les petits sont dans une autre cour contigüe à la grande cour. Les grands, sixième, cinquième, quatrième sont dans cette grande cour. Les instituteurs et institutrices, celui de la quatrième, ceux et celles des autres classes se mettent sur une seule ligne et traversent l'espace ; ils reviennent sur leurs pas, le retraversent. Les élèves sont autour d'eux. Ils ont tous une quinzaine d'années et ne jouent guère, sauf quelques-uns au ballon. Ils se sont formés en petits groupes et discutent.
Le ciel de Novembre est gris, mais sans pluie. On ne s'abrite pas sous le préau. Il fait froid, mais les cabans et les cache-nez protègent du vent glacé. L'école a connu, perdant la guerre, des moments difficiles. Des instituteurs et institutrices ont été arrêtés pour fait de résistance. Lors de l'enterrement de Darmeuil, les troupes allemandes occupaient non seulement l'église, mais la Grand-rue. Il était interdit aux enfants de sortir de leur classe. Aucun n'avait le droit d'assister aux obsèques. L'aide des élèves à la résistance était dangereuse. Philippe et Laurent veillaient à ce qu'elle n'entre pas dans les conversations ; on n'en parlait qu'une fois sortis de l'école, à midi ou le soir, même si le recrutement se faisait aux récréations.
Ce matin, les groupes sont particulièrement animés. Les discussions y sont vives. Elles tournent autour de la confiscation définitive par l'Etat de la scierie des Garantier. L'événement récent - il date de quelques jours - est, dans l'ensemble, favorablement apprécié. Annette et Paulette, qui ont eu, en début 44, dans le groupe des élèves, avec Philippe et Laurent, un rôle de leaders, animent les discussions. Annette est informée par ses parents des détails de la confiscation. Elle a entraîné Paulette dans un coin de la cour et parle avec elle.
- Je te l'ai dit, Louise a reçu deux papiers que mon père a lu. L'un venait d'un juge qui confirmait aux Garantier la confiscation définitive de leur scierie, l'autre venait de l'avocat et annonçait un procès mené contre les Garantier pour complicité d'assassinat.
- Bonnes informations, dit Paulette d'un air grave. Ces salauds vont être punis.
Annette a dix-sept ans, Paulette dix-huit.
- On n'en est plus aux injures, dit Annette; La confiscation de la scierie attriste Louise qui a peur de perdre l'Ormée ; elle ne pourra plus l'entretenir. Mon père est inquiet. Il craint qu'un nouveau propriétaire de la scierie ne l'expulse.

- Ouais, dit Paulette. Cela, ce sont les problèmes personnels. De toute façon, la procédure va suivre son cours. Que va-t-il arriver ?
- Selon mon père, la scierie sera vendue par l'Etat, dit Annette.
- Qui la rachètera ?
- Ou les Garantier, ou n'importe qui.
- Ecoute, dit Paulette, il faut en parler aux autres. Ils auront bien une idée.
- Tout le pays est déjà au courant, leurs parents leur en auront déjà parlé.
- Justement. On peut les faire réfléchir sur la scierie confisquée. Ils nous diront d'abord ce qu'ils en pensent. Peut-être suggéreront-ils des acheteurs futurs.
- Essayons, dit Annette.
- Tout doux, dit Paulette. On prévient d'abord Maurice, Pascale et Sylvain.
Elles vont chercher tour à tour Maurice, le fils de Baillette, Pascale et Sylvain qui sont dans des groupes différents. Elles les rassemblent dans le coin de cour où elles se trouvaient auparavant.
- Voilà ce qu'on sait, dit Paulette.
Et elle rapporte les informations que lui avait communiquées Annette. Elle s'adresse d'abord à Maurice.
- Qu'en penses-tu ?
- Rien, répond Maurice. C'est moi, tu le sais, qui a prévenu les Garantier qu'ils allaient être arrêtés. Maintenant, ce que devient leur scierie ou l'Ormée, je m'en fiche.
- Moi je ne m'en fiche pas, dit Annette. Mon père est menacé.
- Ah, fait Maurice qui aime beaucoup Annette, quand elle sera mise aux enchères. il faudrait la faire racheter. Par André Gromier. Lui, il a du fric.
- Qu'en penses-tu, Pascale ?, dit Paulette.
- Ma mère a été tondue, ça me suffit, dit Pascale. Que veux-tu que je te dise ? Les Garantier n'ont que ce qu'ils méritent.
- Ca, t'as pas besoin de le dire, lance Annette, on s'en doute.
- C'est embêtant pour ton père, poursuit Pascale. Il faut que quelqu'un rachète, quelqu'un qu'on connaît. Ben, ton père par exemple, dit-elle à Annette.
- Tu es folle, répond Annette. Il n'a pas l'argent.
- Ou les Garantier par l'intermédiaire de leur fille Louise.
- On ne va pas les avantager, dit Paulette. Et toi Sylvain, c'est quoi, ton idée ? "
- Ma mère aussi a été tondue et j'en ai marre de tous ces trucs. Les Garantier me dégoûtent. Il faudrait faire racheter la scierie par Pierre Calendreau. Lui au moins il est honnête et c'est un résistant.
Pierre Calendreau est le fils du vieux Calendreau, le propriétaire tué, lors de la Libération, par les Allemands ; il flirte avec Monique, la fille des Leboux.
- Tu crois qu'il acceptera ?, demande Pascale - elle est intime avec Sylvain -
- Faudrait lui demander.
Un cercle s'est formé autour du petit groupe. Presque tous les élèves de la classe de quatrième sont là. Ils écoutent la fin de la discussion, celle entre Annette et Pascale. Certains prennent parti. L'un d'eux déclare :
- J'ai su par mes parents la confiscation définitive de la scierie. On ne peut que s'en réjouir. C'est sûr que les Garantier ont dénoncé leurs deux journaliers aux Allemands. On ne sait pas ce que les malheureux sont devenus.

- Ils sont morts, dit l'un des élèves. je le sais par mon père.
Son père est gendarme.
- C'est encore pire, dit un autre. Il ne faut pas que les Garantier puissent récupérer leur bien.
- Mais que va devenir mon père ?, dit Annette. Ma mère restera cuisinière à l'Ormée. Mais lui ?
- Je n'en sais rien. Il se débrouillera.
- C'est vite dit, répond Annette légèrement en colère.
- Calme-toi, dit une fille copine avec elle. Ce n'est pas le moment de s'énerver. Ce qui est certain, c'est qu'il faut trouver une solution.
- Louise doit la chercher aussi, dit une autre en riant.
- On trouvera peut-être la même, murmure un élève.
- La question est plus compliquée que vous ne croyez, dit sentencieusement Paulette. Les Garantier sont en Espagne, menacés ici d'un procès pour complicité d'assassinat. André Gromier, aux dires de Roger, ne veut pas verser un sou pour l'Ormée. Louise n'a pas l'argent, ni Roger. Qui reste-t-il pour racheter ?
- André Gromier, répondent en choeur les participants à la discussion.
- C'est évident qu'il n'y a que lui, dit Sylvain. Car lui, on peut le convaincre de changer d'avis. Pour les autres, Louise, Roger, c'est foutu : pas de fric. Pierre Calendreau ne reprendra pas, il veut s'en aller. Pour les Garantier, ce serait dégueulasse qu'ils aient de nouveau la scierie.
La cloche sonne. Les élèvent rentrent et les classes reprennent. Celle de quatrième se concentre sur un cours de mathématiques. A midi, chacun range ses papiers et ses livres. Les élèves sortent de l'école et se dispersent. Sylvain revient chez lui, à la quincaillerie. Il emmène Pascale qui ne peut retourner chez elle faute de temps. Ils vont manger tous les deux avec les parents Leboux. Peut-être Monique sera-t-elle là avec Pierre Calendreau ; mais souvent ils vont déjeuner chez des amis. Le repas chez les Leboux se déroule quasiment en silence. Monique et Pierre ne sont pas là. Sylvain se garde de mettre la conversation sur les Garantier.
Annette et Paulette vont déjeuner avec Maurice. Chaque matin ils emportent leur gamelle contenant leur nourriture. La nouvelle hôtelière a accepté qu'ils mangent dans sa cuisine. Entre eux, la discussion continue
- Tu crois, dit Paulette à Maurice, qu'André Gromier peut se laisser convaincre ?
- C'est le seul qui puisse arranger la situation. S'il est propriétaire de la scierie, Roger, ton père, dit-il en se tournant vers Annette, restera.
- Ca c'est sûr. Il le connaît depuis longtemps et l'apprécie, dit Annette.
Toujours pratique, Paulette déclare :
- Mais nous n'avons aucun moyen d'agir sur lui.
- Nous ?, dit Annette un peu effarée.
- Ben oui, il n'y a que nous qui pourrions le convaincre.
- Pas sa femme, dit Maurice.
- Certainement pas. Puisqu'il lui refuse tout argent pour l'Ormée. Il faudra, ajoute Paulette, qu'on en reparle à la récré de cet après-midi. Il faut prendre une décision.
Lorsqu'ils retournent à l'école, ils rencontrent, dans la Grand-rue, plusieurs élèves de la quatrième. Paulette leur dit qu'il faut se réunir à la récréation de quatre heures.

Mais sans préciser de quoi il s'agit, ajoutant néanmoins qu'on parlera de nouveau des Garantier. Pendant la récréation qui précède la classe de deux heures, Paulette et Annette cherchent par quel moyen elles pourraient joindre André Gromier.
- On va lui écrire, dit Paulette.
- Il nous connaît à peine. Il se demandera de quoi nous nous mêlons.
- Oui, c'est vrai, concède Paulette. Mais si on ne fait rien...
Maurice qui les a rejointes déconseille, lui aussi, d'écrire. Il connaît un peu André Gromier. Celui-ci est très sourcilleux sur ses affaires familiales. Il n'admettra pas que des jeunes, complètement extérieurs à lui et à ses proches, interviennent. Il faut trouver autre chose.
- C'est quoi, le cours de cet après-midi ?, demande Paulette.
- Un cours de sciences naturelles, dit Annette
- Très bien, dit Paulette. L'instit' sera au tableau pour nous faire des schémas. On pourra se passer des billets.
-Des billets doux, dit Maurice.
Annette et Paulette se jettent sur lui et le secouent. Il se dégage doucement.
- Ca t'apprendra à te moquer de nous. Tu ferais mieux de chercher une idée.
- J'en ai pas, dit Maurice.
Quelques élèves se sont approchés. On les met rapidement au courant.
- On va nous aussi chercher pendant le cours de sciences nat'.
- Ce n'est pas facile, dit Paulette. Il vaut mieux que Louise ne sache rien.
- Elle ne saura rien, dit Annette. Le problème c'est de trouver la bonne personne.
- Mais qui ?
- Peut-être le curé.
- Non, dit Paulette. Je crois qu'ils ne s'entendent pas très bien, André Gromier et lui.
La cloche interrompt les discussions. Ils retournent en classe. L'institutrice a prévu un cours sur la digestion. Elle dessine au tableau le larynx, le pharynx, l'oesophage et l'estomac, les intestins, etc. Cela lui prend du temps. Elle commente chaque phase du dessin, tandis que les élèves notent ses paroles. Dans la classe, personne ne bavarde. Même Paulette et Annette font semblant de noter. En fait, elles ont convenu entre elles qu'elles demanderaient à une copine ce qu'elle a noté et recopieraient ainsi le cours. Puis elles le passeront à Maurice. La circulation des billets entre Annette et Paulette commence. C'est Paulette qui prend l'initiative, en réitérant sa proposition de mettre Louise dans le coup, ce qui permettrait d'appuyer une demande à son mari. Annette répond non, comme elle l'avait déjà fait une première fois. Louise et André s'entendent plus ou moins, il s'agit d'un sujet délicat. Louise acceptera, mais tout risque de capoter lorsqu'André se verra interpellé. Il faut renoncer à cette solution. Annette propose, en revanche, qu'on demande à Françoise Pons, ancienne résistante, qui connaît André Gromier et sa femme, de s'entremettre près de lui, avec l'accord de Louise. Elle aurait peut-être plus de poids dans la négociation. Paulette rappelle que Françoise Pons déteste les Garantier, que, de notoriété publique, elle a contribué à leur fuite ; elle avait signalé à Pierre Calendreau leurs agissements et ils étaient prêts d'être arrêtés. Elle n'aime pas beaucoup Louise, pour des raisons inconnues. Elle ne paraît pas la personne indiquée pour tenter une démarche près d'André Gromier. Les billets sont passés à Maurice qui les déchiffre lentement. Il propose que Georges de

la Motte, en pension à Bellance, soit choisi. On le préviendra. André Gromier l'aime beaucoup et sera peut-être sensible à ses arguments.
A la récréation, Paulette bat discrètement le rappel et la plupart des élèves se réunissent autour d'elle. La discussion du matin reprend, mais désormais avec un nombre plus important de partenaires.
- On a éliminé Louise, dit Paulette. Egalement Françoise Pons. On pense prévenir Georges.
Tous les élèves présents connaissent Georges qui a suivi les classes de la Communale depuis 1940. C'est seulement en Septembre dernier qu'il est parti en pension à Bellance.
- Georges ne voudra pas, dit un élève qui est son ami. Il ne veut plus entendre parler de la guerre, La mort de sa mère l'a bouleversé - madame de la Motte, maîtresse du général Kranz tué en Normandie, s'était suicidée à la Libération -. Il se consacre à ses études. Il viendra nous voir à Noêl. Il logera chez l'abbé Meunier qui est son tuteur.
- Bon, dit Annette, nous voilà bien. Encore une possibilité qui saute. Alors, que faire ?
Un brouhaha monte peu à peu. Les élèves discutent entre eux. Paulette, Annette et Maurice ont repris, eux aussi, leur discussion.
- Mais dis à ton père de racheter, lance une élève à Annette
- Il n'a pas l'argent, je te l'ai dit. Si l'Etat met en vente, il faut du fric.
- Qu'il emprunte, reprend l'autre.
- Il faut un gage, une hypothèque comme on dit. Nous on n'a rien. On n'est pas riche.
- Bon sang, dit Paulette, on doit oublier quelque chose.
- Pas quelque chose, dit Pascale. On oublie le principal.
- Quoi ?
- Qui ?, tu veux dire. On a oublié Laurent et Germain.
Ùn soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines.
- Ben oui, dit Maurice. On va demander aux deux de talonner leur père. Il finira par accepter. Eux ils sont sur place.
La dernière heure de classe en quatrième est un cours de physique. Aucun billet ne circule plus. Paulette et Annette suivent au tableau les énoncés de l'instituteur. A la sortie, Paulette arrête quelques élèves dont Maurice.
- Qui va écrire à Laurent et à Germain ?
Ìls éclatent de rire.
- C'est évident, répond Maurice. Toi Paulette, tu écris à Laurent et Annette écrit à Germain.
- Bon, disent les deux filles résignées. Ce n'est pas une lettre facile.
- C'est pas une lettre d'amour, dit Maurice.
Les deux se jettent sur lui, le bloquent dans un coin et le bourrent de coups. Personne ne le délivre.
- Tu nous embêtes à la fin, dit Annette. Mêle-toi de ce qui te regarde.
- Je n'en parlerai plus, dit Maurice qui défroisse ses vêtements.

Les élèves, deux par deux ou trois par trois, descendent la Grand'rue. Chacun va raconter à ses parents les événements de la journée. Ils alimenteront les commérages. Paulette et Annette envisagent un projet de lettre.
- On dira la même chose, mais d'une manière différente, dit Annette.
- Oui, dit Paulette. Mais comment leur dire ?
- Il faut raconter l'histoire des papiers reçus par Louise, la confiscation définitive de la scierie, le risque qu'elle soit vendue à quelqu'un qu'on ne connaît pas, l'inquiétude de mon père.
- Tous les deux, ils aiment bien Roger.
Maurice qui s'est réconcilié avec elles ajoute :
- Il faut aussi insister sur le fait que les Garantier ne doivent pas racheter. Ils ne le méritent pas.
- Ca, Germain et Laurent sont d'accord, dit Paulette.

A l'Ormée, le 10 Décembre, très tôt le matin, vers 6h 30, le téléphone sonne. Réveillée en sursaut, Louise descend, se précipite vers l'appareil accroché dans le couloir près de l'escalier. Elle entend la voix d'André qui lui annonce son arrivée pour le lendemain.
- Mais pourquoi tu viens ?, lui demande-t-elle.
- Je t'expliquerai, lui répond-il d'une voix peu aimable. Salut.
Il a raccroché. La vie reprend tout doucement dans la maison. Marthe qui loge dans une petite chambre de l'étage a entendu la sonnerie et se rend aussitôt à la cuisine où elle retrouve Louise.

- André m'a téléphoné. Il arrive demain.
- Mais pourquoi vient-il ?, demande Marthe.
- Je n'en sais rien. Il n'avait pas l'air content.
Marthe s'inquiète. Que va-t-il se passer ? Le départ de Félix Garantier - qu'elle avait élevé - a changé sa vie. Elle se remet mal de ne plus le voir. Elle ne regrette guère Alice qu'elle n'aimait pas. C'est elle Marthe qui avait renseigné la résistante Françoise Pons sur les agissements de sa patronne. Elle avait pu espionner un entretien entre Alice et madame de la Motte. Les deux journaliers avaient bel et bien été dénoncés. Elle prépare le café, quelques tartines grillées et met le beurre sur la table. A l'Ormée, on continue à ne pas trop souffrir des restrictions. Mais, depuis le départ de Félix, les deux fermiers se plaignent d'avoir trop de travail. Louise s'est assise à la table de la cuisine et boit son café. Elle a le visage contracté. Elle cherche vainement la raison de la visite d'André. Que lui veut-il ? Pourvu que les deux garçons n'aient pas fait les imbéciles...Elle ne tient pas à ce qu'ils reviennent. Lucienne arrive à sept heures et Louise la met aussitôt au courant.
- J'ai eu un téléphone d'André. Il arrive demain.
- Ah bon ?
- On ne sait pas pourquoi. Je t'expliquerai. C'est tout ce qu'il a consenti à me dire. Va donc savoir avec lui.
Dehors c'est le froid de Décembre. Les plate-bandes sont couvertes de givre. Les arbres luisent sous les premiers rayons du soleil. Roger est parti, au petit matin, à la scierie. Annette se prépare pour aller à l'école. Elle est seule dans la maison des Gordes, au milieu du bosquet qui borde l'allée du parc allant vers le portail Est. Elle entasse ses livres dans son cartable, y joint du papier blanc. Elle n'a plus de cahiers comme en sixième, mais des rames de papier qu'elle couvre de sa petite écriture. Elle sort, enfourche son vélo et file vers Brévigneux.
Dans les deux fermes, dès l'aube, les activités ont recommencé. Les vaches ont été traites à cinq heures, tandis que les coqs s'égosillaient. Les vieux fermiers de la Rougerie se sont levés péniblement à sept heures. Ils ont renoncé, depuis des années, à la culture et se contentent d'entretenir leur potager. Leurs terres ont été rattachées à celles du fermier de la Vivardière. Débordés de travail, celui-ci et son fils ont embauché un aide. Les trois hommes sont déjà dans les champs.
Louise s'est assise dans son salon. Elle tricote, tout en continuant à réfléchir. Le fermier de la Vivardière a accepté qu'on augmente sérieusement ses fermages. Son exploitation est désormais d'un bon rapport. Mais ceux de la Rougerie ne versent plus rien. En revanche, ils sont généreux de leurs légumes, poulets, oeufs et lapins. Peut-être André vient-il pour discuter avec elle de la situation financière de l'Ormée. Mais sa voix ne laisse rien augurer de bon.
- Bon sang de bonsoir, se dit Louise à mi-voix, c'est quand même moi qui m'occupe du patrimoine des enfants. On pourrait me donner un coup de main.
Germain et Laurent lui envoient, tous les huit jours, une lettre. Elle leur répond rarement. Ils lui transmettent leurs notes de la semaine qui sont toujours bonnes, c'est-à-dire au dessus de la moyenne.
- Ils ont intérêt à s'en sortir, murmure-t-elle. Car, si je la garde, ce n'est pas demain qu'ils auront l'Ormée.

Au déjeuner, les trois femmes se rassemblent dans la cuisine autour de la table. Louise refuse de manger seule. Lorsqu'elle est de mauvaise humeur, Lucienne et Marthe souhaitent son absence. Elles supportent en silence ses invectives. Pour la calmer - craignant le pire -, Lucienne a soigné le menu : charcuteries, côtelettes d'agneau haricots verts, fromage de chèvre et fruits. Mais, à peine assise, Louise se déchaîne.

- J'en ai marre de ce mari et de ces gosses infects. Ils m'emmerdent.

- Doucement, madame, lui dit Marthe. Ce n'est pas bon de vous énerver.

Louise se met à manger. Sa colère ne lui a pas coupé l'appétit. Lucienne se garde d'intervenir. Elle attend le bon moment.

- Je suis sûr qu'il vient pour se plaindre des enfants, poursuit Louise. Il ne doit pas être capable de les tenir.

- On n'en sait rien, madame, dit Marthe. Attendons.

- J'ai passé ma vie à attendre. Je voudrais enfin être tranquille. J'ai assez de soucis avec l'Ormée pour ne pas avoir à supporter les bêtises de deux clampins.

- Ce sont vos enfants, madame.

- Pour ça oui. Et c'est moi qui en ai eu la charge pendant toute la guerre. Pendant que Monsieur s'offrait la résistance.

- Allons, madame, ne dites pas des choses pareilles, dit Marthe d'une voix sévère. Il ne s'est rien offert du tout, il s'est battu pour son pays.

- Je m'en fous, crie Louise, tu m'entends ?

Elle engouffre une côtelette, s'étrangle avec un bout d'os. Marthe lui tape dans le dos. Lucienne lui remplit son verre. Elle dit :

- Je vous comprends, madame. La situation est terrible pour vous. Et pour Roger.

- C'est vrai. Ce pauvre Roger., dit Louise. Il risque de perdre son travail.

- On n'en est pas là, répond Marthe. Mangez vos légumes.

Le repas terminé, Louise monte dans sa chambre. C'est l'ancienne chambre de sa mère et de son père qu'elle préfère à sa chambre de jeune fille. Elle se déchausse, s'allonge sur le lit. Mais le sommeil ne vient pas. La harcèle cette perspective de la visite d'André. Que veut-il ? Que lui veut-il ? Elle s'agite sur son lit, tape des mains sur les draps. Si André veut lui rendre les enfants, la situation va être invivable. Elle les mettra en pension à Bellance, mais ils viendront tous les samedis à l'Ormée. Elle cherche d'autres raisons à la visite. Il a peut-être été mis au courant du procès intenté à ses beaux-parents. Il veut lui en parler, savoir comment réagir. Il ne fera rien pour les défendre, mais il veut sans doute préserver du scandale sa femme et ses enfants. S'il faut payer des avocats, il s'en chargera. Elle lui dira qu'elle n'a pas un sou. Son passage à Brévigneux l'a rassurée. Les commerçants ne lui semblent pas hostiles. Au fond tout va, sinon pour le mieux - il y a la scierie -, mais pas trop mal. On ne daube pas sur son compte, ni sur celui de sa famille. Elle a la preuve désormais - par le curé - que sa mère avait dénoncé les deux journaliers, Mastin et Tête de pipe. Ils sont probablement morts. Sa mère risque gros, et son père aussi. Mais ce n'est pas pour eux, pour les protéger qu'André vient. Et c'est cette visite qui, de nouveau, la rend anxieuse, lui enlève toute sérénité. Il faut qu'elle ait le courage d'attendre. Il sera là demain dans la matinée. On, verra bien. Elle se calme, peu à peu, son visage s'adoucit et lentement elle s'endort.

Vers sept heures du soir, Annette arrive de chez Paulette. Au sortir de l'école; elle est revenue avec elle jusque chez sa mère madame Guillaume et elles sont restées ensemble jusqu'à la nuit. Puis elle a traversé les champs - elle connaît le chemin -, a dépassé Savoignes et Puisans et elle est entrée dans le parc devant le château inachevé d'Edgard. Sa mère, Lucienne, a terminé son travail à l'Ormée. Elle y a préparé le dîner pour Louise et Marthe, mis en train les préparatifs du déjeuner pour le lendemain. Maintenant elle fait le dîner de sa propre famille. Annette est à la table de la cuisine, dans la petite maison au milieu du bosquet. Elle fait patiemment ses devoirs, apprend ses leçons. Lucienne attend le retour de Roger pour leur raconter à tous deux l'événement du jour. Du parc viennent les bruits de la nuit. Depuis longtemps, les oiseaux se sont tus. Mais on entend le cri des chouettes, ceux des bêtes dans les terriers et, plus loin, dans les fermes le meuglement des vaches. Le vent fort de cette soirée d'hiver secoue les branches du bosquet. Roger arrive. Annette a mis la table. Il s'assied pour manger. Lucienne attend que la soupe soit commencée pour annoncer la nouvelle.

- Monsieur Gromier vient demain à l'Ormée. Il a téléphoné à sa femme, n'a donné aucune raison. Madame Louise est inquiète.

- Tiens donc, dit Roger surpris.

Annette garde prudemment le silence. Elle devine pourquoi André Gromier vient. Germain et Laurent ont reçu déjà depuis plusieurs jours les lettres que Paulette et elle ont rédigées. Ils ont fait le siège de leur père. Celui-ci a du prendre une décision. -

- On va bien voir, dit Lucienne.

- Oui, c'est à voir, dit Roger.

Dans leurs lettres, les deux filles ont recommandé aux garçons de ne parler ni d'elles, ni de l'école.

Au petit matin - six heures et demi -, Louise est debout. Elle a mal dormi. Des cauchemars ont envahi son sommeil. Ce n'était pas André qui y jouait un rôle - elle ne se dispute plus avec lui -, mais l'Ormée et son avenir. Elle tient à la maison, ne veut pas la perdre. Les cauchemars la lui montraient détruite. Elle met l'une de ses belles robes et arrange sa chevelure. Non qu'elle veuille attirer André - depuis la naissance de Germain, il y a seize ans, elle le repousse -, mais parce qu'elle sait son dédain des femmes mal attifées. Or elle veut le ménager, surtout s'il est de mauvaise humeur. Lors de leurs rencontres à fréquence limitée, ils parviennent à trouver des terrains d'entente. Elle le connaît depuis si longtemps, depuis l'enfance, qu'ils peuvent librement se parler, sans que leur désaccord conjugal s'y mêle. Sur ce point, elle ne redoute pas sa venue.Mais il ne vient pas pour rien. Et c'est cela qui l'inquiète. Dans la cuisine, elle retrouve Marthe, tôt levée comme elle. Malgré le fond de teint et le rouge à lèvres, Marthe devine qu'elle a eu un mauvais sommeil.

- Comment va, madame Louise ?

- Pas très bien, Ca ira mieux quand André sera là.

- A quelle heure arrive-t-il ?

- En fin de matinée. Il vient en voiture. Il y a quand même cent cinquante kilomètres d'ici Rasmes.

- Oh, il roule vite.

- Plus maintenant. II craint les voitures sur la route. Il va prendre son temps.

L'arrivée de Lucienne à sept heures interrompt la conversation.
- Tu lui fais un bon déjeuner, lui dit Louise.
- Oh, je sais ce qu'il aime, madame. Une bonne blanquette. Le fermier de la Vivardière m'a vendue du veau.
Après le petit déjeuner, Louise s'est réfugiée dans sa chambre. Elle écrit des lettres à ses vieilles amies : Martine de Bormes, Aliette de Tournus. Cela fait passer le temps. Elle oublie d'attendre. A onze heures, elle entend les roues de la voiture d'André crisser sur le gravier de l'allée. Elle descend aussitôt, rajuste sa coiffure. Elle est à la porte donnant sur le perron, au moment où André monte les marches. Il s'approche d'elle et l'embrasse.
- Tu as fait bon voyage ? demande-t-elle, respectant les rites.
Elle l'emmène au salon où il s'assied.
- Oui, j'ai roulé tranquillement sur une route un peu encombrée.
André est un bel homme de quarante-cinq ans, les cheveux encore blonds, la figure lisse et les yeux bleus. Louise le regarde avec attention ; elle guette l'apparition des rides. Elle n'ose lui demander à brûle-pourpoint ce qu'il a à lui dire. Lui semble vouloir gagner du temps.
- Les garçons sont parfaits. Une femme de ménage vient, trois fois par semaine, nettoyer et s'occuper du linge. Quand je ne suis pas là, soit ils se font eux-mêmes la cuisine le soir - à midi ils mangent l'un au collège l'autre au lycée -, soit la femme de ménage revient pour leur préparer des plats. Ils ont l'air content et travaillent bien.
Louise pousse un soupir. Elle est soulagée de savoir qu'il ne s'agit pas des enfants.
- Je reçois chaque semaine leurs notes, répond-elle. Elles sont bonnes. Qu'ils continuent, c'est ce qu'ils ont de mieux à faire.
- Sans aucun doute, dit André. Même avec de l'argent derrière eux, ils auront à travailler.
- Je ne leur abandonnerai pas l'Ormée, dit Louise sèchement. Enfin, se je peux la garder.
Àndré reste silencieux, la fixe.
- Qu'est-ce qu'il me veut ? se murmure-t-elle.
Marthe apparaît : Le déjeuner est servi, lance-t-elle. Ils vont dans la salle à manger où leurs deux couverts sont face à face. Marthe sert les hors d'oeuvre.
- Je te parlerai après le repas, dit André. Il faut laisser Marthe faire son service.
Louise ne répond pas. Elle est impatiente de savoir, mais ne veut rien brusquer. André raconte la vie à Rasmes - sauf ses amours -, parle politique et finances. Louise l'écoute, l'interrompt parfois pour poser une question.
- Les partis se rétablissent, dit André. Un grand parti gouvernemental a été créé : le Mouvement Républicain Populaire. Je vais sans doute y adhérer.
- Tu n'es pas devenu communiste ?, demande naïvement Louise.
- Grands dieux, non. Ce n'est pas ma paroisse. Je m'entends bien avec des amis communistes, ceux que je me suis fait dans la résistance, mais je ne partage pas leurs opinions.
La conversations se poursuit sur les mêmes thèmes. Le déjeuner s'achève. Louise et André retournent au salon. Marthe a servi le café.

- Voilà, on est seul, dit André. Tu vas m'expliquer pourquoi Germain et Laurent me cassent les pieds depuis quinze jours ; ils veulent que je rachète la scierie.
- Quoi ? , dit Louise.
- Tous les jours, j'ai droit, de l'un ou de l'autre, à un grand discours. L'argument central c'est qu'il faut protéger Roger. Si je suis propriétaire, il restera gérant. Je vais te dire, Louise, moi je m'en fous de la scierie et encore plus de l'Ormée. Tes parents se sont compromis d'une manière absurde. je les avais pourtant prévenu.
- Je ne comprends pas, dit Louise.
- Tu ne comprends pas que je me foute pas mal de la scierie et de l'Ormée ?
- Si, ça je comprends, répond Louise abasourdie. Mais pourquoi les garçons s'en sont mêlés ? En quoi ça les regarde ?
- Je suis venu pour te le demander. Tu es la première intéressée. Ils ont pu te servir d'intermédiaires.
- Moi ? Me servir de Germain et de Laurent comme intermédiaires ?
- Pourquoi pas ? A qui d'autres pourrais-tu le demander ?
- Mais à personne. Quand j'ai quelque chose à te dire, je t'en parle directement. Je l'ai déjà fait pour la scierie, tu m'as dit non.
- Et c'est toujours non, dit André.

L'étonnement de Louise n'est pas feint, il n'en doute pas. Ce n'est pas elle qui a poussé ses fils à lui parler. Alors qui ? Louise réfléchit longuement. André ne rompt pas son silence. Germain et Annette s'écrivent certainement. Elle a du lui faire part de ses inquiétudes à propos de son père. Germain a mis Laurent dans le coup. Ils assiègent André pour que Roger demeure à la scierie. Au fond, se dit Louise, ça m'arrange. La question revient sur le tapis. Je n'osais plus en parler.

- Ce sont les amours de Germain et d'Annette, dit-elle, qui ont du déclencher cette histoire. Elle le tient. Ce sont des trucs de gosses.
- Ce ne sont plus des enfants, dit André. Mais tu as sans doute raison.
- Ce sont eux et Annette qui ont raison, dit Louise. Si Roger part, nous perdons Lucienne Si la scierie disparaît, nous perdons l'Ormée.
- Je ne veux ni de l'Ormée, ni de la scierie. Ce sont des biens de tes parents. Qu'ils se débrouillent.
- Ce sont des biens qui reviendront à tes fils. Pourquoi les en priver ?
- A cause de cette scierie qui a alimenté en bois pendant toute la guerre les Allemands. Elle est confisquée, m'as-tu dit. Qu'elle le reste.
- Elle ne le restera pas, dit Louise. Elle sera mise en vente.
- L'achètera qui voudra, répond André.
- Mes parents t'ont remboursé tout ce qu'ils te devaient. Tu pourrais investir cet argent dans son rachat.
- Il n'en est pas question. Je garde cet argent pour les garçons. Je le leur donnerai à leur majorité.
- Tu ferais mieux de me le donner à moi. Il serait mieux dépensé. Ils le retrouveraient dans l'avenir.
- Ce n'est pas mon point de vue. Je regretterai Roger et Lucienne. Mais je n'y peux rien.

Louise se lève, s'avance vers la porte.

- Veux-tu te promener dans le parc ?, dit-elle.
- Oui, un quart d'heure. Puis il faudra que je rentre.
- Il n'est que trois heures.
- J'ai cent cinquante kilomètres à faire et je n'aime pas rouler la nuit.

Ils sortent côte à côte, après avoir enfilé leur manteau. Louise marche vers les arbres qu'elle veut montrer à André.

- Le parc n'est plus entretenu, dit-elle. Ces arbres - elle les montre - devraient être coupés.
- Demande aux fermiers, dit André.
- Ils n'ont pas le temps, répond Louise. Je n'ai plus personne pour ce genre de travaux.
- Ne te plains pas, dit André. Tu as l'Ormée. C'est ce que tu désirais. Tu l'as, mais à quel prix!

Louise avait raconté à André qu'elle avait dénoncé à la résistance Darmeuil, le gérant de la scierie. La mort de Darmeuil tué par les résistants avait amené Alice Garantier à employer les deux journaliers. Soupçonnés eux-mêmes d'être résistants, dénoncés par Alice, ils avaient été arrêtés par les Allemands. Cette histoire répugne à André. Ce mélange de dénonciations à l'un ou à l'autre, cela pour des motifs sordides, l'écoeure.

- Je n'aime pas l'Ormée, dit-il.
- Moi si, je m'y plais. Il n'y a qu'à l'Ormée que je me sens chez moi.
- Je sais, dit André.
- Non, tu ne sais pas. Sinon, tu m'aiderais.
- Je ne peux pas t'aider pour ça.

Il fait un geste de la main, presqu'au ras de terre. Puis il se dirige vers sa voiture. Louise le suit. Au moment du départ, elle lui murmure :

- Ne gronde pas les enfants. Dis-leur ce que m'as dit.

Ce 24 Décembre est jour de grand froid. Le fleuve a gelé. Dans le parc de l'Ormée, les branches craquent sous la glace. Les vaches sont restés aux étables. Le soleil éclaire l'étendue blanche des prairies, fait reluire l'herbe parsemée de givre. Germain et Laurent sont arrivés la veille. Ils passeront les fêtes en famille. André est attendu dans la journée. Louise a décidé d'inviter pour le soir Roger, Lucienne et leur fille. Germain dort encore. Il n'est que sept heures du matin. Il profite des vacances pour se reposer. La veille, au dîner, sa mère lui a annoncé qu'au réveillon Annette serait là. En ouvrant l'oeil, c'est la première pensée qui lui vient. Il espère, malgré la décision d'Annette, parvenir à la reconquérir. Laurent est déjà levé. Il a passé une robe de chambre, est descendu à la cuisine. Il embrasse Marthe et Lucienne. Sa mère n'est pas là.

- Déjà partie ?, dit-il.
- Oh, elle n'est pas loin. Sans doute dans sa chambre, à écrire, dit Marthe.

Il prend un bol dans une armoire, se sert un café au lait, coupe de larges tartines qu'il enduit de beurre et, s'asseyant, mange son pain, tout en buvant de grandes lampées.
- T'avais faim, dit Marthe.
- Toujours le matin. Au collège, on est limité
Germain s'encadre dans la porte, emmitouflé dans une vieille houppelande. Marthe et Lucienne l'embrassent. Il se laisse servir son petit déjeuner.
- C'est un feignant, dit Laurent. Il abuse des femmes.
Germain rit.
- Elles m'aiment plus que toi.
- Pas sûr, dit Marthe. Alors, tu vas revoir ton Annette ?
- Oui, puisqu'elle vient ce soir. Dans la journée, elle ne sera pas là.
- Elle passe sa vie chez Paulette, dit Marthe. Elle ne doit pas savoir que tu es arrivé.
Les deux garçons vont s'habiller. Dans sa chambre, Louise n'écrit pas. Elle se demande si elle a bien fait d'inviter Roger, Lucienne et Annette. C'est un subterfuge pour faire dialoguer ses deux fils avec Roger et Annette. Peut-être cela influencera-t-il André. A vrai dire, elle en doute, mais il faut tout essayer. Seul il peut sauver la scierie. Si ses parents à elle interviennent, cela sera mal perçu dans le pays. Elle ne recourra à cette solution qu'en dernière extrémité, si André persiste dans son refus.
Germain et Laurent sont descendus faire un tour dans le parc. Rien n'a changé. L'oratoire est toujours là, dans la contre-allée. Les communs contiennent toujours la vieille calèche dont se servaient les arrière-grand-parents, Béatrix et Stéphane. L'entretien laisse à désirer. Des branches mortes jonchent les sous-bois. Les broussailles n'ont pas été coupées.
- Il faudra qu'on vienne pour s'en occuper. Aujourd'hui, il fait trop froid, dit Laurent.
- Oui, on pourrait le faire à Pâques.
Lucienne et Marthe travaillent dur. Il y a à préparer non seulement le déjeuner, mais le repas du réveillon. Elles ont prévu un menu qui convient à chacun et à tous.
- Les enfants seront contents, dit Marthe.
- C'est le principal, répond Lucienne.
- Mais les parents aussi, t'inquiète pas. T'as trouvé une idée de plat ?
- Ben oui, tout simple. Le chaud-froid de poulet de madame Briquet.
- Tu parles d'une simplicité. T'en as pour des heures.
`- J'ai déjà cuit deux poulets. Je vais découper la viande.
Germain et Laurent sont allés voir les fermiers. D'abord ceux de la Rougerie. Ils ont plus de quatre-vingts ans. Le père n'est plus très solide. Sa femme tient encore.
- Les voilà, dit-elle en les accueillant. Tout beaux et tout neufs.
Ils s'embrassent.
- Votre mère est dans les transes, dit le fermier. Elle a perdu sa scierie.
- On sait, dit Laurent. C'est normal.
- Tu trouves
- Ben, un peu.
- A cause des Allemands ?
- Ben oui.
- Heureusement que tes grand-parents ont eu de l'argent. Sinon, ils nous auraient mis à l'hospice.

- Ils n'auraient jamais osé.
A la Vivardière, Germain et Laurent sont accueillis tout aussi chaleureusement par le fermier, la fermière et leur fils Pierre. La dure journée d'hiver a arrêté les travaux en cours. Les deux hommes s'occupent à l'atelier, la mère à la cuisine. Les deux garçons sont contents de voir Pierre, un peu plus âgé qu'eux, mais qu'ils ont toujours connu.
- Alors, le collège, ça va ?, dit Pierre.
- Pas mal, dit Germain.
- On y fait du sport ?
- Oui,, dit-il. Surtout du ballon.
- Et les filles ?
- Y'en a pas, dit Germain.
- Mais, le jeudi, vous n'allez pas en ville ?
- Si, dit Germain, mais avec les curés.
- Moi, je n'ai rien trouvé, dit Laurent.
Pierre rit.
-Vous allez retrouver toi Paulette et Germain Annette.
- Elles veulent plus de nous, disent les deux garçons, mais on reste amis.
- Ah, bon. Elles exagèrent. Mais pourquoi ?
- Soi-disant qu'on se mariera jamais avec elles, dit Laurent. Tu parles, on n'en sait rien.
Ils sont dans la cuisine de la ferme. Le fermier dit :
- Votre mère nous empoisonne avec sa scierie. Elle geint tout le temps. Du coup, elle nous a augmenté les fermages.
- Oui, dit la fermière, mais on a aussi beaucoup plus de terres à cultiver.
Pierre a pris peu à peu en main la direction de l'exploitation. Les deux fermiers vieillissent.
- C'est Pierre qui s'occupe de tout maintenant, dit le fermier. Il est le seul que je supporte.
- Ton père a toujours aussi bon caractère ?, demande Laurent à Pierre.
- Pareil. Il gueule sans arrêt.
Tous éclatent de rire.
- Vous mangez bien, à votre école ? , dit la fermière.
- Ils font ce qu'ils peuvent. Mais, avec les restrictions qui continuent, c'est pas du luxe, dit Laurent.
- On va boire un coup, dit le fermier. Votre venue ça s'arrose.
Lorsque, à la fin de la matinée, Germain et Laurent rentrent à l'Ormée, Marthe dit à Germain que sa mère l'a réclamé.
- Moi ?, dit-il.
- Ben oui, toi. Elle a dit que, dès que tu seras revenu, tu montes dans sa chambre.
- Ah bon.
- Fais attention à ce que tu lui diras, lance Laurent.
- Oh oui, confirme Marthe.
Germain gravit pas à pas l'escalier central. Il a d'abord monté celui qui mène de la cuisine à l'entrée, un boyau étroit où les marches sont glissantes. Le grand escalier,

lui, a des marches recouvertes de tissu. On ne risque pas de glisser. En haut - l'Ormée n'a qu'un étage, plus les combles où logeaient autrefois les domestiques - il tourne à gauche et se trouve devant la porte de la chambre de sa mère. Naguère, elle avait une chambre au milieu du couloir, mais, depuis le départ des grand-parents, elle a changé, Germain ne sait pourquoi, ses habitudes. Il frappe doucement, attend le Entrez qui se manifeste par un Entre donc assez sec. L'une des fenêtres de la chambre donne sur les communs, l'autre sur l'Est du parc. C'est une grande pièce claire, avec un bureau, un grand lit. Elle communique avec un cabinet de toilette.
- Ecoute, Germain, dit Louise, sans lui proposer de s'asseoir, je n'ai rien compris à la dernière visite de ton père.
- Il est venu ? , dit Germain.
Il ne fait pas l'ignorant ; il ne le savait pas, se dit-elle.
- Il m'a raconté que vous l'embêtiez sans arrêt, Laurent et toi, pour qu'il rachète la scierie. Or je te soupçonne d'avoir poussé ton père à cause d'Annette.
Germain rougit.
- Je ne me mêle pas de tes affaires, mais je suppose que ce qui concerne Annette ne t'est pas indifférent.
- Non, dit Germain à voix basse.
- Bon. Tu voudrais que ton père rachète, pour que Roger reste ?
- Oui, dit Germain.
- C'est ce que souhaite Annette ?
- Sans doute, répond Germain.
- Ne fais pas l'imbécile. Elle t'a écrit.
- C'est Laurent et moi qui souhaitons que Roger soit maintenu à la scierie, à cause d'Annette et de Lucienne.
- Bien, dit Louise. Tu peux en reparler à ton père, Laurent aussi. Mais ne l'indisposez pas.
Germain retourne à la cuisine et s'affale sur une chaise.
- Elle t'a fatigué, dit Marthe.
- Oh oui, répond Germain.
- Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?, demande Laurent.
- Qu'elle ne comprenait rien à la visite de papa.
- Il est venu ?
- Oui, il y a quinze jours, dit Marthe.
- Tu aurais pu me le dire, répond Germain. J'avais l'air d'un idiot. Bon, il a raconté, poursuit-il, qu'on l'assommait avec notre histoire de racheter la scierie. Il se demande d'où ça vient.
- De nous deux, dit Laurent à Lucienne. On ne veut pas que toi, Annette et Roger, vous partiez.
- Les bons petits, dit Lucienne qui se précipite sur eux et les embrasse.
- Maman soupçonne Annette de m'avoir écrit.
- Elle t'a engueulé ?, dit Laurent.
- Pas du tout.
On entend des pas à l'étage. La porte du haut s'ouvre, Louise descend l'escalier.
- Tu sers à quelle heure, Marthe ?

- Quand vous voudrez, madame. C'est prêt.
Louise regarde sa montre.
- Dans un quart d'heure, ça ira ?
- Oui, madame.
Louise remonte dans sa chambre.
- Bref, dit Germain, elle ne comprend pas pourquoi on est intervenu. Alors que c'est évident.
- Elle ne pense qu'à sa scierie et à la récupérer, dit Marthe.
Elle s'affaire autour de ses casseroles, regarde le degré de cuisson d'un poulet. Elle l'arrose de son jus.
- Ca a l'air bon, dit Germain.
- Et ça sent bon, ajoute Laurent.
- Elle n'est au courant de rien, dit Laurent sans insister.
Il ne veut pas que Marthe et Lucienne sachent les débats à l'école et les lettres d'Annette et de Paulette.
- Elle m'a dit, achève Germain, qu'on pouvait reparler à papa de la scierie, mais sans l'indisposer. Je compte en parler ce soir.
- Pourquoi pas ?, dit Laurent en riant.
Ils montent tous les deux l'escalier, vont à la salle à manger. Leur mère y est déjà, assise à sa place. Marthe a mis leur assiette à chaque bout. Comme la table est grande, ils ne peuvent se parler entre eux. En revanche, ils sont plus près de Louise avec qui la conversation est dès lors possible. Le repas est léger. Marthe a annoncé une omelette, de la salade et des fruits. Un festin est prévu pour le soir.
- On ne mange pas le poulet, dit Germain.
- C'est pour le dîner, répond Marthe.
Louise semble détendue. Lorsque l'omelette arrive, elle la coupe en trois et se sert. Les deux garçons glissent chacun leur morceau dans leur assiette.
- Je pense que votre père arrivera de bonne heure, dit Louise.
- Ca dépend de son travail, répond Laurent.
Dans le fond du couloir, une horloge sonne l'heure : elle est à balancier et répète les coups.
- Elle en fait un bruit, dit Germain.
- Tu n'y es pas habitué ?,, dit Louise.
- Oh si, je l'ai entendue souvent.
- C'est une horloge qui vient de ton arrière grand-mère. Elle était chez les Malassis à Bellance, déjà au siècle dernier.
- Elle marche toujours, dit Germain.
- Elle n'a jamais eu de panne, répond Louise.
Ce genre de dialogue exaspère Laurent qui s'intéresse surtout à la politique et aux sports. Il vaut mieux éviter la politique.
- Sais-tu, dit-il à Germain en haussant la voix pour être entendu à travers la table, qui a gagné hier le match Auxerre-Nantes ?
- Nantes a gagné, répond Germain. Mais ça n'intéresse pas maman.
- Mais si, mais si, dit Louise conciliante. Au collège, vous faites beaucoup de sport ?
- On joue au ballon, dit Germain. Bientôt, il y aura un tennis.

- Au lycée, on nous emmène au stade de Rasmes tous les jeudis. On y joue au foot, dit Laurent.
- Vous avez l'air en bonne santé, dit Louise.
Ils passent au salon, pour boire le café. Vers trois heures, André arrive à l'Ormée. Il range sa voiture au garage près de celle des Garantier que Louise utilise. Puis il entre dans la maison par la cuisine. Elle est déserte. Il monte le petit escalier, va au salon. Les tasses sont encore sur le guéridon, mais il n'y a plus personne. Laissons-les dormir, se murmure-t-il.
Ìl va dans sa chambre au bout du couloir et se change. Puis il décide d'aller faire un tour dans les fermes. Il commence par la Rougerie où il trouve les deux vieux, le fermier et la fermière, assoupis auprès de leur feu. Ils se réveillent en le voyant.
- Mais c'est monsieur André, dit la fermière. Vous voilà pour Noël.
- Puisque les enfants sont là, autant le passer en famille.
- Vous boirez bien un petit coup ?, dit le fermier.
- Volontiers, répond André.
Les quatre verres sont posés sur la table et remplis de vin blanc.
- Comment allez-vous ?, demande André au fermier et à sa femme.
- Ben, on vieillit.
- Et on s'inquiète, dit le fermier.
- Pourquoi ?, dit André.
- Madame Louise dit qu'elle ne pourra pas garder l'Ormée. Si c'est vrai, nous on ira à l'hospice.
- On n'en est pas là, dit André. Louise se fait toujours du mauvais sang.
- Elle n'a plus le scierie, dit le fermier.
- Ah ça je sais, répond André. Les gosses me taraudent pour que je la rachète.
- Ca serait une solution, dit la fermière.
- De toute façon, on veillera sur vous, dit André en l'embrassant.
Il serre la main du fermier et s'en va. Chez les fermiers de la Vivardière, il ne reste que cinq minutes. Pierre et son père partent pour les champs.
- Vous savez pour la scierie, murmure André.
- Ben oui. Louise pleure tout le temps. Elle se croit ruinée. Elle nous a augmenté les fermages.
- Et les superficies. Bah, elle tiendra le coup.
L'après-midi s'est écoulé paisiblement. A son retour, André est resté longtemps à la cuisine, pour parler avec Marthe et Lucienne. Les deux garçons sont allés dans la campagne vers Savoignes. Louise, dans sa chambre, a écrit des lettres. La soirée commence, plus longue qu'à l'accoutumée. On ne dînera qu'à neuf heures et demie. Personne n'a envisagé d'aller à la messe de minuit, il fait trop froid. L'église de Saint Martin du Jeu est glaciale. Les habitants du village croiront que les Gromier, Marthe et les Gordes sont allés à celle de Brévigneux. Dans le petit salon, André et ses fils se sont réunis. Ils parlent politique.
- De Gaulle s'en ira, c'est certain, dit André.
- Pourquoi tu dis ça ?, répond Laurent. Il est populaire. Pourquoi s'en irait-il ?
- Il ne supporte pas le régime des partis.
- Ah bon, dit Germain. Mais en démocratie il y en a toujours.

- Bien sûr. Mais de Gaulle ne supporte pas leurs tractations perpétuelles, leurs bagarres. Il ne restera pas.
- Qu'est-ce qu'on aura alors ?, dit Germain.
- Un président du Conseil, comme avant la guerre.
Louise entre. Elle a une belle robe et des bijoux.
- Tu es superbe, lui dit André.
- Marthe m'a dit qu'on allait à table.
- C'est qu'il est près de neuf heures et demi, dit André.
Arrivent Roger et Annette, les invités. Lucienne et Marthe mangeront dans la salle à manger. Le menu du dîner est l'oeuvre de Lucienne : des oeufs mimosas, le chaud-froid de poulet de madame Briquet, une salade, des fromages, une tarte. L'une ou l'autre des deux femmes, Lucienne ou Marthe, se lèvent pour servir. Les convives mangent en silence, dégustent chaque plat. Parfois l'un d'eux lance une exclamation :
- Délicieux, dit Roger.
- Comment fait-elle ?, dit André.
Avant la fin du repas, Germain s'est éclipsé. Il a disposé, dans le petit salon, les cadeaux sur les fauteuils, avec, pour chacun, une étiquette où est écrit son nom. Il est revenu à la salle à manger. Prévenue, Louise n'a lancé aucune remarque.
Aussitôt après le repas, c'est la distribution des cadeaux. Annette qui est près de Germain l'embrasse ; elle est contente du cadeau qu'il lui a fait. Il y a moins d'effusion entre Louise et André. Mais Roger et Lucienne s'embrassent, tandis que Marthe embrasse les garçons. Puis l'on s'assied autour de la cheminée. La chaudière au bois suffit à chauffer les pièces, mais une flambée égaie le salon. Les femmes parlent ensemble. Roger et André discutent entre eux. Les garçons s'absorbent dans l'examen de leurs cadeaux. Lucienne rappelle à Louise la recette de Madame Briquet ; son chaud-froid de poulet était justement célèbre dans la région. Louise a pris un papier et note les indications de Lucienne. Marthe rit.
- Mais, madame Louise, on la connaît par coeur sa recette, à la mère Briquet.
- Quand nous ne serons plus là pour la rappeler, on l'oubliera.
Germain a reçu de son père un stylo à plume en or. Il est allé chercher de l'encre, l'a rempli et l'essaie.
- Il marche très bien, dit-il à son père.
De sa mère il a reçu une écharpe en cachemire qu'il a mis sur ses épaules.Laurent admire le microscope dont il compte se servir au cours de physique-chimie. C'est le cadeau de son père. Sa mère lui a offert un chandail en laine. Roger et André parlent de la scierie.
- Ca marche bien ?, demande André.
-Très bien, monsieur André. On a de bons bénéfices. Malheureusement, tout va à l'Etat.
- Ce n'est pas de l'argent perdu.
- Ca non, dit Roger, mais personne d'autre n'en profite, sauf moi.
- Tu es bien payé ?
- Madame Garantier rémunérait bien ses employés. Je n'ai pas à me plaindre.
- Dommage que tu ne puisses pas agrandir.
- Je n'ai pas intérêt. Cela me ferait plus de travail et de soucis pour le même salaire.

- Tu n'es pas intéressé aux bénéfices ?
- Pas du tout. Je suis simple gestionnaire. Pour combien de temps ? On ne sait.
- On verra bien, dit André. L'administration est toujours longue à bouger.
Germain écoute la conversation entre son père et Roger, prêt à intervenir au bon moment. La dernière phrase de son père lui en donne l'occasion.
- Mais qu'est-ce qu'elle peut devenir, la scierie?, dit-il.
André se tourne vers lui.
- Elle sera vendue, on ne peut savoir d'avance à qui.
- C'est bien le problème, répond Germain.
- Oui, dit Laurent.
- Elle ne restera pas dans votre famille, se risque à dire Annette, à la grande frayeur de Lucienne.
Un long silence tombe dans le salon, que personne n'ose interrompre. Louise murmure, pour aider André :
- Que pouvons-nous y faire ? Mes parents ne sont plus là et ne peuvent pas revenir. S'ils avaient été là, ils auraient décidé.
- Certainement, dit André d'une voix aigre. Ta mère aurait trouvé un moyen pour récupérer son bien. Mais ils ne peuvent pas bouger d'Espagne. Sinon...
Le silence s'établit de nouveau. Personne ne demande de détails sur la situation des Garantier.
- Je regretterai l'Ormée, dit Lucienne.
- Pourquoi ?, répond André.
- Parce que, si Roger n'est plus gestionnaire de la scierie, nous serons obligés de partir.
Annette regarde Germain. Elle a les larmes aux yeux. André vient vers elle et l'embrasse.
- Ne pleure pas. Rien n'est fait. Il faut attendre.
- Rachetez, monsieur André.
- Non, je ne ne peux pas, dit doucement André.
- Vous, vous avez l'argent, dit-elle.
- L'argent n'est pas tout. Tu sais ce qui s'est passé. Comment veux-tu que je me compromette dans une affaire pareille? Je suis trop proche parent.
- Je ne peux croire, dit Annette, que je quitterai définitivement l'Ormée.
- Tu ne la quitteras pas, dit André. Rien ne dit que le nouveau propriétaire ne gardera pas ton père.
- Ce n'est pas certain, dit Roger.
- Il faut l'espérer, répond André.

On est au plein de l'hiver. Depuis le matin, Marthe pousse les feux dans la chaudière, en y enfournant de grosses bûches. Mais elle a du mal à réchauffer la maison. Dehors, les arbres, les plate-bandes, les buissons, sont couverts d'une couche de verglas ; sous le pâle soleil perçant, à neuf heures du matin, à travers les brouillards, il brille comme un vaste miroir. Dans les fermes, les poules sont demeurées dans leur cage et les coqs n'ont pas annoncé l'arrivée tardive de l'aurore. Les fermiers, leurs femmes, leurs aides sont restés au logis. Impossible de labourer ou de sarcler par un temps pareil ; le sol est trop dur.

- Brr, fait Louise en entrant dans la cuisine.

Elle s'est levée tard, demeurant blottie sous ses couvertures dans la chambre mal chauffée ; c'est toujours le cas lorsque le froid est trop vif. Ses parents s'en plaignaient déjà. Mais il n'est guère possible d'augmenter le chauffage qui est à son maximum. Elle s'est revêtue de chandails sur sa chemise de nuit et enveloppée dans une épaisse robe de chambre. Lorsqu'elle arrive dans la cuisine, vers neuf heures un quart, Marthe et Lucienne sont déjà à l'ouvrage depuis sept heures. Elles la saluent, lui demandent si elle a bien dormi.

- Très bien, dit Louise. Mais, bon dieu, on gèle.
- Je ne peux pas forcer la chaudière, elle risquerait de sauter, dit Marthe.
- Je sais, dit Louise. On n'est pas habitué à une température aussi basse.
- Ca ne va pas durer, dit Marthe.
- Ce matin, dit Lucienne, Roger a conduit Annette en voiture à son école. Avec ce verglas, il avait peur qu'elle tombe.
- Il a bien fait, dit Louise.

Roger est le seul à pouvoir utiliser la voiture des Garantier. Sur ce point, Louise ne se montre pas regardante.

- On ne va pas pouvoir sortir, dit-elle.
- Vaut mieux pas, dit Lucienne. Mais ça se réchauffera dans la journée.
- Il va falloir s'occuper, murmure Louise. Vous faites le ménage aujourd'hui ?

- Comme tous les jours, madame, répondent ensemble Marthe et Lucienne.
Marthe ajoute :
- On fera deux pièces.
- Oui, ça suffit, dit Louise. Il vaut mieux faire deux pièces à fond que quatre ou cinq superficiellement.
Marthe et Lucienne qui ont entendu cent fois cette remarque, sourient.
- Ben moi, je n'ai pas grand chose à faire, dit Louise. Je vais écrire mon courrier, comme chaque jour. Puis je raccommoderai du linge en attendant le facteur. Les jours de grand froid, il ne passe guère avant midi. Sa tournée est plus longue, il ne roule pas vite.
- Son vélo est vieux, dit Lucienne.
- Il risque de se casser la figure, dit Marthe.
- C'est qu'il n'est plus jeune, le père Firmin, ajoute Louise. Bon, j'y vais.
Elle retourne dans sa chambre. Tout en faisant les pièces du bas, Marthe et Lucienne bavardent.
- Cette pauvre Louise, dit Marthe, elle se demande ce qui va lui arriver. C'est pour ça qu'elle attend le facteur.
- Elle n'a plus rien à attendre, dit Lucienne. La scierie va être vendue par l'Etat.
- Elle fera tout pour la ravoir
- Oui, mais comment ?
- Il faut d'abord qu'elle ait l'argent, dit Marthe. Or il ne peut venir que de son mari ou de ses parents.
- Le mari ne veut pas. Quant aux parents, ils sont bien loin.
- Elle est maligne, dit Marthe. Elle va se débrouiller. Elle n'est pas née de la dernière pluie.
- Tout est venu de madame Garantier, dit Lucienne. Sans elle, mon Roger ne risquerait pas de perdre sa place.
- Il n'est pas parti, dit Marthe.
- S'il y a un nouveau propriétaire, il partira.
- Pas sûr
- Oh si. Le nouveau aura certainement quelqu'un à placer.
Sur la route qui va de Brévigneux à l'Ormée, le facteur fait avancer lentement son vélo. Il a quatre kilomètres à faire et il en a fait deux. Avant d'arriver à l'Ormée, il va s'arrêter dans les fermes. Puis il poursuivra son chemin jusqu'à Puisans et Savoignes, avant de finir par Saint Martin du Jeu. C'est un vieil homme maigre. Il pédale doucement, redoute de glisser. La route est, par endroits, recouverte d'anciennes flaques transformées en glace. Firmin les évite avec soin, ce qui lui prend du temps. A la Poste de Brévigneux, il a trié le courrier. Il n'y en a pas beaucoup. Ce n'est pas lui qui fait le service en ville. Il est requis pour la campagne, vers l'Ouest, après le fleuve; il l'a traversé sur la passerelle qui remplace le pont détruit en 1940. Quand est-ce qu'ils vont nous le reconstruire ?, se dit-il. Les planches ont fait tressauter les roues de son vélo : elles aussi étaient couvertes de glace et il osait à peine avancer. Le voilà sur la route avant le tournant qui mène aux deux fermes. L'air est si froid que son souffle ressemble à de la fumée. Il ne sera guère à l'Ormée avant midi, peut-être plus tard. Parfois il traîne dans les fermes, où on lui offre un coup à boire.

Il discute avec la patronne, et quelquefois le patron quand il est là. Il arrive à la Vivardière. La fermière l'accueille, il a une lettre pour elle, de sa nièce qui vit loin de l'Ormée.
- Salut, Firmin. Viens boire un coup. Par ce froid, ça te fera du bien.
- Il n'est pas là, le patron ?
- Ben non. Il est parti à l'Ormée. Il voulait parler avec madame Louise.
- Y'a une lettre pour elle, avec un en-tête. Ca doit être de son avocat.
- Mon mari craint que Louise ne vende l'Ormée
- Y'a peu de chance, dit le facteur. Elle y tient trop.
Firmin reprend son vélo et va à la Rougerie. Il boit un coup. Il reste longtemps avec les deux vieux, puis il va aux Chanteaux où il reste tout aussi longtemps.
A l'Ormée, le fermier de la Vivardière réclame Louise. Il est debout dans la cuisine face à Marthe et à Lucienne. Elles se demandent pourquoi il est venu. Lui parle du temps, de l'impossibilité de labourer, des restrictions d'huile et de sucre.
- Monte donc, crie Louise en haut de l'escalier qui mène à l'entresol. On pourra discuter tranquille.
Le fermier grimpe les marches et se trouve en face de Louise qui l'attend dans le petit couloir le long du second escalier.
- Bonjour, madame Louise, dit-il d'un ton jovial.
- Bonjour, répond Louise, avec un sourire, mais moins de jovialité. On va aller dans le petit salon. On y sera mieux.
Ils vont s'asseoir dans le salon dont les grandes baies donnent sur le parc. Noyée dans le brouillard, la pelouse est à peine visible.
- Quel temps !, ronchonne le fermier. On ne peut même plus travailler à c't' heure
- Ca va s'améliorer, dit Louise.
- Madame Louise, je viens vous voir parce que je m'inquiète pour l'avenir. On dit que, depuis que vous ne touchez plus les revenus de la scierie, vous ne parvenez plus à entretenir l'Ormée et que vous songez à vendre.
- C'est vite dit, murmure Louise.
- C'est ce qui se raconte aux Chanteaux, à la Rougerie et dans les villages, Saint Martin par exemple. Vous comprenez, avec vous on s'arrange. Mais on ne sait pas comment sera le nouveau propriétaire.
- Ecoute, je n'ai pas l'intention de vendre. Il est vrai que j'ai du mal à tenir. Mon mari ne veut pas mettre un sou dans l'Ormée, à cause, dit-il, de l'attitude de ses beaux-parents. Ca le regarde. Moi, je fais tourner la maison, paie les impôts et les salaires avec les revenus des deux fermes: la tienne et les Chanteaux. Si la vie n'augmente pas trop, ça ira de justesse.
- Vous me rassurez, dit le fermier.
Il redescend à la cuisine, salue Marthe et Lucienne, retourne chez lui. Louise est restée dans le petit salon. Elle se soucie des réactions dans les fermes. Ceux qui les exploitent peuvent les quitter, en prendre d'autres ailleurs. Il faut trouver une solution. Si la scierie est vendue, il faut que ce soit au profit de la famille Gromier. Ou alors elle ira à un nouveau propriétaire inconnu, mais c'est là que le risque est grand, si le nouveau ne fait pas l'affaire, de voir partir Roger. Rester à l'Ormée est encore pos-

sible. Sans Roger, ce sera plus difficile, mais elle pourra embaucher un jeune du pays. Bien sûr, le mieux serait d'avoir la scierie. On se mettrait à l'abri de toute vicissitude.
Elle traverse la cuisine où Marthe et Lucienne préparent le déjeuner, se rend à la lingerie, se met au raccomodage. Il y a devant elle un tas de draps à rapiécer, de chemises des garçons à recoudre, de vêtements divers dont les siens. Elle a enfourché des lunettes et commence son travail. Elle peut envisager trois perspectives : attendre la vente et le nouveau propriétaire - c'est la moins bonne, on ne sait pas ce qui arrivera après et surtout cela ne permet pas d'assurer avec certitude l'entretien de l'Ormée -; avoir recours à André, le supplier de nouveau, faire des concessions sur ses incartades à la fidélité conjugale et obtenir de lui qu'il rachète la scierie ; enfin, elle ne peut racheter elle-même à l'Etat, étant de la famille Garantier, mais elle peut faire appel à ses parents, leur demander de l'argent et faire racheter par Roger.
Les deux dernières idées valent autant l'une que l'autre. La meilleure serait l'intervention d'André. L'argent est là, disponible. Ce serait elle et André les propriétaires de la scierie. L'autre idée permettrait à ses parents de récupérer leur bien confisqué. De toute façon, ils ne peuvent revenir en France. C'est elle, Louise, qui profiterait des revenus. Mais il faut faire venir d'Espagne l'argent, ce qui ne sera peut-être pas facile.
Marthe entre dans la lingerie et dépose une lettre sur la table.
- Merci, dit Louise.
Etonnée de la voir sans réaction, Marthe la regarde dans les yeux.
- Ben, vous ne l'ouvrez pas ?, dit-elle.
- Tout à l'heure, répond Louise qui n'a pas regardé l'en-tête.
Marthe sort. Si c'est l'argent espagnol qui sert à payer la scierie, il ne pourra franchir régulièrement la frontière. Les relations entre l'Espagne et la France sont difficiles. Le ministère des Finances s'opposera au transfert, au vu de sa justification : achat d'un bien confisqué. Il faudra trouver un intermédiaire, quelqu'un ayant de l'argent en France et que ses parents puissent rembourser en Espagne. Roger pourra directement racheter. Louise poursuit, un long moment, son raccommodage. Elle pense à André. Il ne veut pas l'aider. Pourtant, c'est elle qui s'est occupée seule, pendant, toute la guerre, des enfants. Il était à Rasmes. Il pourrait lui être reconnaissant d'avoir assumé la charge. Mais il est rancunier. Il avait prévenu ses beaux-parents de faire attention ; ils ne l'avaient pas écouté. Résistant de la première heure, leur compromission avec les Allemands et la mort des deux journaliers, Mastin et Tête de pipe; l'avaient dégoûté. Il ne veut plus entendre parler d'eux et, en aucune façon, ne leur rendra service. La lettre est toujours sur la table, sans que Louise songe à l'ouvrir. Elle craint que ses parents refusent de racheter. Après tout, ils n'y ont aucun intérêt. Ils savent qu'ils ne reviendront peut-être jamais en France. Il y a néanmoins une chance qu'ils consentent à financer, c'est précisément l'espoir qu'un jour ils reviendront. Or l'Ormée est difficile à gérer sans la scierie. Il manquera toujours de l'argent pour l'entretenir. Il faudra, comme autrefois, hypothéquer. Mais comment rembourser l'hypothèque ? Un pli barre le front de Louise, tandis qu'elle s'acharne sur sa couture. La vie est trop dure. Personne ne l'aide. Des larmes lui montent aux yeux, mais elle les refoule. Ce n'est pas le moment de pleurer, se dit-elle.
Elle se penche vers la table et voit l'en-tête de l'enveloppe. Mais c'est mon avocat, murmure-t-elle.

Elle ouvre aussitôt et lit. La lettre est brève. Elle ne contient qu'une information : la scierie sera mise en vente aux enchères, le 27 Février 1945 à dix heures, sur les lieux. On est au début de Janvier, le 7. Louise se rend compte qu'il lui reste très peu de temps pour s'organiser. Elle s'étonne que l'avocat ne lui en dise pas plus long. Qui a décidé de cette date ? Sans doute un service administratif qu'elle ne connaît pas. Pourquoi une vente aux enchères ? Les biens confisqués doivent-ils être tous vendus à l'encan ? Elle songe à la scierie, du temps de ses parents. Au début, c'était une modeste entreprise, avec un seul hangar. Jean Darmeuil, le gérant - celui que les résistants ont tué - vendait des planches aux paysans. Après les bombardements de 40, il avait eu des commandes de Bellance. Aussi de la SNCF, pour les voies dévastées. L'affaire marchait plus ou moins bien, selon les mois. Quand les Allemands ont occupé l'Ormée, sa mère s'est entremise, grâce à Suzanne de la Motte, avec le général Kranz. L'Ormée était devenue la résidence principale du général, il habitait rarement Bellance. C'est lui qui, par l'intermédiaire de grossistes français servant de prête-nom, avait fourni aux Garantier les marchés les plus juteux. Apparemment rien n'était vendu à l'occupant, en réalité c'était lui qui payait tout le bois, aussitôt utilisé pour le mur de l'Atlantique et pour les campagnes de Russie et d'Italie. Après que les Allemands eurent quitté l'Ormée en 41, les ventes continuèrent. Suzanne de la Motte était la maîtresse du général Kranz qui couvrait toutes les opérations. Les Garantier étaient devenus très riches et le sont encore. Leurs capitaux en Espagne sont importants. Mais leur compromission a fait le malheur de l'Ormée. D'autant qu'en dénonçant leurs deux journaliers, ils ont aggravé leur cas. La porte de la lingerie s'ouvre. Marthe passe la tête par l'entre-baillement, dit d'une voix douce:

- Venez à table, madame.

Louise se lève, laisse la lettre sur la table, dépose à côté le pantalon qu'elle était en train de recoudre. Elle vient dans la cuisine.

- Il fait plus chaud ici que dans la lingerie, dit-elle.
- C'est seulement le tuyau qui chauffe la lingerie, répond Marthe. Ici il y a le fourneau.
- C'est vrai, dit Louise. J'oublie toujours.

Lucienne et Marthe se sont assises en face d'elle qui reste seule sur un côté de la table. Un ravier rempli de radis et un carré de beurre sont devant elle.

- Oh, les radis sont bons, dit-elle en en croquant un, et bien tendres.
- C'est le fermier de la Vivardière qui les fait pousser sous des plaques de verre, dit Lucienne.
- Bonne idée, dit Louise. Ils sont excellents.

Marthe apporte ensuite un rôti de porc à la crème entouré de petits légumes. Elle découpe les tranches, en met deux dans l'assiette de Louise.

- C'est trop, dit-elle. Je vais étouffer.
- Il faut manger, madame. C'est bon pour ce que vous avez.
- Qu'est-ce que j'ai ?, dit Louise.
- Des soucis, répond Marthe.
- Ah ça oui. Figure-toi que la vente de la scierie est fixée au 27 Février 1945 à dix heures. J'ai à peine le temps de me retourner.
- Faudrait en parler aux fermiers, dit Marthe.

- Ceux de la Rougerie, ça ne les intéresse guère, répond Louise.
- A la Vivardière et aux Chanteaux, il faut qu'ils sachent.
- Pourquoi ?
- Ils peuvent aider, dit Marthe.
- A quoi ?, dit Louise.
- Ben, à racheter, par exemple.
- Mais avec quel argent ?
- Le leur et le vôtre.
Aussitôt après avoir bu son café, Louise s'est enfermée dans sa chambre. Elle s'est allongée sur son lit, dans l'intention de faire une sieste. Mais le sommeil ne vient pas. Comment récupérer la scierie ? Par ses parents, André, les fermiers. Elle peut aussi hypothéquer l'Ormée. Nul ne sait - l'avocat ne le dit pas - à quel prix sera mis en vente le bien. Or tout dépend de ce prix. S'il s'agit d'une somme relativement faible, les enchères monteront, mais pas au point de rendre l'établissement invendable. Tout dépend aussi du nombre d'acheteurs qui vont se présenter à la vente. Cela on ne peut le savoir d'avance, pas plus que le prix. Louise a fini par s'endormir. Elle rêve que la scierie est rachetée, que Roger continue à la gérer et que les bénéfices permettent largement d'entretenir l'Ormée et même d'apporter de nouvelles améliorations dans les fermes. Le réveil est brutal. Elle est face à la réalité : comment retrouver son bien ? Car elle a toujours considéré que la scierie appartenait à ses parents. L'Etat les a volés. C'est eux qui avaient su la rendre florissante. Bien d'autres ont profité de la présence de l'occupant pour s'enrichir. Que ses parents paient la dénonciation des deux journaliers par un exil d'une durée indéterminée, c'est la loi, en l'occurrence la loi pénale qui va en décider. S'ils sont condamnés à de fortes peines, ils ne reviendront pas. Mais cela n'a rien à voir avec la scierie ; sa confiscation est injuste. Ou alors il faudrait confisquer beaucoup d'autres biens qui sont maintenus à leurs propriétaires.
Dans la soirée, Louise descend à la cuisine. Lucienne et Marthe sont de bon conseil ; elle va les consulter. Toutes les deux sont occupées à faire le repas. L'une, Marthe, épluche les légumes pour la soupe, tandis que l'autre, Lucienne, prépare des charcuteries, des saucisses et fait chauffer de l'eau pour cuire des pommes de terre. Louise s'est assise à sa place habituelle, comme si elle allait dîner.
- Il est trop tôt, madame, dit en riant Marthe.
- Je sais, il n'est que six heures.
- C'est la vente de la scierie dans deux mois qui vous préoccupe ?, demande carrément Marthe.
- Oui, dit Louise. Je ne sais comment m'en tirer.
- La meilleure manière, dit Marthe, c'est de demander l'argent à monsieur André. Il est le plus proche, le plus à même de régler tout ça.
- Il ne veut pas.
- Il faut lui redemander. Lui expliquer les avantages de l'affaire.
- Il en fait une question de principes.
- A part lui, il y a vos parents.
- Eux, ils diront sans doute oui, répond Louise. Ils s'assurent ainsi que l'Ormée ne sera pas vendue C'est tout gain pour eux si un jour ils reviennent.

- Y’a aussi les fermiers.
- Il faudrait alors les intéresser à l’affaire, reprendre une association comme celle entre Darmeuil et mes parents. Ca a bien marché. Jean a eu tort de s’énerver.
- C’est que les résistants voulaient lui faire la peau. C’est pour ça qu’il est allé les voir. Comme ils en savaient plus long que lui, ils l’ont descendu.
Louise rougit. C’est elle qui avait vendu Darmeuil à la résistance, en révélant que le bois allait à l’occupant. Marthe n’a pas pu le savoir, puisque Joséphа - la bonne des Gromier - ne l’a su que sur son lit de mort.
- Bon, il faut choisir. Je vais téléphoner à André pour qu’il vienne, en lui disant que je veux rediscuter avec lui. Si ça ne marche pas, on demandera aux fermiers. Et puis après, à mes parents.

La route de Rasmes à Bellance longe le fleuve ; déjà elle a suivi ses bords, avant d'arriver à Rasmes ; elle se poursuit, rectiligne, le long de sa rive droite - il y en a une autre qui suit la rive gauche - et elle entre dans le Bocage à une centaine de kilomètres de Bellance. Alors le paysage se transforme. Aux vastes champs coupés de grosses fermes succèdent des carrés enveloppés de haies où la maison du fermier se dissimule derrière des épineux ou entre des arbres. Rasmes et Bellance sont des villes qui s'opposent. Rasmes est peuplée d'ouvriers, d'employés, de petits notables. Elle est connue pour sa cathédrale et ses pains d'épice. Détruit pendant la guerre, le centre-ville va être reconstruit : de grands immeubles bordant de longues rues. En revanche Bellance - dont le centre-ville fut aussi détruit pendant la guerre - est peuplée d'artisans, de gros commerçants. Elle a eu longtemps ses grands notables : les Rugel, les Gast, les Gromier, les Malassis. Avec le temps et les partages successoraux, les fortunes ont décru. Mais ces notables restent riches. Tous ont pris néanmoins un métier, car leurs revenus ne leur auraient pas suffi pour vivre. Le fils Gromier, André - le père de Germain et de Laurent, le mari de Louise - est ingénieur à la SNCF. Il a fait l'Ecole Centrale et est sorti dans un bon rang.
En cette journée de fin Janvier, sa voiture roule de Rasmes vers l'Ormée. Louise lui a téléphoné il y a deux jours, en réclamant impérativement sa visite. Que lui veut-elle ? L'affaire de la scierie est, pour lui, réglée. Il ne mettra pas un sou dans l'entreprise. Il a déjà donné et ses beaux-parents lui ont rendu. L'argent est placé et ira plus tard aux garçons. Ses relations avec sa femme, Louise, sont parfois difficiles. Il l'a beaucoup aimée, au début de leur mariage. Mais elle ne l'aimait pas, en préférait un autre, le beau Lucien Vanloup qui n'avait pas un sou. Elle a choisi la richesse des Gromier. Depuis l'avant-guerre, il a de nombreuses aventures avec des jeunes filles, ce que Louise lui reproche. Cette route qu'il suit, il la connaît depuis son enfance. Il se souvient qu'à cinq ans il l'a faite, avec ses parents et Joséphа - la vieille bonne qui l'a élevée - dans une voiture attelée. Deux beaux percherons menaient l'attelage. On s'était arrêté chez des amis, dans une propriété au bord du fleuve, pour dîner et pour dormir. Et l'on était reparti, le lendemain matin, pour Bellance. Aujourd'hui, André a

quarante-cinq ans. Depuis longtemps, dès sa jeunesse,, il a utilisé des automobiles qu'il a tôt appris à conduire. Avec l'augmentation de la circulation, il n'aime plus la vitesse et roule à petite allure. Il arrivera à l'Ormée avant le déjeuner. Il est parti à huit heures, ses fils Laurent et Germain s'en allaient l'un au collège, l'autre au lycée. Il leur a promis de revenir le soir. Depuis qu'ils sont là, sa vie à la maison, rue aux Herbes - une vieille rue de Rasmes - s'est organisée. Il faut des repas réguliers, un ménage fait, des locaux propres. Sur les trois étages règne une femme d'entretien qui vient une demi-journée trois fois par semaine. Elle s'occupe aussi du linge, des vêtements. Les garçons savent se préparer à manger des nourritures simples ; lui-même sait faire la cuisine. Ils passent de bonnes soirées à bavarder et à lire. Mais assez souvent il s'absente pour aller voir ses belles. Il ne regrette pas la venue de ses enfants. A leur âge, quinze et dix-sept ans, ils ne sont pas pesants, se débrouillent. Il redoute, en revanche, l'arrivée possible, à plus ou moins longue échéance, de Louise. Elle est autoritaire et voudra, malgré leur maturité, commander ses fils. La matinée est calme avec un peu de soleil sur le fleuve. Il n'y a guère d'autos sur la route. Il s'arrête à un bistrot de campagne pour boire un café, puis repart. Parfois il ouvre une vitre et respire à pleins poumons l'air frais de l'hiver. Vers dix heures et demi, la voiture traverse Bellance. Elle est entrée dans la ville par le faubourg Est dont elle longe les maisons basses datant de l'avant-guerre - de la loi Loucheur - et qui n'ont pas été touchées par les bombardements. Puis il aborde le centre-ville. Là les bombes ont frappé de plein fouet les principaux édifices. La cathédrale a eu ses tours gravement endommagées. Les beaux hôtels particuliers, ceux des Gromier, des Rugel, des Malassis et des Gast sont un tas de gravats. Leurs propriétaires se sont réfugiés soit à la campagne, soit dans des appartements, les rares demeurés libres. Les Gromier avaient vendu leur hôtel avant la guerre et vivaient déjà dans un vaste appartement près du Jardin public. André regarde avec tristesse cette ville dont il est originaire, qu'il a habitée avec sa famille et qu'il a toujours aimée. A chaque fois, désormais, qu'il franchit ses rues et ses places, il ne peut se retenir de songer à la vieille université aujourd'hui détruite, à l'église de sa paroisse dont il ne reste rien. Le grand boulevard, ex-boulevard du Roi, a été lui aussi abîmé par la guerre. La Renaissance, le café chic de sa jeunesse, est toujours là, refait à neuf. Mais le théâtre n'existe plus et beaucoup d'anciennes maisons ont eu leur façade éventrée par des obus. Le marché aux fleurs est à sa place habituelle, devant le Jardin public, mais l'hôtel Rugel qui en était proche est une ruine. André roule doucement dans ces rues qui lui sont familières, fait un détour pour revoir tel coin de la ville qu'il aimait particulièrement. Il ne regrette pas d'habiter Rasmes, elle aussi à demi détruite, où il n'a pas les mêmes souvenirs, mais où il s'en crée chaque jour de nouveaux. Il s'engage sur la route qui mène à la mer. Mais il s'arrêtera au bout de douze kilomètres, tournera à gauche et se dirigera vers l'Ormée. Il traverse le faubourg Ouest, lui aussi fait de petites maisons,, mais moins récentes que celles du faubourg Est. Il arrive sur la route et la suit sans se presser. Il passe par Brévigneux où il ne s'arrête pas ; il n'a plus grand monde à y saluer, sinon les Leboux, mais il ne les verra pas, car il leur reproche leur accointance, pendant la guerre, avec l'ennemi. Les Pons - amis des Gromier - sont retournés à Rasmes où il les rencontre souvent. Il tourne de nouveau à gauche à la sortie de Brévigneux. Auparavant, il a franchi le pont. Il suit la petite route qui mène à

Saint Martin du Jeu. Elle est faite d'une longue descente, d'un tournant brusque et d'une lente remontée vers la première entrée de l'Ormée - la deuxième se situe de l'autre côté de la propriété -. La barrière est ouverte. Il roule sur l'allée caillouteuse. Il a vu, sur sa droite, les murs du château qu'avait commencé à construire Edgard Malassis, le grand oncle de Louise, pour abriter ses peintures et ses sculptures. Edgard est mort en 1938, juste avant la guerre, à cinquante ans, dans le grenier de l'Ormée, épuisé par son travail de sculpteur - il avait abandonné la peinture -. La voiture se range le long de la pelouse devant le perron de la maison. Louise sort, vient vers André et l'embrasse.
- Je te quitte, lui dit-elle aussitôt, car je suis en train de faire les comptes avec le fermier des Chanteaux. Il n'est pas facile, comme tu sais. Va à la cuisine, où tu trouveras, comme d'habitude, Marthe et Lucienne. Je serai là le plus vite possible.
André sourit, tandis que Louise s'éloigne. Il contourne la maison et entre dans la cuisine par la porte arrière, celle devant le garage. Marthe et Lucienne font le déjeuner. Elles ont particulièrement soigné le menu : oeufs mimosas, poularde au riz, salade, fromage de chèvre et une tarte aux pommes. L'air embaume de saveurs mêlées où domine celle de la poularde cuisant dans le four à bois. André embrasse Marthe, puis Lucienne. Il les connaît depuis l'âge de huit ans. Elles le tutoyaient tant qu'il fut enfant, puis choisirent peu à peu le vouvoiement. Marthe le tutoyait encore pendant la guerre.
- Vous voilà donc, monsieur André, lui dit-elle. On ne sait pas pourquoi vous venez Madame nous a dit : J'ai téléphoné à André, il arrivera demain à onze heures.
- Il est onze heures, dit André en riant.
- Elle vous a convoqué ?
- Ben oui. Je ne sais pas pourquoi.
Elles se sont remises au travail, parlant entre elles sur l'assaisonnement de la salade, sur le degré de cuisson de la poularde. André a ouvert un placard, a sorti un verre et l'a rempli d'un vin blanc fruité dont une bouteille était posée sur la table.
- Rudement bon, ce pinard. Je n'en avais jamais bu.
- Monsieur André, dit Lucienne, vous en avez bu de nombreuses fois. C'est celui que fait le fermier de la Vivardière, dans sa vigne du côté de Saint Martin.
- Ah oui, tu as raison.
Lui, n'a jamais cessé le tutoiement.
- Mais il a changé de goût.
- Il y rajoute peut-être du sucre, dit Marthe. Les garçons vont bien ?
- Ils sont épatants, dit André. Avec eux, je ne suis plus jamais seul.
- Vous arrivez à vous nourrir à Rasmes ?
- A peu près. Dans les villes, il manque encore pas mal de choses. La viande est rationnée. Mais, au marché, on trouve des légumes et du gibier. Les nouilles sont noires, faites sans doute de sarrazin. La charcuterie n'est pas fameuse.
Louise descend l'escalier, elle est au milieu de la pièce.
- Ca marche ?, dit-elle à Marthe.
- Mais oui, madame. La poularde cuit, le riz aussi.
- Tu viens, André. On va se mettre dans le petit salon. On boira l'apéritif.

Ils montent tous les deux, lui derrière elle. Dans le petit salon, ils s'assied autour d'une table ronde. Dans une sorte de bahut, des bouteilles sont alignées.
- Que veux-tu boire ?, ,demande André.
- Un porto, répond Louise.
- Je vais en prendre un aussi, dit André.
- Je te dirai, cet après-midi, pourquoi je t'ai fait venir. Mais donnons-nous auparavant un peu de bon temps, en buvant, en mangeant et en bavardant.
- Tu as l'air d'avoir le moral, dit André.
- Je m'inquiète, je t'expliquerai. Pour le moment, pas de catastrophe. Et les enfants ?
Elle a tardé à poser la question qui, pour elle, n'a rien de primordial. Elle sait d'avance la réponse.
- Ca va. Ils travaillent. Les notes sont bonnes. Germain s'est habitué au collège.
- C'est celui où sont allés autrefois mes deux oncles, Emile et Jérôme.
Elle en parle rarement. Sa mère les nommait parfois, sans insister.
- C'est ceux à qui ta mère avait fauché leur part de succession.
- Oui, dit Louise. Comment le sais-tu ?
- Tout comme toi, par Edgard. Et aussi par Félix qui n'en était pas fier. Il était complice.
- Ah, ma mère aime l'argent, dit Louise.
- Il lui en fallait pour se marier.
- Tous les trois, vous parvenez à vivre décemment à Rasmes ?
- Avec tes colis, ça va.
Louise lui envoie, chaque semaine, un colis, avec du beurre, de la viande, des légumes.
- Les enfants ne sont pas trop maigres ?
- Ils ne sont pas gras, mais ils font beaucoup de sport.
- Je ne sais pas quand je reviendrai, dit Louise.
Marthe se présente à la porte, annonce :
- Madame, le déjeuner est prêt.
André et Louise traversent l'entrée, vont dans la salle à manger qui est sur la droite du grand salon. Ils s'assied l'un en face de l'autre à la grande table dont on a enlevé, pourtant, les rallonges.
- Marthe, dit Louise, envoie les plats par le monte-charge. Ca te fatiguera moins.
- Ah, madame, j'aime bien servir ce que Lucienne et moi nous avons préparé.
- Bon, dit Louise sans insister.
Ils mangent les oeufs mimosas qui étaient déjà sur la table.
- De Gaulle a l'air de tenir le coup, dit André. Les communistes le soutiennent.
- Tant que la guerre n'est pas finie, dit Louise, il ne sera pas contesté. Mais après ...
- Il est bon tacticien, dit André.
- On verra, dit Louise. Et à Rasmes, tout est calme ?
- Ma foi, oui. On déblaie les ruines. Pour que le commerce reprenne, des baraquements ont été installés sur le boulevard qui va de la gare au fleuve.
- Sur le boulevard ?
- Ou, sur le terre-plein.
- On n'a pas coupé les arbres ?

- Mais non, il y avait largement la place entre les troncs.
- Les enfants vont régulièrement à la messe ?
- Germain, certainement. Son collège l'oblige à assister à l'office du dimanche et à des messes du matin le vendredi. Pour Laurent, je n'en sais rien.
- Tu devrais y aller avec lui
André sourit, ne répond pas. Au bout de quelques minutes, il reprend :
- J'ai fait quelques travaux dans la maison, rue aux Herbes. Le cabinet de toilette a été entièrement rénové. Les peintures des chambres sont neuves
- Bravo. Je ne connais guère la maison. La seule fois où j'y suis allée en 43, je l'avais trouvée triste.
- Elle est plus gaie, dit André.
Le déjeuner est achevé. Ils retournent au petit salon où Marthe leur apporte le café. La pièce est illuminée par le soleil. Sur les meubles, les bibelots brillent. Les tableaux semblent sortir des murs : paysages, portraits. La couleur des fauteuils, celle de l'alcôve où se trouve le divan resplendissent. André admire l'ensemble et le bon goût des Garantier.
- Eh oui, dit Louise qui entre brusquement dans le sujet qu'elle a préparé. Bientôt, tout cela n'existera plus.
- Pourquoi ?, dit André.
- Parce que je vendrai l'Ormée.
- Pourquoi donc ?, répète André.
- La scierie va être mise aux enchères le 27 Février. Je n'ai pas les moyens de la racheter.
André garde le silence. Puis il dit :
- C'est pour ça que tu m'as fait venir ?
Louise se met à pleurer. Il s'approche d'elle, la prend dans ses bras, l'embrasse.
- Vas-y. Raconte.
- Non seulement je ne peux racheter la scierie, dit Louise, mais je n'ai pas les moyens d'entretenir l'Ormée sans les revenus qu'elle me rapportait.
- Mais tu la maintiens en ce moment ?
- Ca ne peut durer. Tout augmente. André, rappelle-toi les bons moments que nous avons eus ici. Quand j'étais petite, trois ou quatre ans, tu en avais déjà douze ou treize. Et tu étais pourtant mon compagnon de jeux. Tu m'emmenais dans la campagne, tu me portais sur tes épaules.
- Oui, je me souviens, dit André qui s'est assis de nouveau dans son fauteuil.
- Tout cela va partir en fumée, tout ce que nous avons vécu de meilleur, ensemble, ici. Si tu ne me donnes pas l'argent pour racheter la scierie, l'Ormée est perdue.
- Je ne crois pas, dit André. Il y a les fermes.
- Les revenus des fermes ne suffiront pas. Je suis foutue, si je n'ai pas d'autres revenus.
- Louise, dit André, je ne veux pas te donner d'argent pour la scierie.
- Alors, donne m'en pour l'Ormée.
- Non plus. L'Ormée est la propriété de tes parents. Cela fait des années que je t'ai dit de t'en tenir à l'écart, de ne pas te substituer à ta mère.

Louise avait toujours cherché, par amour de l'Ormée, lieu pour elle incomparable, à faire partie de la gestion, à intervenir dans les financements. Plus ou moins poussée par sa mère qui refusait l'autre prétendant, Lucien Vanloup, pas assez argenté, elle avait épousé André pour sauver l'Ormée de la vente. C'était il y a plus de quinze ans. Sa mère avait profité de la richesse d'André, lui empruntant, grâce à elle Louise, de grosses sommes. L'enrichissement brusque des Garantier leur avait permis de tout rembourser. C'est cet argent que Louise demande à André. Il le lui doit. Elle l'a payé de son corps, en se mariant sans amour - c'était l'autre qu'elle aimait -.
- Sois raisonnable, Louise. Je suis un ancien résistant, je me suis battu pendant toute la guerre. Et tu voudrais que je rachète les biens de tes parents qui se sont compromis à outrance, au point que, par leur faute, Darmeuil - l'ancien gérant de la scierie - a été exécuté par la résistance et que deux journaliers dénoncés par ta mère ont été fusillés par les Allemands. Tu plaisantes, ou non ?
- Je ne plaisante pas, dit Louise, tu le sais bien. Je cherche une issue. La plus accessible, c'est toi. Tout le reste m'importe peu.
- C'est toi qui m'a raconté comment tes parents se sont compromis, qui m'a dit que Darmeuil ignorait tout de leur accointance avec l'occupant. Et c'est Françoise Pons qui m'a dit que ta mère avait dénoncé les deux journaliers.
- Comment le savait-elle ?
- Je n'en sais rien. Mais la chose est sûre. Il y a eu un témoin de la conversation entre ta mère et Suzanne de la Motte.
- Ah bon.
- Je ne donnerai pas un sou pour la scierie, ni pour l'Ormée. Débrouille-toi. Hypothèque, emprunte. Je ne m'en occuperai pas.
Il se lève, murmure :
- Il est tard. Je dois m'en aller.
Louise a repris son visage tranquille. Elle est apaisée, ailleurs. La dernière tentative près d'André a échoué. Il lui faut trouver autre chose et elle y songe déjà.
- C'est vrai que le soleil se couche tôt, répond-elle. Tu vas rouler dans le noir. Fais attention.
- Je connais la route, dit André. On se retrouve à ma voiture. Je vais dire au revoir à Lucienne et à Marthe.
Il descend l'escalier qui mène à la cuisine. Assises à la table, les deux femmes épluchent des légumes.
- Je suis sur le départ, dit André. Je venais vous embrasser.
- Alors, ça s'est bien passé ?, dit Marthe.
- Toujours la même chose. Louise veut absolument que je rachète la scierie. Moi, je ne veux pas.
- Méfiez-vous, monsieur André, dit Marthe, elle saura se venger.
- Comment ?
- Je ne sais pas. Mais la rancune, ça la connaît.
Marthe se dit que, pour embêter André, Louise, dès qu'elle sera revenue à Rasmes, peut s'en prendre aux enfants, à Laurent et à Germain.
- Ecoute, je n'y peux rien.
- Mon pauvre mari va devoir s'en aller, dit Lucienne.

- Mais pourquoi ?, dit André.
- Parce que le nouveau propriétaire ne le gardera pas.
- Peut-être que si.
- Y'a peu de chances, dit Marthe. Il préférera choisir lui-même son gérant.
André les embrasse.
- Tout peut s'arranger. Roger a suffisamment à s'occuper sur l'Ormée.
- Qui le paiera ?, dit Lucienne.
- Pas moi, dit André. Mais Louise trouvera l'argent.
- Où ?, dit Marthe.
- En hypothéquant, répond André.
- Mais il faudra rembourser l'hypothèque.
- Il y a les fermages, dit André.
Il s'engage dans l'escalier, retourne à l'entresol, sort sur le perron, se dirige vers sa voiture. Louise est appuyée contre l'une des portes.
- Au revoir, André, lui dit-elle. On se reverra bientôt.

Trois fermes entourent l'Ormée. Elles font encore partie du patrimoine des Garantier. La première, la plus proche de la maison, est louée à un vieux ménage qui y demeure depuis plus de cinquante ans. On l'appelle la Rougerie. C'est là qu'Alice Garantier - la mère de Louise - s'était réfugiée au début de la guerre, quand les Allemands occupèrent l'Ormée. Elle y possédait une pièce annexée au bâtiment, mais que les fermiers n'avaient pas le droit d'utiliser. Elle y vécut pendant plus d'un an avec son mari. La deuxième ferme est celle de la Vivardière. Elle est louée à un fermier de plus de cinquante ans et à sa femme. Ils ont un fils, Pierre, qui travaille avec eux. Les fermiers de la Rougerie ont une fille qui s'est mariée et établie dans le Midi. Ils ont plus de quatre-vingts ans. Enfin la dernière ferme, dite des Chanteaux, est celle d'un fermier avec qui ni Félix, ni Alice ne se sont jamais entendus. En revanche, lui et sa femme aiment beaucoup Louise qu'ils ont connue enfant. Ils en veulent aux Garantier de l'avoir poussée dans les bras d'André, alors qu'elle en aimait un autre. Depuis la fuite de Félix et d'Alice, les relations entre l'Ormée et les Chanteaux sont au beau fixe.

En ce début de Février, au matin d'un jour de pluie, les trois fermiers savent qu'ils doivent se rendre à l'Ormée pour discuter avec Louise. Je viens de la voir, a dit le fermier des Chanteaux à sa femme. On y va quand même, répond-elle. Les épouses sont invitées. Louise leur a proposé l'heure de l'apéritif, vers midi. Elle a fait disposer par Lucienne, sur la grande table de la salle à manger, des bouteilles de vin pour les hommes, de jus de fruit pour les dames et des assortiments de petits gâteaux secs. Les fermiers et leurs femmes seront reçus comme des amis et non comme des locataires. Si elle a invité les fermiers de la Rougerie, c'est pour ne pas les vexer. En revanche, elle n'a pas demandé à la mère de Roger, Mariette, qui habite Savoignes, de venir. Ni à Roger lui-même qu'elle se réserve de convoquer si la réunion des trois fermiers n'aboutit à rien.

A la cuisine, Lucienne et Marthe s'interrogent sur cette invitation aux trois fermiers. Quelle est exactement l'intention de Louise ? Pierre, le fils du fermier de la Vivardière, est venu, la veille, voir Marthe pour en savoir plus long. Mais Louise n'a rien dit à Marthe de ce qu'elle voulait faire.

Louise sait qu'elle va jouer une partie difficile. Il s'agit en clair de persuader les deux fermiers, ceux de la Vivardière et des Chanteaux, d'acheter la scierie en son nom. En échange, elle renoncera à ses fermages. Les fermiers de la Rougerie ne sont pas dans le coup. Mais ils peuvent éventuellement l'aider dans sa transaction ; il était d'ailleurs impossible de ne pas les inviter. A midi, dans la grande salle à manger, tout est prêt. Louise est encore dans sa chambre. Elle refait ses comptes, recalcule les revenus qui lui viendraient de la scierie si elle était la propriétaire. Ils sont très largement supérieurs aux fermages et suffiraient amplement à assurer l'entretien complet de l'Ormée. Les fermiers feraient une bonne affaire. Et elle aussi. Elle doute pourtant de sa réussite. A cause du fermier des Chanteaux. Il n'aime pas ses parents.Par affection pour elle, il pourrait accepter. Mais c'est peu probable. Il tient à son indépendance et ne voudra pas se trouver engagé dans une affaire où les Garantier, en tant que propriétaires de l'Ormée, sont partie prenante. C'est eux qui, ayant la scierie, autoriseraient l'annulation des fermages.
Un à un, ou par couple, les fermiers se présentent à la porte de la cuisine. Arrivent d'abord ceux de la Rougerie, mari et femme, étonnés de cette rencontre voulue par Louise à l'Ormée - alors qu'elle peut venir les voir - et ignorant si les deux autres venaient aussi. C'est Marthe qui les met au courant, avant que Louise ne descende.
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?, murmure le vieux fermier.
Sa femme, pendue à son bras, prend un air maussade, comme si on l'avait fait tomber dans un piège. Presqu'aussitôt, le fermier de la Vivardière rejoint ceux de la Rougerie. Il est accompagné de sa femme. Lui sait que celui des Chanteaux va venir avec son épouse. Mais, tout comme ceux de la Rougerie, il ne sait pas pourquoi ils sont là.
- Bizarre, dit-il à Marthe. Et Roger, où il est ?
- Ben, à la scierie, répond Lucienne.
- Pourquoi il n'est pas invité ?
- Je ne sais pas, dit Lucienne.
- Enfin, c'est des idées de madame Louise.
Le fermier des Chanteaux et sa femme sont venus en vélo.
- Nous voilà, disent-ils à Marthe. Il est à peine midi.
- Je vais chercher madame, dit Marthe.
Elle monte dans la chambre de Louise, lui annonce :
- Votre monde est là, madame.
- Ils sont combien ?
- Ben, six en comptant les femmes.
- Bon. Ils sont tous venus, sauf ceux que je n'avais pas invités. Pierre est inutile, c'est son père qui décide. Quant à Roger..
- Roger ?, dit Marthe.
- Je me le garde pour l'avenir, ma petite Marthe. Il ne faut pas mettre tous ses oeufs dans le même panier.
- Ca c'est bien vrai, répond Marthe.
Louise descend à la cuisine, embrasse les trois fermiers et leurs femmes.
- Vous êtes à l'heure. On aura le temps de parler. Venez. On va dans la salle à manger.

Par l'étroit escalier, ils montent dans l'entrée, traversent le petit salon et entrent dans la salle à manger. La table, recouverte d'une nappe blanche, est garnie de bouteilles entourées d'assiettes de gâteaux. Les six personnes prennent place tout autour. La conversation s'engage entre eux, tandis que Louise parle au fermier de la Rougerie.
- C'est-y beau, cette pièce, dit le fermier de la Vivardière.
- Tu n'y étais jamais venu ?, dit le fermier des Chanteaux.
- Peut-être une fois, y'a longtemps quand j'étais gosse.
Aux murs sont accrochés des bois de cerf. Des assiettes de porcelaine ornent le haut des boiseries. Sur un dressoir sont posées des cafetières et des théières en argent aux armoiries de l'ancienne famille qui, avant les Garantier, possédait l'Ormée. La grande table en chêne fait l'admiration des deux fermiers. Louise demande au fermier de la Rougerie de la soutenir, dans la tentative qu'elle va faire pour convaincre les deux autres.
- Mais convaincre de quoi ?, dit le fermier.
- Oui, de quoi ?, dit, elle aussi, la fermière.
- Je vais expliquer tout ça. Soutenez-moi.
Ni l'un ni l'autre, ni le fermier des Chanteaux n'ont renoncé au tutoiement vis à vis d'elle.
- T'es drôle, lui dit la fermière. Tu veux qu'on te soutienne d'avance pour un truc qu'on ne connaît pas.
- Faites moi confiance, dit Louise.
Peu à peu, les conversations s'étiolent. Les fermiers se regardent et regardent Louise. Ils attendent qu'elle s'explique. Le fermier des Chanteaux murmure :
- Tu sais, on n'a pas grand temps.
Louise se met en bout de table. Elle veut être entendue. Elle a appuyé ses mains sur le bois, s'est penchée en avant et, lentement, elle présente sa demande.
- Voilà. André ne veut pas me donner l'argent qui est nécessaire pour racheter la scierie.
- On sait, dit le fermier des Chanteaux. Il ne peut pas.
- Pourquoi ?, dit Louise.
- Ben, il était commandant dans la résistance.
- Ce n'est pas une raison, répond Louise sèchement. La résistance n'a rien à voir avec la scierie.
- A part la mort de Darmeuil, dit le fermier de la Vivardière.
Louise ne répond pas. Elle reprend son propos.
- Je voudrais que tous les deux, Chanteaux et Vivardière, vous rachetiez la scierie en mon nom. En échange, je vous ferai cadeau de vos fermages.
Les deux fermiers, se fixent, stupéfaits.
- Mais, dit celui de la Vivardière, rien ne vous prouve que vous pourrez entretenir l'Ormée avec les revenus de la scierie.
- Oh que si, dit Louise. Roger me dit qu'il encaisse, chaque mois, de fortes sommes qui vont à l'Etat. Le bois se vend bien.
- C'est une idée, dit la fermière des Chanteaux. T'as trouvé ça toute seule ?
- Ben oui, répond Louise. Je veux sauver l'Ormée.
- Nous aussi, dit le fermier des Chanteaux, mais pas à n'importe quel prix.

Louise n'a pas compris la remarque du fermier. Elle rétorque :
- Parce que tu trouves que le renoncement aux fermages ce n'est pas assez ?
- Je n'ai pas voulu dire ça, répond le fermier des Chanteaux. Louise, réfléchis bien à ce que tu nous proposes.
Le fermier de la Rougerie prend la parole.
- Tu ne peux pas faire ça.
- Il a raison, dit sa femme.
- Quoi ça?, dit Louise.
- Racheter la scierie, répond le fermier.
- Mais pourquoi, bon dieu ?, dit Louise. J'en ai besoin et vous aussi, si vous voulez rester chez vous.
- La scierie a coûté la vie à Darmeuil. Elle a servi à vendre du bois aux Allemands pendant toute la guerre, dit le fermier des Chanteaux. Et toi, ça ne te gêne pas de la racheter ?
- Pas du tout.
- C'est un bien qui a été confisqué, parce que tes parents ont dénoncé deux hommes, Mastin et Tête de pipe. Ca ne te suffit pas ?
- Je n'ai rien à voir avec ça. Cela regarde mes parents. Moi je ne vois que l'intérêt de l'Ormée.
- Tout le monde saura dans le pays, poursuit le fermier, que nous t'avons aidée à racheter une affaire qui allait bien au delà de la Collaboration, qui alimentait la guerre que mène Hitler.
- Je m'en fous, dit Louise. La guerre va finir. Il faut prévoir l'avenir.
- Tu ne peux pas dire des choses pareilles, répond la femme du fermier. Tu nous demandes de faire une saloperie, pour garantir ton intérêt et le nôtre.
- Moi je n'entrerai pas dans ta combine, dit le fermier de la Rougerie. Ne compte pas que je mette un sou pour le rachat.
- Je ne te demandais rien, seulement de me soutenir.
- Non, je ne te soutiens pas. J'ai vu les manigances de tes parents dans le début des années 40. Ils invitaient les Allemands chez eux, un général, ses officiers. Ils étaient prêts à tout. Ils n'ont jamais voulu nous écouter.
Louise fait intérieurement le bilan de la rencontre au point où on en est. Une opposition nette se manifeste, celle de la Rougerie. Mais elle ne compte guère, ils n'ont pas d'argent. Celle des Chanteaux se dessine, mais rien n'a encore été dit de définitif. Non plus que par le fermier de la Vivardière et sa femme.
- Je ne vous comprends pas, reprend-elle, en s'adressant à tous. Il faut être raisonnable. Nous ne pouvons pas prendre la responsabilité d'actes qui ont été commis par d'autres que nous, en partie par mes parents, peut-être par d'autres - elle pense à elle-même qui avait révélé l'existence de la scierie à un résistant, peu importe songe-t-elle - . Il faut nous en sortir, garder ce que nous avons, vous vos fermes, moi l'Ormée. La scierie est notre gage pour que tout continue.
- Ce n'est pas l'avis de ton mari, dit le fermier des Chanteaux.
- C'est le mien et c'est ça qui compte. Maintenant je suis chargée de gérer l'Ormée, de la garder en notre possession, puisque mes parents ne sont plus là.

- Et pourquoi ne sont-ils plus là ?, dit le fermier des Chanteaux. Parce qu'ils se sont compromis au point que trois hommes sont morts à cause d'eux.
- Ne remets pas ça sur le tapis, dit Louise. D'abord on n'a aucune preuve.
Les fermiers se taisent. Ils savent ce que Marthe sait : une conversation entre Alice Garantier et Suzanne de la Motte, où Alice a livré les deux hommes à Suzanne. Celle-ci, pour sauver le général Kranz après l'incendie du dépôt, lui a donné l'information.
Marthe témoignerait devant un tribunal. Mais, pour le moment, elle n'a rien dit à Louise. Le fermier de la Vivardière s'adresse directement à Louise. Il est encore jeune, il ne l'a pas connue enfant, il la vouvoie, sa femme aussi.
- Madame Louise, je veux vous dire que je vous respecte et que je ne vous rends pas responsable de ce qu'ont fait vos parents. Mais il n'empêche que la scierie a profité aux Allemands. Ca, je ne peux pas l'admettre. La racheter, ça me dégoûte.
- Je ne vois pas pourquoi, dit Louise. C'est maintenant Roger qui la dirige, aussi bien que Darmeuil. Les ventes ont augmenté. Elle est d'un très bon rapport. C'est cela qu'il faut voir, sans penser au dégoût que peut t'inspirer le fait qu'elle ait profité aux Allemands.
- J'y peux rien. Toutes les planches servaient pour leur armée. Y'en avaient qui partaient jusque sur le front russe.
- Qui t'a dit ça ?
`- Roger. Il l'a su par les grossistes qui servaient de prête-nom.
- Les noms étaient français, dit Louise.
- Ils étaient achetés par les Allemands. Les grossistes du coup ne disaient rien. Celui qui remplissait les papiers c'était le général Kranz.
- Bon dieu, dit Louise, quelle histoire !
- Oui, quelle histoire !, répond le fermier. Comment voulez-vous que, dans ces conditions, on rachète ?
- Si tu ne veux pas, personne ne peut t'y forcer, dit Louise d'un ton sec.
- Et toi ?, fait-elle en se tournant vers le fermier des Chanteaux.
- Ecoute, Louise, répond le fermier, on t'a toujours dit le vérité, que ce soit pour ta mère ou sur ton mariage. Ta mère ne pensait qu'à l'Ormée et au fric qu'elle pouvait trouver pour la conserver. Elle en voulait à ton père d'avoir eu une mère malade, qui revenait à cher en docteurs et en remèdes. Elle nous a ruinés, lui disait-elle et il était obligé de la faire taire. Tu le sais, je n'ai jamais approuvé madame Alice. Je lui ai même reproché ton mariage, auquel elle t'avait poussée, alors que tu en aimais un autre trop pauvre. On t'a soutenue, ma fille, toujours. Mais là tu passes les bornes. Tu veux que nous qui n'avons jamais rien vendu - sauf à prix coûtant et par obligation - aux Allemands, ni au marché noir, qui avons tenu l'occupant à distance et refusé le pétainisme, tu veux qu'on rachète une scierie qui, comme ça vient d'être dit, ne travaillait que pour l'armée allemande à qui, grâce au général Kranz, les planches étaient vendues au prix fort ? Tu veux que nous on fasse un choix pareil, qu'on remette tes parents en possession d'un bien qui a coûté la vie à trois malheureux ? C'est non, Louise, ne compte pas sur nous.
- Tu parles pour toi.
- Pour moi et ma femme, on est d'accord.

- Tu ne veux plus m'aider, dit Louise dont les larmes coulent. Tu préfères que je perde l'Ormée. Tu préfères perdre la location de ta ferme, car rien ne dit que le nouveau propriétaire te reprendra, ni toi, ni les autres.
Elle jette un coup d'oeil circulaire autour de la table. Le fermier de la Vivardière répond :
- On aime mieux être chassés que de rester en acceptant vos conditions.
- Elles sont pourtant avantageuses, dit Louise. Plus de fermage. Et vous rachetez pour moi. Ca ne vous coûte rien.
- C'est pas un truc pour eux, dit le fermier de la Rougerie.
- Toi aussi, tu seras viré, lui dit Louise. Et, avec ta femme, tu te retrouveras à l'hospice. Tu aurais mieux fait de me soutenir.
- Je ne peux pas te soutenir quand tu agis ainsi. Tu essaies d'imiter ta mère.
- Grands dieux non, répond Louise, j'en suis incapable.
- Elle aurait bien voulu pouvoir, murmure le fermier des Chanteaux à son voisin.
- Bon, dit Louise, la séance est terminée. Je prends acte de votre refus. Tant pis pour vous si les fermages augmentent. Il faut bien que j'entretienne l'Ormée.
Elle verse du vin dans le verre des hommes, du jus de fruit dans celui des femmes. Elle lève le sien, crie :A votre santé.A la vôtre, répondent-ils tous ensemble. Ils ont recommencé à bavarder, de la mauvaise saison qui va bientôt s'achever, des semailles, de l'augmentation du coût de la vie.
- L'huile, le café, le sucre, c'est d'un cher, dit la fermière de la Vivardière.
Louise se tient à l'écart, les lèvres pincées. Elle ne parle plus à personne.
- André va bien ?, lui lance le fermier des Chanteaux.. Et les enfants ?
- Oh, eux, ils se portent tous à merveille, répond-elle.

Le lendemain, dès sept heures, Marthe et Lucienne sont dans la cuisine. Louise ne descend pas avant huit heures. En l'absence de la patronne, elles vont pouvoir discuter. D'abord elles allument les feux. Lucienne apporte du petit bois et le fait flamber dans la cuisinière. Marthe entasse des bûches dans la cheminée. De grandes flammes éclairent les murs. Les deux femmes prennent leur petit déjeuner en bavardant.
- Les fermiers n'ont pas voulu, dit Lucienne. Ni leurs femmes.
- C'était à prévoir, répond Marthe. Pourquoi veux-tu qu'ils aillent se fourrer dans une affaire qui ne les intéresse pas ? Leur ferme leur suffit. Ca n'intéresse personne sauf Roger.
- Faut reconnaître que Roger aimerait bien garder sa place, répond Lucienne. Mais ce n'est pas chose faite.
- Oh non, dit Marthe. Mais Louise est maligne. Elle va peut-être trouver un truc.
- Lequel?, dit Lucienne. Qui peut racheter ?
- Il suffit d'avoir l'argent. Or elle peut en demander à ses parents.
- Oui, mais eux ne peuvent se porter acquéreurs, ni elle. C'est la famille, dit Lucienne.
- Elle peut se donner un prête-nom. Et acheter en sous-main.
- Oui, mais qui ?
- J'en sais rien, moi, dit Marthe, mais ça peut se découvrir.
Elles ont fini leur petit déjeuner. Elles rangent leurs bols, préparent celui de Louise. avec du thé, des tartines grillées.
- Elle va nous en parler, dit Marthe

- Ca m'étonnerait, dit Lucienne. Elle est très secrète. On n'a rien su pour les fermiers.
- Oui, mais, là, elle doit se tracasser, dit Marthe. Elle nous demandera une solution.
- Tu crois ?
- J'en suis presque sûr.
Louise descend le petit escalier, arrive dans la cuisine. Elle s'assied aussitôt, beurre ses tartines.
- Bonjour, madame, a dit Lucienne.
- Bonjour, Louise, a dit Marthe.
- Bonjour, répond assez sèchement Louise.
Elle a mal dormi. Une partie de la nuit, elle a cherché une issue pour la scierie. Elle en a une. mais, là encore, elle ne sait pas si ça marchera.
- J'en ai marre de cette histoire, dit-elle tout de go. Les fermiers sont des imbéciles. Je cherche leur intérêt. Eux ne pensent qu'à me contrarier.
- Mettez-vous à leur place, dit Marthe. Ils n'ont pas envie de se mêler de toutes ces histoires.
- Pourquoi ?
- Voyons, vos parents ont été obligés de s'enfuir à cause de leur alliance avec les Allemands et des bénéfices qu'ils en ont tirés. Ce n'est pas le moment de raviver leurs manigances.
- N'empêche que c'est grâce à eux que Roger gagne sa vie.
- C'est vrai, dit Lucienne.
Louise n'a pas avancé par hasard le nom de Roger. Elle sait où elle va.
- Tout est devenu difficile à cause du refus d'André de payer. Les fermiers ne veulent pas être dans le coup. Il faut un troisième truc.
Elle se tourne vers Lucienne, lui dit :
- En fin de matinée, tu iras à la scierie et tu diras à ton mari de venir me voir cet après-midi.
- Mais qu'est-ce que Roger a à voir là-dedans?, .dit Lucienne. Il gère la scierie, c'est tout.
- Roger est quelqu'un qui nous est fidèle. Je veux lui demander conseil.
- Quel conseil peut-il vous donner ?, répond Lucienne. Je préférerais...
- Je me fiche de ce que tu préfères, dit Louise. Tu fais ce que je te dis.
Elle a achevé son déjeuner, elle se lève et s'en va.
- Ben merde, dit Lucienne, lorsqu'elle a disparu. Qu'est-ce qu'elle veut à Roger ?
- T'en fais pas, lui dit Marthe. C'est ses idées.
A onze heures, Lucienne se rend à l'écurie. Son vélo est posé contre le mur. Elle l'enfourche et se dirige vers l'allée du parc qui mène à l'entrée Ouest. Elle roule sur les gravillons qui font crisser ses pneus. Il fait froid. Le vent lui cingle la figure. Elle m'embête, la Louise, se murmure-t-elle. On gèle. Faire tout ce chemin pour rien. Après tout, y'a le téléphone. Louise a en horreur l'usage du téléphone, parce qu'il faut passer par la postière et qu'elle soupçonne cette dernière d'écouter ses communications. Cette Louise, elle se méfie de tout le monde, dit à mi-voix Lucienne.
Le vélo franchit le portail Ouest, descend le chemin jusqu'au creux de la petite vallée, puis tourne à droite. Savoignes est sur la hauteur. Il faut grimper. Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir à Roger ?, se dit Lucienne. On va encore être assommé par

des demandes de conseil et de je ne sais quoi. Roger a autre chose à faire. Le chemin est bordé de buissons noirs. En ce temps d'hiver, il ne reste plus une feuille. Lucienne a longé, en sortant de l'Ormée, les murs du château d'Edgard. En voilà un qui aurait aidé. Pour Louise, il aurait été capable de vendre toutes ses sculptures. Ce sont ses neveux, Emile et Jérôme, qui en ont hérité et qui les ont vendues, paraît-il. Maintenant, ils sont riches.
Elle ignore encore qu'Emile est mort à la guerre en Italie, laissant une femme et trois enfants. Il s'était marié tard, les enfants sont encore jeunes. Elle appuie sur les pédales de son vélo pour accentuer son allure. Il faut qu'elle soit rentrée pour le déjeuner. Il est déjà onze heures un quart. Dans cinq minutes, elle sera arrivée à la scierie ; elle voit ses toits à l'horizon, tandis qu'à l'autre bord du coteau se détachent ceux de Savoignes. Elle pédale plus vite pour le dernier kilomètre, entre dans la cour. Elle se précipite aussitôt vers le bureau de Roger situé en surplomb au dessus d'un atelier - celui qui fut le premier construit -. Roger la regarde, effaré.
- Qu'est-ce que tu fais là ?
- Devine, dit Lucienne.
- Tu parles ! Comment veux-tu que je devine ?
Roger a épousé Lucienne il y a quinze ans, dans les années trente, alors qu'elle était encore jeune et lui le plus âgé. Maintenant il a quarante ans. Elle en a à peine trente. Annette, aimée de Germain, est leur fille.
- T'es au courant pour les fermiers ?
- Non.
- Hier, Louise les avait convoqués. Ils sont restés toute la fin de la matinée à discuter avec elle.
- Sur quoi ?
- Ben sur le scierie. J'ai pas voulu t'en parler hier soir, t'étais fatigué.
- Qu'est-ce qu'ils lui veulent à la scierie ?
- Eux rien. Mais elle voulait qu'ils la rachètent.
- Pas possible...
- Elle leur a dit que, s'ils acceptaient, elle supprimait leur fermage. Mais aucun des deux n'a voulu, ni leurs femmes.
- Ben, dis-donc, quelle histoire !
- Ils ont raison, dit Lucienne. Ils ne vont pas se mêler des affaires de famille des Garantier.
- Bon. Et après ?
- Ben, elle est arrivée ce matin avec une drôle de mine. Ca se voyait qu'elle n'avait pas dormi. Elle n'était pas trop aimable. Finalement, elle m'a dit d'un ton sec qu'elle voulait te voir. Elle a besoin d'un conseil.
- Oh là là, dit Roger. Encore des patias patias. Elle me casse les pieds.
- C'est comme ça. Essaie de venir au début de l'après-midi. Elle t'attend. J'ai eu beau lui dire que tu avais autre chose à faire, ça n'a pas marché.
- J'irai. Même si c'est plus ma patronne, elle nous loge. Mais qu'est-ce que je vais lui dire ?
Lucienne a pris son air le plus sérieux. Elle craint pour l'avenir, le sien, celui de son mari et d'Annette. Elle veut préserver l'acquis.

- Ecoute, Roger, ici on est bien. Personne ne nous cherche des ennuis. Annette devra aller à Bellance pour ses études. Il nous faudra de l'argent. On en a un peu. Moi je te conseille de lui dire que tu es prêt à l'aider.
- Oui, mais je ne peux pas racheter la scierie, ce sera trop cher.
- Je sais, je sais. Mais tu peux lui laisser entendre que, si elle trouve l'argent - et elle le trouvera -, tu serviras d'intermédiaire.
- D'intermédiaire avec qui ? , dit Roger.
- Ben, elle et sa mère ne pourront verser l'argent. Ca peut être toi.
- Ah bon, si c'est que ça...
- C'est déjà beaucoup. Elle nous en sera peut-être reconnaissante.
- La reconnaissance de Louise, ça m'étonnerait.
- En tout cas, tu resteras à la scierie. C'est une bonne place. Elle, Louise, restera à l'Ormée. Et moi je garderai ma place de cuisinière.
- C'est vrai. Ce sera une bonne chose.
- Il faut que j'y retourne, dit Lucienne. J'ai le déjeuner à préparer pour une heure. Est-ce que je peux lui dire que tu seras là vers deux heures et demi ?
- Ben oui, je te l'ai dit, j'irai.
- Et tu diras comme on a dit ?
- A peu près, dit Roger en riant.
- Bon, je repars. Quelle vie en ce moment... Vivement que cette histoire de la scierie soit terminée.
- Espérons que ça se passera bien.
- Je crois que ça dépendra de toi.
- A tout à l'heure.

Lucienne repart sur son vélo, descend la pente du coteau, se retrouve au fond de la petite vallée qui précède la montée vers l'Ormée. J'ai fait un ragoût, se dit-elle, Marthe doit le surveiller. Je peux arriver pour une heure. Je vais passer chez les fermiers. Au lieu d'entrer, en haut de la montée, par le portail Ouest, elle bifurque à droite et se dirige vers les Chanteaux. Elle y arrive en quelques minutes. Le fermier est là. Sa femme prépare le repas. Il est plus de midi.

- Qu'est-ce qui t'amènes ?; lui dit le fermier.
- Je voulais vous voir, pour vous dire que la patronne a convoqué Roger pour cet après-midi.
- Ah bon. Pourquoi ?
- On ne sait pas. Elle veut lui demander conseil.
- Sur quoi ?
- Ben sur la scierie, pardi.
- Elle est tenace, dit la fermière.
- Qu'est-ce qu'il doit répondre ?, dit Lucienne.
- Qu'il s'en fout. Que la scierie n'est pas à lui, mais à l'Etat et qu'elle sera vendue à qui voudra l'acheter.
- Ouais, dit Lucienne. Er nous, Annette, Roger et moi, qu'est-ce qu'on devient ?
- Vous trouverez du travail ailleurs, t'en fais pas.
- Bon, dit Lucienne. Je le dirai à Roger.

Elle remonte sur sa machine, mais, au bout du chemin, au lieu de tourner à gauche, elle poursuit vers la Vivardière. Elle entre à midi vingt dans la salle de la ferme.
- Tr voilà toi, dit la fermière. Mon homme arrive.
Le fermier pénètre dans la pièce, embrasse Lucienne.
- Qu'est-ce qu'il y a?
- Roger est convoqué par Louise.
- Pour quoi faire ?
Lucienne éclate de rire.
- Pour la conseiller, répond-elle en continuant de rire.
- C'est pas drôle, dit le fermier. Dis-lui qu'il se méfie. Elle peut l'emberlificoter.
- Je lui dirai, dit Lucienne.
Elle rentre à l'Ormée.
Vers deux heures, Roger, qui a mangé avec ses ouvriers, se décide à quitter son travail. Ìl prend son vélo rangé dans l'atelier sous son bureau. Il donne les dernières consignes à un ouvrier en qui il a confiance. Puis il part. Il prend le chemin, puis la route qu'avait suivie Lucienne à la fin de la matinée. Tout en pédalant, il réfléchit. Qu'est-ce qu'elle peut bien, me vouloir ? se murmure-r-il. Il connaît Louise, sa volonté irréductible de garder l'Ormée. Les revenus de la scierie récupérés en sont la condition. Sinon elle la perd. Elle ne pourra que difficilement entretenir la propriété si elle ne dispose pas de cet argent. Déjà elle s'endette. Que faire pour lui rendre service? Sans doute le sait-elle mieux que lui. Roger souhaite garder sa place à la tête de la scierie. L'affaire marche à plein et il gagne bien sa vie. Il n'est pas intéressé aux bénéfices, mais son salaire lui suffit pour vivre avec sa famille et même pour faire des économies. Le problème c'est celui des Garantier compromis avec l'occupant., accusés de complicité de meurtre vis à vis des deux journaliers Mastin et Tête de pipe. Comment travailler avec des gens pareils ? Avec leur fille, ça peut aller. Mais eux...Sans doute ne reviendront-ils jamais à l'Ormée. Ils ont un procès sur le dos qu'ils perdront certainement. Ils seront condamnés, malgré leur âge, à de lourdes peines, à la prison pour longtemps. Or la survie de l'Ormée est liée à eux, à leurs capitaux qui sont en Espagne, paraît-il. André ne veut pas, on le comprend, mettre de l'argent dans l'affaire. Comment les Garantier financeront-ils un rachat ? Louise ne peut le faire à leur place, elle sera récusée. Il arrive devant la cuisine de l'Ormée. Lucienne et Marthe sont sur le pas de la porte.
- Elle t'attend à deux heures et demi. Viens boire un coup, dit Marthe.
- Plutôt un café, dit Roger. J'ai besoin de me soutenir.
Il s'assied à la table en face de sa femme. Marthe apporte la cafetière, une tasse. Elle verse le café. Roger le boit lentement.
- Lucienne dit que je dois l'aider. Sinon je perdrai ma place.
- Ca dépend de ce qu'elle te demande, dit Marthe.
- Oh, ça va être de servir d'intermédiaire. Mais je ne sais pas trop entre qui et qui.
- Avec l'argent de ses parents, qui ne refuseront probablement pas, eux, de payer, elle peut faire ce qu'elle veut. Elle se servira de quelqu'un - mais qui ? - pour racheter.
- C'est toi qui devra t'en charger, dit Lucienne.
- Je dirai oui.

- Elle demandera les actes à un notaire. Mais elle n'apparaîtra que là et à l'enregistrement.
- Pourquoi ?
- Par précaution. Pour qu'on ne remonte pas à l'origine de l'argent. La justice fourre son nez partout.
- De toute façon, on n'a pas le choix, dit Lucienne Il faudra, si on veut rester, en passer par ce qu'elle veut.
- Pas n'importe quoi, dit Marthe. Vous ne devez pas être compromis.
- Comment pourrait-on l'être ?, dit Roger. Nous ne sommes rien.
- On ne sait pas, dit Marthe. L'histoire n'est pas claire. Le bien appartient à l'Etat qui a tous les droits.
- Pas contre nous, dit Roger.
On entend un bruit dans l'escalier, celui d'une porte qui s'ouvre.
- C'est elle, murmure Lucienne.
Louise apparaît au bas des marches.
- Ah tu es là, dit-elle à Roger. Tu aurais pu monter.
- Je vous attendais, répond Roger. Il est juste deux heures et demi.
- Viens dans le petit salon. On sera mieux pour discuter. On n'a pas besoin d'elles, dit-elle en souriant et en montrant Lucienne et Marthe.
- Oh nous, on ne veut pas s'en mêler, dit Marthe. Hein, Lucienne ?
- Oh non. Ca ne nous regarde pas; vos discussions.
Ils montent tous les deux, elle devant, lui derrière, traversent l'entrée, vont dans le petit salon.
- Assied-toi, dit Louise. Si tu veux boire quelque chose, tu te sers.
Il y a près d'eux le meuble garni de bouteilles et de verres.
- Non merci, dit Roger. je sors de table et j'ai bu un café en bas.
Ils se calent dans leur fauteuil, se regardent sans ciller, les yeux dans les yeux.
- Avec toi, je joue franc-jeu, dit Louise. J'ai fait l'apitoyée près des fermiers, mais j'avais une autre ressource.
- Laquelle ?
- Toi. Mais tu es la dernière. Sinon je ne sais pas comment faire.
- Expliquez-vous, madame Louise.
- Tu le sais, je veux racheter la scierie. Mes parents ne peuvent plus entrer dans aucune transaction, ils sont en passe d'être condamnés à la prison quasi perpétuelle. Ils n'ont pas intérêt à revenir d'Espagne.
- C'est certain, répond Roger.
- André ne veut pas racheter. Je ne peux donc pas compter sur lui, ni sur son argent.
- Non. Mais où trouverez-vous les fonds ?
- Mes parents me les donneront. Ils tiennent à l'Ormée. Ils espèrent revenir. Au moins ma mère. Ils savent que si la scierie ne nous appartient pas, l'Ormée risque de disparaître.
- Tout le monde le sait, dit Roger. Mais comment ferez-vous pour avoir les fonds ?
- Tout est prévu, dit Louise. Ce qui me manque c'est le racheteur.
- Je peux demander à l'un des fermiers, dit Roger prenant l'offensive.

- Il refusera, dit Louise. Même si ce n'est pas lui qui paie. Ils ont peur de je ne sais quoi, peut-être d'être compromis.
- Par qui ?
- Je n'en sais rien, par la justice, par l'Etat. Mais l'affaire, si elle se fait, sera limpide. Le racheteur versera lui-même l'argent à l'Etat. Il sera donc propriétaire. Il vendra ensuite à qui il voudra, en l'occurrence à moi.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il n'aura pas payé de son argent.
- Ca se tient, dit Roger. Personne ne peut être soupçonné. Mais on ne connaît pas le prix de la scierie.
- On ne le saura pas avant les enchères. L'argent de mes parents sera disponible aussitôt après et mis sur le compte du racheteur.
- Il suffit de le trouver, dit Roger.
- Ca ne peut être que toi, répond Louise.
- Moi ?, dit Roger.
- Ben oui. Tu le dis toi-même, qu'est-ce que tu risques ?
- Rien, c'est vrai. Mais il y aura intérêt à ce que la vente que je vous fais demeure secrète.
- Cela va de soi.
- Il faudra augmenter mon salaire.
- Bien sûr, acquiesce Louise.
Ils se quittent en riant.

A l'heure du crépuscule, Brévigneux devient grise. La ville a pris ses teintes d'hiver, mais le moindre rayon de soleil la fait resplendir. Dans les platanes de la grand-place, les oiseaux gazouillent. Mais, sur le soir, avec le froid qui s'accentue, les pépiements diminuent, tandis que peu à peu le silence s'étend. Vers quatre heures et demi, la Grand-rue s'anime brièvement. C'est la sortie des classes. L'école communale déverse son flot d'élèves, garçons et filles, qui rentrent côte à côte chez eux. De l'autre côté de la place, l'école privée, celle des Hureau, lâche sa cohorte d'enfants qui, bientôt, rejoignent les autres. Comme chaque soir, Annette et Paulette ont détaché leur vélo rangé dans un coin du préau. Elles sont sorties de l'école communale, en le tenant chacune à la main. Elles marchent aux côtés de leurs camarades, tout en faisant rouler l'engin près d'elles. Sur la place, elles crient A demain et, grimpant sur la selle, se dirigent vers la passerelle. Le pont n'a pas encore été rebâti, mais, dit-on, les travaux vont bientôt commencer. La ferme des Guillaume, parents de Paulette - le père est encore au STO - est sur l'autre bord du fleuve. Annette préfère rallonger son trajet, pour raccompagner son amie. Puis elle prendra le chemin de la berge et rentrera à l'Ormée.

- Mon père est dans tous ses états, dit Annette..
- Qu'est-ce qu'il a ?
- Louise veut qu'il rachète la scierie, pour la lui vendre.
- La garce, dit Paulette.
- Eh oui, elle va réussir son coup. Que veux-tu? Mes parents préfèrent rester où ils sont. Ils y gagnent leur vie.
- Malgré l'histoire de Félix et d'Alice, la fille va redevenir riche, dit Paulette.

A l'autre bout de la passerelle; la route descend vers la plaine. Celle-ci est bordée de coteaux qui s'alignent à l'horizon. La ferme des Guillaume est au bas de la pente. C'est là qu'Annette abandonne Paulette, les soirs où elle ne reste pas jusqu'au dîner

avec elle. Les deux filles sont amies depuis l'enfance et leur intimité a grandi après le départ de Laurent amoureux de Paulette et de Germain amoureux d'Annette. Elles ont choisi l'une et l'autre de rompre avec chacun d'eux.
- Salut, crie Annette. A demain.
Elle s'engage sur le chemin de la berge qui va la mener jusqu'à la petite route de Saint Martin du Jeu. Elle aurait pu prendre la grand-route qui vient de Bellance et sur laquelle cette petite route aboutit. Mais, en vélo, elle craint les voitures. Bien qu'il ne soit pas encore cinq heures, on ne voit plus le soleil. Le fleuve, noirâtre, réfléchit les lourds nuages qui passent au dessus de lui. Annette roule lentement sur le chemin caillouteux, à l'abri des arbres qui s'élèvent le long du fleuve. Elle redoute l'avenir. L'affaire de son père lui paraît mal engagée. Mais elle n'ose donner son point de vue à ses parents, elle n'a que dix-sept ans, ils n'aiment pas trop qu'elle se mêle de leurs soucis. Le rachat par André - auquel elle avait cru et qu'elle avait tenté de provoquer - lui semble la seule solution. Voilà la petite route sur la gauche. Elle s'y engage, accélère un peu son allure. La route descend vers la vallée. Ce soir, ses parents vont de nouveau parler de la scierie et du rachat. Depuis la veille, ils ne parlent que de cela. Lucienne, sa mère, a poussé son père à racheter au nom de Louise. Lui a dit oui. Mais maintenant elle hésite, est prête à refuser.
Dans la cuisine de l'Ormée, Marthe et Lucienne préparent le repas du soir. Leur travail ne les empêche pas de discuter.
- Ton mari a-t-il posé ses conditions ?, dit Marthe.
- Quelles conditions ?, demande Lucienne.
Marthe grommelle qu'on ne sait jamais, qu'avec Louise on peut craindre des choses.
- Quelles choses ?, dit Lucienne.
- Elle peut vous berner tous les deux.
- Ecoute, Marthe, elle a promis à Roger de l'augmenter.
- De combien ?
- On ne sait pas encore. Mais Roger m'a dit qu'il réclamerait beaucoup.
- Et si elle n'accepte pas ?
- La vente est secrète, entre lui et elle. S'il révèle tout...
- Ca c'est vrai. Par la vente, il la tient. Elle n'aura pas intérêt à lui refuser quelque chose.
- Oh, t'exagère, dit Lucienne en riant.
- Je ne parle pas de ça. Je veux dire que, pour l'argent, il a l'avantage sur elle.
- C'est sûr.
- Espérons que tout ira bien, dit Marthe. C'est ce que je souhaite, pour toi, Roger et la petite. Mais faut vous méfier.
- Oh, on se méfie. Mais on en saura bientôt plus sur la vente aux enchères.
Lucienne est partie vers sept heures ; elle est rentrée chez elle dans la petite maison du parc. Marthe achève le dîner. Elle monte au premier étage pour mettre le couvert. Louise la rencontre, lui dit :
- Je mange avec toi, à la cuisine.
- Ah bon, dit Marthe. C'est vrai qu'il fera plus chaud.

Elles descendent toutes les deux, se retrouvent assises à la table près de la cuisinière. Marthe sert la soupe. Louise y coupe de larges tranches de pain qu'elle laisse s'imprégner de liquide.
- J'ai fait une potée de légumes, avec du lard. Ca vous va ?, dit Marthe.
- Parfait. J'adore les légumes.
Après la soupe, Marthe sert la potée. Elles mangent d'abord en silence. Elle n'est pas là pour rien, se dit Marthe. Elle veut un avis. Il faut que je lui tende la perche. Elle est trop fière pour demander.
- Alors, madame Louise, vous pensez qu'avec Roger ça va aller ?
- Oui, dit Louise. C'est un honnête garçon. Qu'est-ce que t'en penses, toi Marthe, de mon idée ?, demande alors carrément Louise.
- Pas de mal, dit Marthe. Il faut en finir. Mais je ne voudrais pas que ça puisse faire le moindre tort à Lucienne, à Roger et à leur fille.
- Je ne vois pas comment. Tout se passera entre nous. Roger sera sérieusement augmenté, de plus d'un quart de son salaire actuel. Ca j'y tiens et c'est possible.
- Tant mieux pour lui, dit Marthe, il le mérite.
Lorsqu'Annette est arrivée à la maison au milieu du bosquet, elle était vide. Lucienne, revenue, était aussitôt repartie au potager à une extrémité du parc. Elle y cultive, l'hiver, quelques légumes et des salades, en les protégeant du froid par de la paille. Après sa conversation avec Paulette, Annette demeure anxieuse. Que va devenir son père ? Faudra-t-il que, tous les trois, ils quittent l'Ormée ? Elle craint de ne pas revoir Germain. Malgré la séparation qu'elle lui a imposée - ce n'est pas avec lui qu'elle se mariera -, il est toujours son ami et elle tient à lui. Elle risque de perdre aussi, s'ils doivent s'en aller, Paulette, sa préférée, et toutes ses camarades de l'école. Elle a déposé ses affaires de classe dans sa chambre. La petite maison comporte une grande salle au rez-de-chaussée et trois pièces à l'étage. Elle est un peu sombre à cause du bosquet qui l'entoure. La lumière lui parvient à travers le haut des arbres qui la surmontent. Annette regarde par la fenêtre les fleurs que sa mère a plantées le long des hautes haies de buis et au pied des arbres. Il n'y en a guère en cette saison, mais, en ce lieu protégé, poussent encore quelques dahlias et des hortensias. Malgré le froid glacial, Annette se décide à sortir. Elle marche dans le parc, plongée dans ses pensées. Elle ne peut plus intervenir. André était son seul espoir. Le rachat par son père lui fait peur. Ce n'est pas une situation nette comme l'eut été celle d'André rachetant pour ses enfants. Il s'agit d'une transaction camouflée, dont Louise sera la seule bénéficiaire. En se promenant, elle passe devant l'oratoire. Germain lui avait expliqué que son arrière grand-mère venait prier là, chaque jour, sauf l'été où elle allait à un calvaire sur le route de Saint Martin du Jeu. Malade, la pauvre femme se sentait coupable d'avoir eu un enfant avec un autre homme que son mari. Elle demandait sans cesse à Dieu le pardon de sa faute.
- Quelle idée !, se murmure Annette qui n'est pas croyante.
Elle revient à la maison. Sa mère est rentrée et s'affaire dans la cuisine. Annette va l'embrasser. Lucienne est soucieuse.
- Ca ne va pas ?, dit Annette.
- Pas trop, répond Lucienne.

Annette s'assied à la table et épluche les légumes pour la soupe. Les deux femmes gardent le silence. Puis Annette lance :
- Je sais ce qui te tracasse.
Lucienne ne veut pas inquiéter sa fille. Elle ne répond pas.
- Papa a accepté de servir d'intermédiaire pour le rachat de la scierie, en échange d'une augmentation de salaire.
- Oui, dit Lucienne.
- Ca peut marcher, dit Annette.
- Peut-être.
- Louise fait ce qu'elle peut pour garder l'Ormée. Et nous garder aussi. Sans la scierie, elle dit qu'elle sera obligée de vendre.
- Elle ne vendra jamais, dit Lucienne.
- Mais où peut-elle trouver l'argent ?
- Ses parents en ont, ils lui en donneront.
- Pas sûr, dit Annette.
- Ca m'étonnerait, dit Lucienne.
De nouveau, le silence est retombé. On n'entend que le grattement des couteaux sur les pommes de terre et sur les carottes.
- Tout vient du potager, dit Lucienne. Sous la paille, les légumes poussent bien. Et l'école ? T'es contente ?
- Oui, dit Annette. J'ai eu quinze à ma dernière rédaction.
- Bravo. T'es plus maligne que nous., dit Lucienne. Ton père et moi, on n'a pas dépassé le certificat d'études.
- C'est déjà pas mal, dit Annette.
- Si on doit s'en aller, il faudra que tu changes d'établissement.
- Je ne sais pas où j'irai.
- A Bellance.
- Je serai pensionnaire.
- Probablement. Tu pourras revenir le samedi.
- Pourvu qu'on reste !, dit Annette.
Roger entre dans la cuisine. Annette se lève et l'embrasse. Il a des rides sur le front et l'air préoccupé. Décidément, se dit Annette, ils ne sont pas gais. Roger disparaît dans le fond de la maison où a été établi, à l'écart des autres pièces, son atelier. On l'entend donner des coups de marteau, scier, limer.
- Il en fait un bruit, ce soir, dit Lucienne en riant.
- D'habitude, il se repose, dit Annette.
Les bruits se poursuivent, entremêlés de jurons.
- Il n'est pas de bonne humeur, dit Annette.
Doux de caractère, Roger se met rarement en colère. Il arrive dans la cuisine en criant :- J'ai perdu mon grattoir.
- Mais non, dit Annette. Tu l'as laissé à la cave, quand tu as réparé ton tonneau.
Annette a une bonne mémoire.
- Bon, j'y vais, dit Roger.
Il descend à la cave et on l'entend fourgonner sous la maison.
- Ben, dis-donc, dit Lucienne, ce soir il a besoin de bouger.

- Il ne tient pas en place, dit Annette. C'est quand sa vente aux enchères ?
- Le 27 Février, répond Lucienne.
- Encore quinze jours, dit Annette. Pourvu qu'il se calme...Il va se rendre malade.
Roger est revenu dans la cuisine. Il s'est servi un verre de vin rouge. Il s'assied, le boit tout doucement.
- Il est bon, ce vin, murmure-t-il. En deux ans, il a bien vieilli.
Lucienne fait chauffer l'eau pour la soupe sur la cuisinière à bois. Annette nettoie la table, enlève les épluchures.
- Ah bon dieu, dit Roger.
- On ne jure pas, dit Annette. C'est défendu par le curé.
Au moment où Roger va répondre, la porte de la cuisine - qui donne sur le jardin - s'ouvre brusquement et Louise entre.
- Excusez-moi de vous déranger, dit-elle.
- Elle aurait pu frapper, dit tout bas Annette à son père.
- Qu'est-ce qui ne va pas, madame Louise ?, dit Lucienne.
- Oh, tout va bien, mais Marthe ne sait pas si tu as mis du poivre dans le ragoût de mouton pour demain.
- Oui, j'en ai mis.
- Ah, je lui ai dit que j'allais te demander. J'ai bien fait de venir. T'es là, ma cocotte ?, lance-t-elle à Annette. Ca fait longtemps qu'on ne s'est pas vues. Tes parents, je les vois souvent, mais pas toi.
- Je suis à l'école, dit Annette et je rentre tard.
- Ton père aussi rentre tard.
- Plus tôt que moi.
- Ca va les études ?
- Pas mal.
- Les garçons réussissent bien, eux aussi. Ton Germain a de très bonnes notes.
Le Ton Germain agace Annette. Elle dit :
- Ce n'est pas mon Germain.
- Ah, je croyais. Roger, dit-elle en se tournant vers lui, n'oublie pas de faire un inventaire de la scierie. On en aura besoin, peut-être au moment de la vente aux enchères et certainement après.
- Entendu, madame Louise.
- Eh bien, je vais retourner près de Marthe. Tu te rends compte, ajoute-t-elle en s'adressant à Lucienne, si elle avait rajouté du poivre, ça aurait été inmangeable.
- Mais non, madame Louise, un ragoût ça peut se manger épicé.
- Je ne veux pas que ça m'emporte la gueule, dit Louise. Oh, excuse-moi, Lucienne. Surtout devant la petite.
- Elle a bientôt dix-huit ans, la petite, dit Lucienne. Elle en entendra d'autres.
Louise s'en va. Peu après, les Gordes se mettent à table. Roger est à un bout, Lucienne à l'autre, Annette au milieu. Lucienne sert la soupe. Après les premières cuillerées, la discussion entre les deux - Lucienne et Roger - recommence. Elle avait duré, la veille, une bonne partie de la soirée. Annette qui voulait écouter la radio y avait renoncé et s'était réfugiée dans sa chambre. Ce soir, ils échangent de nouveau

leurs arguments sur la nécessité ou non de renoncer au rachat. Lucienne a changé d'avis. Elle est contre la transaction.
- J'ai donné mon accord à madame Louise, dit Roger.
- Tu ne m'as rien demandé.
- C'est moi qui décide, répond Roger. Je prends mes responsabilités.
- SI ça ne marche pas, Annette et moi en subiront les conséquences.
- Je veux que ça marche.
- Il ne suffit pas de vouloir. L'affaire est mal emmanchée. Il faut que tu rachètes avec son argent et que tu lui vendes faussement le bien. Y'a toujours des hommes de loi dans ces histoires : des notaires, des huissiers. Ils s'en apercevront.
- De quoi s'apercevront-ils ?
- Ben qu'elle ne verse rien en échange du bien que tu lui vends. Et pour cause.
- Comment veux-tu qu'ils s'en aperçoivent ?
- Faudra bien verser l'argent.
- Ses parents lui en donnent en suffisance pour que tout paraisse normal. Madame Louise a tout prévu avec sa mère.
- Quel truc !, dit Lucienne.
Ils achèvent la viande froide et les légumes, s'attaquent aux fromages. Roger se verse un verre de vin.
- Ne bois pas trop, lui dit Lucienne.
Il sourit.
- Si, je vais me saouler.
- Vous êtes crispants, vous vous en rendez compte ?, dit Annette.
- Toi, la môme, tu la boucles, dit Roger en lui passant la main dans les cheveux.
- Arrête, tu vas me décoiffer.
- C'est vrai que c'est pas marrant pour Annette, dit Lucienne.
- Que veux-tu ? Elle est là. Il faut qu'elle fasse avec. On discute, c'est tout.
- Oui, mais vous discutez pour rien.
- C'est ce que tu crois, dit Roger.
- De toute façon, papa, tu as pris ta décision et maman ne te fera pas changer d'avis.
- Possible que si. Mais ce qu'elle dit jusqu'à maintenant, ça ne me parait pas convaincant.
- Si je comprends bien, dit Annette, elle te reproche de fricoter avec madame Louise.
Lucienne et Roger éclatent de rire.
- Mais non, c'est pas ça, dit Lucienne. Y'a rien entre eux.
- Ce n'est pas ce que je voulais dire, répond calmement Annette. Je veux dire qu'il y a entre eux des histoires de fric.
- Ca oui, dit Roger. Et importantes. Je risque d'être sérieusement augmenté, au moins d'un quart de mon salaire actuel. Si l'affaire marche.
Annette se tait. Elle se rend mal compte de ce que cette augmentation peut représenter.
- C'est beaucoup pour nous, reconnaît Lucienne. Mais moi j'ai peur.
- Moi aussi j'ai peur, dit Annette. De quitter l'Ormée, de ne plus revoir Paulette, ni Germain.

- C'est ce que je veux éviter, dit Roger. Ecoute, Annette, dit-il en s'adressant à sa fille, fais-moi confiance. Tu es encore trop jeune pour tout comprendre. Ce sont des choses d'adulte.
- Bien, dit Annette. Je vais me coucher.

La scierie est construite sur un monticule, face à la colline où s'étale le village de Savoignes. Le terrain appartenait depuis longtemps aux Garantier. Le hasard des ventes successives ne l'avait pas atteint. Alice - la mère de Louise - l'avait choisi, au début de la guerre, pour réaliser son grand projet. Le prix du bois augmentait, il fallait en profiter et créer une entreprise qui put en livrer au pays. Avec l'arrivée des Allemands, le projet avait changé de sens : Alice s'était entendue avec eux et leur avait vendu toute sa production. C'est de là que venait l'enrichissement des Garantier. Mais ils n'avaient pas eu le temps de racheter des terres autour de l'Ormée. L'issue probable de la guerre les avait encouragé à placer des capitaux en Espagne où; dès 43, Félix fit plusieurs voyages. Depuis qu'ils sont à Madrid, ils vivent plus que largement des revenus de ces capitaux. La scierie a commencé par un seul atelier et quelques ouvriers. C'était Jean Darmeuil - ancien bûcheron choisi par Alice - qui la dirigeait. A l'époque, au début de la guerre, elle ne faisait guère de bénéfices. Quand ceux-ci s'accrurent, le bois allant aux grossistes français qui servaient de prête-nom, Darmeuil crut que, tout simplement, les affaires marchaient. Lorsque le résistance l'accusa de collaboration avec l'ennemi, il voulut protester. Mais les preuves étaient accablantes. Il fut sommairement exécuté par un résistant.
Ce matin du 27 Février, les horizons sont à peine visibles. Le brouillard peine à se lever. Il est bientôt huit heures. Les ouvriers commencent à arriver, un à un, en vélo. Très vite, ils s'installent derrière leur machine, dans chaque atelier. Vers sept heures, Roger a quitté sa maison. La nuit a été longue, sans sommeil. Près de lui, Lucienne dormait à poings fermés. Elle a de la chance, songeait-il. Il remuait dans sa tête une suite de questions : la scierie vendue à qui ? Lui-même maintenu en poste ou viré ? Pour Louise, la possibilité, si la scierie était conservée, de le garder lui et sa femme, mais, si la scierie était vendue à un autre qu'elle, la nécessité de se débarrasser d'eux

? Tous ces soucis l'avaient empêché de dormir. Il attendait l'aube avec impatience. Lorsqu'elle apparut vers six heures trente, il se leva aussitôt et, sans faire de bruit, mangea dans la cuisine. Puis il enfourcha son vélo et partit vers Savoignes. Le voilà sur la route qui descend dans la vallée, puis remonte le coteau sur la droite. Déjà les toits de tôle de la scierie se profilent et, de l'autre côté, ceux du village de Savoignes. Il grimpe à petits coups. Il n'est pas pressé. La vente aux enchères est prévue à dix heures. ; cela donne aux éventuels acheteurs - ceux notamment venus de la ville - le temps d'arriver. Sur son ordre, le travail ne s'interrompra pas dans les ateliers. Le commissaire-priseur est venu deux fois en Février, pour évaluer l'entreprise. Il gardera aujourd'hui la bonne idée qu'il a du s'en faire : du beau matériel et de bons ouvriers. Roger se remémore sa prise en charge de la scierie, il y a moins d'un an, à la mort de Jean Darmeuil. Sa disparition l'avait terrifiée. Lorsque les Garantier lui avaient offert de diriger l'affaire, il avait longuement hésité. D'abord par respect pour Jean dont il ne suspectait pas l'innocence, bien qu'une bonne partie du pays sût que le bois allait aux Allemands. Il craignait aussi de nouvelles représailles de la résistance. Il exigea, pour accepter, que les Garantier renoncent à toute accointance avec l'ennemi. Ils y consentirent. Les Allemands étaient sur le départ, on ne pouvait plus compter sur eux. Il s'engage sur le chemin qui, de la petite route vers Savoignes, mène au portail de la scierie. Ce matin, il arrive plus tard. Il entend le vrombissement des moteurs des machines dans les ateliers. Tous les ouvriers ne sont pas encore au travail. Certains continuent d'arriver, venant des villages voisins et de Brévigneux. En entrant, ils posent leur vélo le long du mur, les uns sur les autres, et se rendent aussitôt aux ateliers. Il se dirige vers son bureau dans le premier atelier, celui d'origine où, naguère, Darmeuil recevait parfois les Garantier. C'est une sorte de cage au dessus des machines. Il l'a fait entourer d'un verre épais qui amortit le bruit. Il grimpe les quelques marches qui y mènent, entre dans la petite pièce. Dans l'armoire, il y a toujours la bouteille de vin blanc pour les visiteurs et le jus d'orange pour les visiteuses. Sur son bureau est posé l'inventaire de la scierie. Il a passé de longues semaines à le dresser. Rien n'y manque, pas même les patères auxquelles les ouvriers accrochent leur veste. Il le relit lentement, se demandant à combien peut être évalué l'entreprise et son matériel. Sans doute à un prix relativement élevé. Lors de ses visites, le commissaire-priseur n'a fait aucune remarque, ni donné aucune indication. Les parents Garantier sont riches et paieront ce qu'il faudra. La scierie est pour eux le gage de la survie de l'Ormée. Puis il met au point les comptes du mois. On est le 27 Février. Il note avec soin, à partir des factures, les débits et les crédits. La scierie est plus que largement bénéficiaire chaque mois. Roger prépare le chèque qu'il enverra au Trésorier Payeur Général à Bellance Un gros chèque. Il en recevra en retour un autre - beaucoup moins gros - qui est le montant de son salaire. Il quitte son bureau, descend dans la salle en dessous, bavarde avec quelques ouvriers. Mais le bruit est si fort qu'il faut crier pour s'entendre. Il sort dans le cour, va vers le portail. Personne n'est encore là. Il est bientôt huit heures et demi. Ils ne sont pas pressés d'enchérir, mes voisins, ni ceux de la ville, se dit Roger. Le commissaire-priseur a annoncé son arrivée pour neuf heures. Il regarde, de la cour, les cinq ateliers en plein travail. Tous ont été créés - sauf un - pendant l'Occupation. Pour ce jour, il a demandé aux camions qui apportent le bois de retarder de deux heures leur noria. Car presque chaque

jour, ils se présentent au portail, au moins sept ou huit, un toutes les deux heures, chargés de grumes que leur conducteur déverse dans chaque atelier. Ainsi, la scierie est-elle constamment approvisionnée. Les grumes sont débitées, au long de la journée, en petites, moyennes et grandes planches. Tout aussi régulièrement, un jour sur deux, des camions viennent les chercher et les emportent vers des destinataires connus seulement de Roger. Les anciens grossistes complices de l'occupant ont été rayés des listes, définitivement. D'autres, plus récemment enrichis, ont pris leur place. Il entre dans certains ateliers, pour vérifier la présence des ouvriers. Quelques machines ne sont pas en activité. A chaque fois, il demande à l'un des ouvriers de l'atelier, voire à plusieurs, où sont les absents. La plupart répondent qu'il s'agit de malades, de la grippe ou d'autres affections plus graves. Il sait que, pour les cas inquiétants, il devra gérer leur absence, en les remplaçant provisoirement. Mais ils sont sûrs de garder leur poste. Sorti dans la cour, il distingue, malgré le bruit des machines, celui d'un moteur de voiture. Il est neuf heures moins cinq. Il va vers le portail, reconnaît la vieille Renault du commissaire-priseur qu'il avait vue, lorsque celui-ci était venu, courant Février, faire son évaluation. Le commissaire en émerge, un gros homme aux lunettes cerclées d'or, les cheveux grisonnants, vêtu d'un épais complet en drap recouvert d'un manteau tout aussi épais qu'il a laissé ouvert. Roger s'avance vers lui.

- Bonjour, monsieur le commissaire.

- Bonjour, monsieur Gordes, lui répond l'autre. Je suis venu tôt, car je veux de nouveau visiter les ateliers, avant de fixer définitivement l'évaluation.

- Aucun problème, dit Roger. Voulez-vous que je fasse arrêter les machines ?

- Ce n'est pas nécessaire pour la visite. Mais, si c'est possible, vous les ferez arrêter pendant la durée des enchères. Qu'on puisse s'entendre.

- Elles seront arrêtées, ne vous inquiétez pas. Il n'y a encore personne pour les enchères, ajoute Roger. Mais je crois que la vente est fixée à dix heures.

- Exactement, répond le commissaire. En général, les gens arrivent au dernier moment. Et ce ne sont pas tous des acheteurs potentiels.

- En tout cas, dit Roger, je n'en connais pas dans le proche voisinage. Le fermier de la Vivardière et celui des Chanteaux veulent rester à l'écart de cette affaire.

- On les comprend, dit le commissaire. Ce n'est pas une affaire très nette. Il s'agit d'un bien confisqué.

- Je suis parmi ceux qui désirent acheter, dit Roger. Mais le prix sera sans doute très élevé.

Le commissaire-priseur ne répond pas. Il a sans doute déjà une évaluation en tête qu'il entend préciser, se dit Roger. De toute façon, quel que soit le prix, Louise veut la scierie et ses parents aussi. Il est prêt à enchérir jusqu'au bout. Il marche près du commissaire. Tous deux traversent la cour. il se dirige vers le premier atelier, celui où il a son bureau. Le commissaire entre, salue les ouvriers qui lui répondent d'un signe de tête, sans arrêter leur machine. Il a sorti de sa serviette qu'il tient à la main un papier blanc. Il le pose à l'avers de sa serviette, dont il se sert comme écritoire. Il regarde une à une chaque machine. Contrairement à la fois précédente, il pose des questions.

- Quand ces machines ont-elles été achetées ?

- Oh, en 40, je pense. Ce sont les premières que Jean Darmeuil et ses ouvriers - les mêmes qu'aujourd'hui dans cet atelier - ont utilisées.
- Elles sont anciennes, dit le commissaire. Cela diminue leur valeur.
Bientôt, lui et Roger se retrouvent dans la cour et vont vers un deuxième atelier. De nouveau, le commissaire regarde, prend des notes.
- Celles-là sont plus récentes ?, dit-il.
- Oui, répond Roger. elles doivent dater de 41 ou début 42, au moment où les fournitures de bois ont augmenté.
Le commissaire sourit.
- Elles ne sont quand même pas toutes neuves, dit-il.
Èt il marque un chiffre sur son papier. Les troisième, quatrième et cinquième ateliers datent de l'année 43. La scierie marchait à plein régime. Il fallait faire face à la demande.
- Elles sont neuves, celles-là, dit le commissaire.
- Oui, dit Roger. Elles ont un an, un an et demi.
- Trois ateliers d'un coup...L'affaire marchait.
- Je ne sais pas, dit Roger. Je n'étais pas là. Je n'ai repris la scierie qu'au début de l'année. précédente.
- Ah, vous êtes un nouveau, dit le commissaire. Et votre prédécesseur, qu'est-il devenu ?
- Il est mort, dit Roger.
- De quoi ?, dit le commissaire.
- Il a été tué par la résistance.
- Ah bon, dit le commissaire, sans commenter.
Sur le chemin apparaissent des vélos. Ce sont des paysans de Savoignes et de Saint Martin du Jeu qui viennent assister aux enchères. Il y en a sept ou huit, tous habillés des mêmes vêtements, grosse veste, chandail, pantalon en drap. Ils saluent Roger, viennent lui serrer la main. Roger les présente au commissaire.
- Vous comptez participer à la vente ?, leur demande-t-il.
L'un d'eux, le père Degendre, répond :
- Peut-être.
Les autres se taisent. Puis surviennent quelques personnes. Elles arrivent en voiture, se garent le long du mur de la scierie. Elles viennent de Brévigneux, certaines de Bellance. Roger connaît celles venues de Brévigneux, les salue. Elles répondent, mais ne s'avancent pas vers lui. Celles venues de Bellance lui sont inconnues : deux personnes, un homme et une femme, en tenue de ville, l'air maussade.
- On dirait des journalistes, murmure le commissaire-priseur.
- Ca m'étonnerait, dit Roger. Notre pauvre scierie n'intéresse pas grand monde.
Il est presque dix heures.
- Je vais faire arrêter les machines, dit Roger.
- Volontiers, répond le commissaire.
Il entre tour à tour dans les cinq ateliers, donne l'ordre de cesser le travail. Les machines s'arrêtent aussitôt.
- Vous pouvez assister à la vente, dit-il aux ouvriers.

Ils vont jusqu'au portail grand ouvert, se mettent en ligne sur deux rangs, sans se mêler aux paysans et aux citadins déjà là. Ils regardent avec curiosité le commissaire-priseur. Celui-ci a ouvert le coffre de sa voiture. Il en sort une table pliante qu'il déplie devant le portail. Sur cette table, il pose ses papiers : le dossier concernant la vente. Puis il retourne au coffre et en sort un bougeoir dans lequel est plantée une bougie. Il le pose sur la table pliante.

- On l'allumera tout à l'heure, dit-il à Roger qui l'observe.

Puis il ouvre son dossier et commence à rappeler l'historique de l'affaire et les raisons de la vente. Comme chacun le sait dans la petite foule qui l'entoure, les Garantier ont, de 41 à 44, réalisé d'énormes profits grâce à des ventes de bois aux Allemands. Cela n'aurait pas eu en soi de graves conséquences, s'ils n'avaient pas compromis dans leur combine leur gérant Jean Darmeuil. Celui-ci ignorait la clientèle cachée. Prévenue par dénonciation, la résistance menaça Darmeuil des pires représailles. Furieux, il décida d'aller voir un groupe de résistants dont on savait qu'il campait non loin de Brévigneux dans la forêt. Ses camarades tentèrent en vain de l'en empêcher. Les résistants ne crurent pas à ses protestations d'innocence et il fut exécuté d'une balle dans le front. Il laissait une femme et un enfant. Inquiets, les Garantier mirent Roger à sa place. C'était en fin 43, presqu'au début de l'année 44. Les Allemands s'en allaient. Les ventes diminuaient. Mais d'autres clients français affluèrent. Les profits continuèrent. Alice Garantier aggrava son cas en dénonçant deux journaliers, Mastin et Tête de pipe qui travaillaient sur la propriété comme bûcherons. Elle les accusait d'avoir dénoncé Darmeuil. Ils furent fusillés comme terroristes dans la cour de la prison de Bellance. Dès la Libération, la scierie fut confisquée par l'Etat. Elle est mise aujourd'hui aux enchères. Seule la petite foule - sauf les citadins de Bellance - connaît l'histoire. que le commissaire ne connaît pas Il en a donné un résumé où il n'était question que de l'enrichissement des Garantier. Maintenant, il s'apprête à passer à la vente.

Il allume la bougie dont la flamme vacille dans le vent, sans s'éteindre. Puis, se plaçant devant la table, face aux quelques personnes rassemblées devant lui et tournant le dos aux ouvriers rangés le long du portail, il annonce la mise à prix.

- La scierie est évaluée à 400 000 f.

Roger sursaute. Il s'attendait au double, voire encore plus. Une bouchée de pain, murmure-t-il.

- Vous pouvez commencer à enchérir, dit le commissaire-priseur.

Roger se tait. Il veut entendre les premières enchères.

- 410 000, dit un homme venu de Bellance.

Les paysans se taisent. Qui va enchérir ? Soudain, Roger réalise qu'il peut acheter la scierie pour lui-même. Il a l'argent. Cela représente un peu moins de ses économies, celles que Lucienne et lui parvenaient à faire auparavant, celles qu'ils ont faites depuis le début de l'année.

- 420 OOO, lance une seconde voix.

Il s'agit de la seconde personne venue de Bellance. Aucune enchère ne se manifeste du côté de ceux de Brévigneux.

- La partie est gagnée, se dit Roger. Louise n'aura pas la scierie. Elle sera à moi.

Il hésite encore, tandis que le commissaire-priseur répète : 420 000, 420 000, qui dit mieux? De toute façon, il se dit qu'il doit acheter. Sa décision est prise. A ce prix, il peut acheter pour lui-même, sans se soucier de Louise, ni d'Alice. Après tout, ce n'est que justice. Bien mal acquis ne profite jamais. Lui acquière légalement dans une vente aux enchères. Le silence se prolonge. Roger lance :
- 425 000.
Le commissaire-reprend le chiffre, le claironne en répétant :
- Qui dit mieux ?
Désormais le silence s'est établi et personne ne semble vouloir le rompre. Le commissaire lève son marteau que, depuis le début des enchères, il tenait à la main, l'abat sur la table.
- Adjugé, dit-il.
Alors les ouvriers entourent Roger, le félicitent. Les vieux l'embrassent.
- Grâce à toi, dit l'un d'eux, on garde notre travail. On craignait un nouveau patron.
Les deux personnes venues de Bellance et celles venues par curiosité de Brévigneux retournent vers leur voiture et s'apprêtent à repartir. On entend bientôt le bruit des moteurs et elles s'éloignent sur le chemin. Les quelques paysans présents - dont le père Degendre - se tiennent en retrait. Ils parlent entre eux, ne semblent guère d'accord avec ce qu'ils ont vu et entendu. Roger vient vers eux, mais ils lui tournent le dos ; ils s'en vont sur le chemin qui va vers Saint Martin ou remontent celui de Savoignes.
- Qu'est-ce qu'ils ont ?, dit Roger; Je ne leur ai rien fait.
Les ouvriers l'entourent de nouveau, plaisantent avec lui.
- Ca s'arrose, dit l'un d'eux. A midi, faut ouvrir les bouteilles.
- Bien sûr, dit Roger en souriant.
Sur le chemin de Savoignes apparaît une silhouette. Elle double les quelques paysans qui montent au village, marche vers la scierie. Elle est toute proche, vient vers Roger. C'est Mariette Gordes, sa mère, qui, ignorant l'essentiel - le rachat par Louise - sait que Roger est acquéreur.
- Ca y est, dit-il. Je suis le propriétaire.
- Bravo, dit sa mère en l'embrassant.
Plusieurs ouvriers viennent vers elle et l'embrassent.
- Hein, Mariette, c'est tout bon.
- Ben oui, murmure-t-elle.
- Je vous quitte, dit Roger. On boira demain.
Une idée lui traverse la tête : payer aussitôt la somme qu'il doit à l'Etat. Le commissaire-priseur a rangé son matériel. Il est prêt pour le départ.
- Vous pouvez m'emmener à Bellance ?, dit Roger. Je vais payer dès aujourd'hui le Trésorier Payeur Général. Ce sera chose faite.
- Ce n'est pas pressé, dit le commissaire. Les actes ne sont pas dressés.
- Peu importe, dit Roger. Je préfère être en règle.
- Comme vous voudrez. Montez donc. Mais comment reviendrez-vous ?
- A pied. Douze kilomètres, ce n'est pas grand chose.
Roger s'assied près du conducteur et la voiture démarre.

Sur le soir, la route de Bellance à Brévigneux est déserte. Parfois, quelques autos roulent sur son asphalte mal goudronné, rejoignent sur le parcours les villages qui s'échelonnent entre les deux villes. Un homme marche sur le rebord du fossé, à grandes enjambées. Il veut être rentré chez lui à huit heures. Mais, des douze kilomètres à faire jusqu'à Brévigneux, puis des quatre de Brévigneux jusqu'à l'Ormée, il en a fait à peu près le tiers. Il lui reste trois heures de route et il est cinq heures. Il ne ralentit pas, règle sa respiration sur sa vitesse. Parfois, il rit, se frotte les mains.
- Une bonne affaire de faite, murmure-t-il.
Roger Gordes est devenu propriétaire officiel de la scierie. Il a réglé à Bellance, au Trésorier Payeur Général la somme due. Le matin, le commissaire-priseur et lui étaient arrivés trop tard au bureau des Finances et l'avaient trouvé fermé.
- Venez déjeuner avec moi, avait dit Roger au commissaire.
Il connaissait un restaurant qui, malgré les restrictions, servait un petit salé aux lentilles et de l'excellent vin. Ils avaient mangé paisiblement en bavardant de la situation locale - les changements de personnel dans les administrations -, de l'état politique ainsi que de l'avancement de la guerre. A trois heures, accompagné du commissaire qui lui servait de témoin et venait également déposer les pièces, il s'était présenté au bureau des Finances près du Trésorier Payeur Général. Celui-ci avait aussitôt accepté le versement de la somme sous la forme d'un chèque et lui avait donné un reçu. A la porte du bureau, Roger et le commissaire s'étaient serrés la main. Roger était reparti seul vers la route de Brévigneux. Il aurait pu, songeait-il, emporter son vélo, mais le commissaire n'avait pas de galerie sur sa voiture. Mieux valait rentrer à

pied. Il a du traverser la ville avant de retrouver la route. Quelques bons kilomètres de plus. Il a pu voir avec stupéfaction - car il ne vient pas souvent à Bellance - l'ampleur des destructions par les bombardements. Tout le centre de la ville a disparu, n'est plus qu'un amas de décombres. L'ancienne université est en ruines. Impossible de reconnaître la Bellance de l'avant-guerre. Maintenant il est sur le bord de la route qui, de Bellance, va jusqu'à Mareilles, au bord de la mer. Mais lui tournera sur la petite route de Saint Martin du Jeu. Le jour tombe lentement, il a fait, toute la journée, un temps ensoleillé, avec un froid coupant qui augmente à la nuit. Roger est heureux. Il sait qu'en arrivant, il essuiera les foudres de Louise, peut-être celles de Marthe, de sa femme Lucienne et de sa fille Annette. Mais il ne s'en préoccupe guère. A quarante ans, sa vie commence. Les bénéfices de la scierie vont lui permettre une autre existence. Son intention est de mettre, tôt ou tard, l'établissement en gérance et de s'intéresser à de nouvelles activités. Il ne sait pas encore lesquelles. Peut-être faire de la gestion à la mairie de Brévigneux, voire plus, de l'administration à Bellance. Certes, il n'a que le certificat d'études, mais il est encore suffisamment jeune pour compléter par lui-même le peu qu'il sait. Les maisons ont disparu. Parfois, il aperçoit une ferme au milieu d'un champ, d'un côté ou de l'autre de la route. La lumière brille aux fenêtres. Il a hâte d'être chez lui, après une nuit sans sommeil et une journée épuisante. Il espère n'avoir pas à entrer, ce soir, dans la maison de l'Ormée, ce qui lui éviterait les démêlés immédiats avec Louise. Mais il n'y croit guère. Elle doit l'attendre. Le tournant vers Saint Martin du Jeu s'annonce; les plaques l'indiquent. Il les distingue dans la nuit, lorsqu'une voiture les balaie de ses phares. Il accélère, parvient à la bifurcation, s'engage sur la petite route, descend la pente jusqu'à la vallée, puis remonte à gauche vers l'Ormée. Au dessus de lui, la pleine lune éclaire le ciel. Les buissons le long de la route reçoivent aussi sa clarté. Il voit déjà au loin le portail Ouest, peint en blanc. Il le franchit enfin, prend l'allée qui mène à la grande maison ; sa masse noire se profile. Au premier étage, seule une fenêtre brille, celle de la chambre de Louise. Elle m'attend, se murmure Roger. Il marche sur la pelouse, pour que son pas ne s'entende pas. Très vite, il parvient au bout de l'allée à l'intersection de l'autre allée qui mène vers le portail Est. Tout doucement, il traverse, se retrouve le long du bosquet. Entre les branches, il aperçoit sa maison et une lumière à l'étage. Tiens, Lucienne est rentrée, se dit-il. Il est sur le seuil, ouvre la porte. La lampe du couloir n'est pas allumée. La cuisine est vide. C'est la chambre d'Annette qui est occupée. Sa fille est en train de faire ses devoirs. Il frappe et entre. Elle lui saute au cou.
- Ben, dis-donc, grâce à toi, on va manger tard ce soir.
Il rit.
- Où est ta mère ?
- A l'Ormée.
- Mais pourquoi ?
- Je n'en sais rien. Maman ne m'a rien dit. Moi je suis rentrée comme d'habitude à six heures et demie de chez Paulette. Je n'ai vu personne.
- Madame Louise doit m'attendre avant de manger.
- Probable, dit Annette. Y'a du nouveau ?
- Je suis propriétaire de la scierie.
- Ah bon, dit Annette, elle est à toi ?

- Oui.
- Et les Garantier ?
- On verra.
Annette a posé la question naïvement. La réponse l'inquiète.
- Je vais voir madame Louise, dit Roger. Attends-nous tranquillement.
Il franchit la terrasse devant la maison, descend sur le côté, passe devant le petit salon, puis il va à gauche et se dirige vers la porte de la cuisine. Le volet n'est pas encore mis. Il voit la lampe au dessus de la table et les têtes de Marthe et de Lucienne. Chacune à sa place, elles parlent. Le craquement de ses pas sur les cailloux leur fait tourner la tête. Il s'encadre sur le seuil.
- Me voilà, dit-il.
Elles le regardent longuement en silence. Puis Lucienne dit :
- On se demandait ce que tu étais devenu. Il est plus de huit heures.
- Ben oui. Faut du temps.
Il s'est assis. Ereinté par sa marche, il s'appuie au dossier de la chaise, ferme les yeux. Marthe s'est levée. Elle va chercher un verre, apporte la bouteille de vin. Il se sert largement. puis, d'un seul coup, il vide son verre.
- T'es fatigué, dit Lucienne.
- Oui. J'ai fait mes seize kilomètres dans la journée.
- Tu viens d'où ?, dit Marthe.
- De Bellance.
- De Bellance ?, disent les deux femmes étonnées.
- J'y suis allé pour verser au Trésor la somme que je lui devais.
- Le prix de la scierie ?, dit Lucienne.
- Oui.
- Mais comment t'a payé ?, dit Marthe. T'avais l'argent ?
- J'avais un chèque, dit Roger.
- Ah bon, dit Marthe qui n'a jamais utilisé de chèques. On paie comme ça maintenant.
- Oui, dit Roger, on paie comme ça. Et il a fallu que je revienne à pied ici. Ce matin, je ne pouvais pas demander au commissaire-priseur d'emporter mon vélo. Il n'avait pas de galerie sur sa voiture.
- Bon, c'est réglé, dit Lucienne d'un air soulagé.
- Non, rien n'est réglé, dit Roger.
- Qu'est-ce qui reste à faire, dit Lucienne puisque madame Louise rachète ?
Roger ne répond pas. Marthe met en place ses casseroles pour réchauffer la nourriture du dîner. Entre temps, elle a sorti un verre et se verse à boire.
- Moi aussi, j'ai soif, dit Lucienne qui va chercher un verre dans le placard.
Les deux femmes ont compris que Roger ne disait pas tout, qu'il y avait du nouveau et peut-être pas du meilleur, au moins pour l'immédiat.
- Ecoutez, dit Roger en reprenant la parole. Je vais vous raconter.
Alors il dit son arrivée le matin à la scierie, la mise au travail des ouvriers, puis le commissaire-priseur survenant et voulant visiter les ateliers. Il dit la visite de ces ateliers, l'évaluation minorée des machines achetées en 40. Enfin il en vient à la venue

des paysans - le père Degendre notamment -, puis à celle de deux habitants de Brévigneux et de deux autres de Bellance.
- Et la vente aux enchères ?, disent les deux femmes impatientées.
- Voilà; dit Roger. Il a annoncé 400 000 francs.
- 400 000 francs !, dit Lucienne, mais c'est moins que rien.
- Eh oui, dit Roger.
- Qui a enchéri ?, demande Marthe.
- Aucun paysan. Ni ceux de Brévigneux. Y'a les deux de Bellance qui ont enchéri chacun une fois.
- Et alors ?
- Au moment où l'autre allait abattre son marteau, j'ai enchéri un peu : on en était à 425 000.
- Pour rien, répète Lucienne.
- Pas cher, dit Marthe.
- J'ai emporté le morceau à ce prix là, dit Roger.
- Bravo, disent les deux femmes. Madame Louise va être contente.
- J'en doute, dit Roger.
Il se tourne vers Lucienne :
- Tu peux préparer les bagages. On va certainement être virés.
- Quoi ?, dit Lucienne.
- Je rachète en mon nom. J'ai payé aussitôt. Je ne vendrai pas à la Louise.
Dans sa chambre, Louise écrit à André. Elle est assise à la table où, autrefois, Alice faisait ses comptes. Elle raconte à André sa rencontre avec Roger, l'acceptation de celui-ci de racheter pour elle, puis de lui vendre la scierie. Elle achève en disant qu'elle attend Roger, il est en retard, mais elle ne doute pas que l'affaire soit conclue. Elle ne dit rien de la manière dont, par ses parents, elle s'est procurée l'argent en évitant un transfert illégal. Elle ne veut pas parler à son mari des Garantier. Elle regarde sa montre. Il est prêt de huit heures et demie.
- Bon dieu, qu'est-ce qu'il fabrique ?, murmure-t-elle. Je vais descendre. Marthe ne m'appelle pas. Elle a du pourtant préparer le dîner. D'habitude, on mange à huit heures.
Elle passe dans son cabinet de toilette, se coiffe, lave ses mains qu'un peu d'encre a tachées. Elle rectifie l'ordre de ses vêtements légèrement froissés, fait disparaître avec de la poudre une mince rougeur sur son front.
- Bon, j'y vais.
Elle sort de la chambre, se dirige vers le grand escalier. Elle pose lentement ses pieds sur les marches, arrive au rez-de-chaussée. Là, elle entend des voix dans la cuisine. Parmi elles, il y en a une, celle d'un homme. Elle reconnaît la voix de Roger.
- Il exagère, dit-elle à voix haute. Il aurait pu venir me voir aussitôt qu'il est arrivé.
Elle se dirige vers le second escalier, plus étroit que le précédent, qui descend à la cuisine. Il est précédé d'une porte. Dès qu'elle l'ouvre, en bas le silence se fait. L'escalier est sombre, mal éclairé. Elle descend à petits pas, entre dans la cuisine.
- Tu es là, dit-elle à Roger. Pourquoi n'es-tu pas monté aussitôt ?
- J'étais crevé, madame Louise, répond Roger. Je me suis reposé et j'ai bu un coup.
- T'as bien fait, dit Louise.

Elle s'avance vers la table, y appuie ses mains. Elle fixe Roger, dit :
- Où en sommes-nous ? As-tu racheté la scierie?
- Oui, madame, répond Roger.
- C'est déjà une bonne chose; A quel prix ?
- 400 000 francs répond Roger.
- 400 000 francs !, s'écrie Louise. Mais ce n'est pas possible. L'Etat la donne.
- C'était un bien confisqué, madame, dit Roger en la regardant.
- Enfin, tant mieux, je ne pensais pas que le prix serait aussi bas. Je ne peux que m'en réjouir. Autant d'épargné. Comment se sont passées les enchères ?
- Très bien, madame. La somme annoncée, deux personnes ont enchéri. J'ai poussé jusqu'à 425 000 francs. Et j'ai obtenu le lot à ce taux-là.
- On ne peut mieux faire, dit Louise. Marthe, donne-nous du pâté et du pain avant le dîner. Je crève de faim.
- Moi aussi, dit Roger.
Marthe apporte du pain et un bocal contenant du pâté. Louise et Roger en recouvrent une tartine.
- Vous mangerez ici ce soir, toi, Lucienne et Annette. Il est tellement tard.
Roger ne répond pas, se garde de remercier. Louise a l'air un peu étonné.
- Il faudra qu'on règle la question d'argent. -
- C'est fait, dit Roger. J'ai payé.
- Mais avec quoi ?, dit Louise.
- Avec nos économies, à Lucienne et à moi.
- Bon, dit Louise. Pourquoi pas ? Pour le reste, tu montes et je vais t'expliquer.
Il monte l'escalier derrière elle. Elle l'emmène dans le petit salon.
- J'ai tout prévu. Depuis qu'André a refusé de m'aider et que les fermiers se sont déclarés non intéressés, j'ai prévenu ma mère. Elle seule peut me fournir les fonds.
Roger s'est assis dans l'un des fauteuils. Louise est en face de lui. Elle poursuit :
- Ce n'était pas facile, mais on y est arrivé. Actuellement, les transferts financiers entre l'Espagne et la France sont interdits.
- Ah bon, dit Roger pour dire quelque chose.
- On n'est pas bien avec Franco, ce qui n'arrange pas mes affaires. Enfin, ma mère a trouvé le bon moyen.
- Lequel ?, dit Roger qui finit par s'intéresser à ce que dit Louise.
- Ma mère et mon père se sont faits un ami à Madrid : un certain Alonzo Pinto. C'est un banquier. Il vient souvent à Paris.
- Le voyage ne doit pas être facile, dit Roger.
- Le train marche, paraît-il. Bref, cet Alonzo Pinto a, dans une banque française, de l'argent disponible qu'il peut prêter.
- Mais comment le lui rendre ?, dit Roger.
- Réfléchis.
- Je ne vois pas, répond Roger.
- Il me prête les 400 000 francs et ma mère le rembourse avec des pesos en Espagne.
- Ah oui, dit Roger, c'est bien prévu. Vous ne risquez pas de tomber sous le coup de la loi.
- Eh oui, elle interdit tout transfert.

- Bon, dit Roger.
- Le mieux, je pense, c'est que j'aille à Paris chercher l'argent de cet Alonzo Bono.
- Pinto, rectifie Roger.
- Mais j'ai le temps. Car il faut qu'auparavant le notaire dresse l'acte de vente de l'Etat et que tu entres en possession de la scierie. C'est seulement à ce moment - il faudra sans doute attendre un peu - que tu pourras me la vendre. Tu as compris ?
- Oui, dit Roger.
Ùn long silence suit la réponse. Puis Roger reprend la parole.
- J'ai payé la propriété, dit-il. Les actes seront en mon nom.
- Bien sûr, dit Louise. Et alors ?
- Ben, s'ils sont à mon nom, c'est moi le propriétaire.
- Pour le moment, dit Louise, mais tu me vends ensuite la scierie.
- Pourquoi ? , dit Roger.
- Pourquoi tu me la vends ? Mais parce que c'est ce que nous avons convenu.
- Oui, mais c'était avant de connaître le prix.
- Qu'est-ce que ça peut faire ? De toute façon, quel que soit le prix, c'est à moi que tu la vends.
- Je l'ai payé 400 000 francs de mon propre argent. La somme a été déposée chez les Trésorier Payeur Général. Maintenant la scierie est à moi.
- Je te répète qu'elle est à toi, tant que tu ne me l'as pas vendue. Mais, dès que j'ai l'argent, tu me la vends.
- Non, dit Roger.
- Comment non ?, dit Louise interloquée.
- Pourquoi voulez-vous que je vous vende un bien que j'ai acheté de mon propre argent ? Ce serait le comble.
- C'est toi qui a voulu payer tout de suite, dit Louise qui s'énerve, ça n'a rien à voir avec nos conventions.
- Si, dit Roger. Je ne savais pas que je pourrais payer. Dans le cas où c'était impossible que je l'achète, la scierie vous revenait. J'achetais pour vous. Mais, comme c'était possible, maintenant je l'ai.
- Sois raisonnable, Roger, dit Louise qui essaie de garder son calme. Ce sont mes parents qui vous ont embauchés, toi et Lucienne, il y a bientôt quinze ans. Tu ne vas tout de même pas me voler.
- Mais je ne vous vole pas, madame Louise, je garde ce qui est à moi.
- Tu abuses de ma confiance.
- La situation a changé. Le prix est dans mes moyens. Je suis propriétaire de la scierie.
Louise comprend brusquement qu'elle a perdu, autrement dit qu'elle s'est faite avoir. Et par Roger, le gérant, auparavant l'ouvrier agricole de ses parents. Une colère sans limite s'empare d'elle. Elle prend sur une table un pot en faïence et le lui jette à la tête. Il l'évite de justesse et le lourd objet vient s'écraser contre le mur.
Roger est pâle. Il tremble un peu. Il songe qu'il l'a échappé belle.
Louise est rouge de fureur. Elle hurle :
- Tu n'es qu'un salaud.

- Calmez-vous, madame Louise, murmure Roger. Rappelez-vous que vos parents ont fait des profits illicites en vendant le bois aux Allemands, que leur mensonge à Darmeuil lui a coûté la vie, que votre mère n'a pas hésité à dénoncer ses deux journaliers Mastin et Tête de pipe comme coupables d'avoir livré Darmeuil à la résistance et d'avoir brûlé un dépôt d'armes à Brévigneux. Ce n'est pas moi qui suis en Espagne, ni qui sera jugé.
- Occupe-toi de tes affaires, imbécile, lui répond Louise. Et pas de celles de mes parents. Tu as été bien content de les trouver, ta femme et ta fille aussi.
Elle marche résolument vers la porte du salon, franchit le rez-de-chaussée, descend l'escalier qui mène à la cuisine. Roger la suit. Dans la cuisine, Lucienne et Marthe sont toujours là. Annette est venue chercher sa mère.
- Les Gordes, vous foutez le camp immédiatement, crie Louise. La mère, la fille, toute la famille. Je ne veux plus vous voir. Vous déménagez dès demain. Je ne tiens pas à vous rencontrer dans le parc.
Sidérées, Annette et Lucienne se mettent à pleurer.
- On ne parle pas comme ça, madame, dit sévèrement Marthe.
- Tais-toi, lui répond Louise; Tu m'emmerdes.
Les trois Gordes s'en vont. Dès que Marthe est seule avec elle, Louise s'écroule sur la table en sanglotant.